Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Yoto Yotov

KIM VÂN KIỀU

CET OUVRAGE A ÉTÉ RÉÉDITÉ EN 100 EXEMPLAIRES DE LUXE, DONT 30 EXEMPLAIRES SUR PAPIER THANG-LONG IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE I A XXX ET 70 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DAI-LA IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 A 70, ET 2.000 EXEMPLAIRES ORDINAIRES SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE TAUPIN ET Cie, A HANOI

NGUYỄN-DU

Kim Vân Kiều

Nouvelle traduction française

2e ÉDITION

HANOI
Editions ALEXANDRE-DE-RHODES
1944

Table des matières

Pages

Table des matières. VII

Avant-propos IX

Notice sur Nguyễn-Du et le Kim Vân Kiều. 1

Personnages du Kim Vân Kiều 9

Carte de la région de la Chine où se déroule l'action du Kim Vân Kiều. . . . . .

Chapitre I. — La famille Vương (vers 1 à 39). . . . 11

Chapitre II. — Le tombeau de Đạm-Tiên (vers 39 à 133) 13

Chapitre III. — Première rencontre de Kim et de Kiều (vers 133 à 171) 17

Chapitre IV. — L'annonce faite à Kiều (vers 171 à 243). 19

Chapitre V. — Fiançailles secrètes de Kim et de Kiều (vers 243 à 525) 23

Chapitre VI. — Le départ de Kim (vers 525 à 569). . 37

Chapitre VII. — Le sacrifice de Kiều (vers 569 à 911) . 41

Chapitre VIII. — L'exil (vers 911 à 1056). 57

Chapitre IX. — Sở-Khanh (vers 1056 à 1189) 63

Chapitre X. — La déchéance (vers 1189 à 1275). 69

Pages

Chapitre XI. — Kiều et Thúc (vers 1275 à 1385) . . . 75

Chapitre XII. — Un bon mandarin (vers 1385 à 1473). 81

Chapitre XIII. — Le départ de Thúc (vers 1473 à 1527). 85

Chapitre XIV. — Une méchante épouse (vers 1527 à 1627) 89

Chapitre XV. — L'enlèvement de Kiều (vers 1627 à 1707) 95

Chapitre XVI. — Kiều esclave (vers 1707 à 1791) . . . 99

Chapitre XVII. — Kiều et Thúc se retrouvent (vers 1791 à 1885) 103

Chapitre XVIII. — Kiều religieuse (vers 1885 à 2028). . 107

Chapitre XIX. — Giác-Duyên (vers 2028 à 2061). . . . 113

Chapitre XX. — Nouveaux malheurs de Kiều (vers 2061 à 2165) 115

Chapitre XXI. — Kiều et Từ-Hải (vers 2165 à 2289) . . 119

Chapitre XXII. — La justice de Kiều (vers 2289 à 2439). 125

Chapitre XXIII. — La mort de Từ-Hải (vers 2439 à 2565) 131

Chapitre XXIV. — Le suicide de Kiều (vers 2565 à 2649) 137

Chapitre XXV. — Kiều sauvée des eaux (vers 2649 à 2739) 141

Chapitre XXVI. — Le retour de Kim (vers 2739 à 2967). 145

Chapitre XXVII. — L'union de Kim et de Kiều (vers 2967 à 3221) 157

Epilogue (vers 3221 à 3254) 169

N. B. — Les chiffres en tête des alinéas renvoient aux vers du poème.

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas une entreprise de tout repos que de traduire le Kim Vân Kiều. *Je ne parle pas ici — j'en parlerai ailleurs — des grandes difficultés du texte. Mais, tel est le culte voué par tous les Annamites au meilleur des livres qui ait été écrit dans leur langue, qu'ils ont un peu, devant l'hommage d'autrui, fût-ce le plus respectueux, le recul d'un homme honorable qu'un étranger aurait l'indiscrétion de complimenter sur la beauté de son épouse : « Je suis très flatté, vous êtes bien aimable, mais... c'est à moi et ce n'est pas là votre affaire ».*

En outre, le poète, nous le verrons, a trouvé un charme particulier à rester souvent dans une imprécision raffinée, qui permet deux ou trois interprétations notablement différentes d'un grand nombre de passages. Charme, pour nous, un peu déroutant, mais amoureusement goûté des lettrés d'Annam. Toutefois, l'usage, une tradition déjà ancienne, de nombreuses gloses, ont contribué à « stabiliser » plus ou moins ces sens flottants, à créer des interprétations reçues. Mais il en est hélas ! des opinions littéraires comme des salons de nos petites villes : on n'est pas reçu par certaines, pour la raison, justement, que l'on est reçu par les autres. Et il faut bien, malgré lui, que le traducteur prenne parti. Chaque lettré, ou presque, a, dans le Kim Vân Kiều, *ses passages préférés, ses « quoi qu'on dise », dont il se demande :*

Mais en comprend-on bien comme moi la finesse ?
et déplore qu'on la puisse comprendre autrement.

⁂

Est-il permis d'écrire un nom sur la couverture de ce livre ? Outre la dépendance où un traducteur se trouve toujours de son

modèle — car il y a, au moins en littérature, des limites à la trahison — j'ai emprunté un peu et parfois beaucoup, à tout le monde. C'est à la traduction juxtalinéaire de Nguyễn-văn-Vĩnh, *opportunément éditée par les éditions Alexandre-de-Rhodes, que je suis surtout redevable. J'ai presque toujours pris pour guide son interprétation d'un texte qui en permet souvent plusieurs, et je ne m'en suis écarté, quand je l'ai fait, qu'après mûr examen, comparaisons ou avis éclairés. Parfois, j'ai conservé presque ses propres termes. Souvent, j'ai utilisé ses notes pour rédiger les miennes, les complétant avec celles de la remarquable édition du texte annamite de S. E.* Hồ-Đắc-Hàm *(1929), et quelques autres sources.*

Il existe déjà, à notre connaissance, quatre traductions françaises du Kim Vân Kiều :

— *Une traduction d'Abel des Michels (1884-1885), la première en date, qui paraît avoir surtout visé un but de philologie. Elle est cependant, lorsqu'on peut se la procurer (car elle est devenue une rareté bibliographique) d'une lecture agréable. Mais elle renferme un certain nombre de faux-sens et d'interprétations contestables frôlant parfois le quiproquo.*

— *Une traduction, ou mieux une adaptation du* Kim Vân Kiều *(appelé Kim Ven Kiéou) publiée en 1915 sous le pseudonyme Thu-Giang, puis en 1926, sous le nom de son auteur, le Lieutenant de vaisseau L. Masse. Cette élégante plaquette est certainement la plus agréable adaptation française actuelle du poème de* Nguyễn-Du. *Mais, pour alléger le récit, l'auteur a sauté, deci delà, un grand nombre de vers (835 sur 3254). En outre, il s'est guidé sur la traduction d'Abel des Michels et en a conservé certains défauts.*

— *Une traduction en vers de Crayssac (1926) dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle a peu de chances de réhabiliter l'art difficile et parfois un peu décrié de la traduction en vers.*

— *Enfin la traduction juxtalinéaire de* Nguyễn-văn-Vĩnh *(1935-1942) dont il est question ci-dessus. Comme le dit la préface de l'édition de 1942, elle a sacrifié volontairement l'élégance*

à l'exactitude, elle a visé à expliquer plutôt qu'à transposer, à éclairer plutôt qu'à séduire. Elle a, pour cela, très souvent conservé volontairement des gaucheries de forme, qui évoquent la « préparation » plutôt que la traduction.

Il y avait donc — et je crains, hélas ! qu'il n'y ait encore — place, à l'usage des honnêtes gens français, pour une traduction complète, dégagée de toute préoccupation de philologie, tentant, tâche difficile, de rester fidèle au texte sans trop trahir l'harmonie de vers qui sont parfois parmi les plus harmonieux du monde, et comportant, en fait de notes, seulement le minimum indispensable à l'intelligence du texte. L'abondance des métaphores et allusions littéraires place en effet le traducteur dans le dilemne suivant : ou bien se borner à rendre le sens par un équivalent français et perdre ainsi le pittoresque du texte ; ou bien traduire à peu près littéralement, avec, presque toujours la nécessité d'une note explicative. Une solution moyenne n'est pas toujours praticable. Ainsi :

— Chẳng sân ngọc-bội thì phường kim-môn.

Nguyễn-văn-Vĩnh *traduit : « Si vous n'êtes pas un gentilhomme, vous êtes au moins un homme de lettres ». J'ai gardé les deux expressions originales du texte : « Vous ne portez point de jade à la Cour, mais vous êtes de la Porte d'Or ». La seconde nécessite une note explicative.*

— Gần xa nô-nức yến anh.

Nguyễn-văn-Vĩnh *traduit : « Partout une foule joyeuse défile ». J'ai gardé la métaphore originale, lui substituant une comparaison qui dispense d'explication : « Çà et là, se pressait la foule, comme loriots et hirondelles ».*

— Đào tiên đã bén tay phàm.

Nguyễn-văn-Vĩnh *traduit : « Quand une si belle chose tombe entre les mains des profanes ». J'ai gardé l'image précise : « Quand la pêche des Immortels est à portée de main des pauvres hommes ».*

En ce qui concerne les noms propres chinois, il m'a paru logique et conforme à l'atmosphère comme au théâtre du poème,

de leur conserver l'orthographe chinoise mandarine, et, pour les noms de lieux, l'orthographe officielle adoptée en Chine.

Je ne me suis jamais cru autorisé à corriger mon modèle. A côté d'incontestables beautés, le Kim Vân Kiều, *renferme des longueurs, des répétitions de mots dont toutes ne sont peut-être pas volontaires, des chevilles, des allusions littéraires qui alourdissent parfois le texte et seraient, semble-t-il, sautées ou simplifiées sans inconvénients. Tant pis ! J'ai essayé, pour le sens et pour le rythme, de copier autant que le permet la différence de génie des deux langues, et de donner à un lecteur français une impression analogue à celle que peut ressentir le lecteur annamite de l'original. La langue française, jusque chez les écrivains les plus « futuristes », exige une précision qui manque généralement et parfois intentionnellement au texte annamite. Trop souvent les traducteurs se sont crus tenus de rester à l'indicatif et à la troisième personne. J'ai pensé qu'il n'y avait aucune raison de le faire, quand le texte ne l'indiquait pas formellement : j'ai jugé qu'il était permis d'utiliser le style direct, l'exclamation, de substituer la comparaison qui explique, à la métaphore qui exige une note explicative, de faire, en un mot, ce que demande un lecteur français, alors qu'un lecteur annamite peut fort bien s'en passer.*

Il y a de tout dans le Kim Vân Kiều, *des vers de poète et des vers de professeur. Il y a du Racine, du Verlaine, du Mallarmé, et parfois du Coppée. Je me suis efforcé, avant tout, de faire ressemblant — autant qu'une copie d'élève puisse ressembler à une toile de maître.*

Puisse ce travail faciliter aux lecteurs français la connaissance d'une œuvre qu'aucun Annamite n'ignore, et contribuer, dans ses modestes limites, à un rapprochement intellectuel auquel on ne créera jamais trop de terrains favorables.

Puissent les Annamites qui liraient cette traduction, réserver à ses défauts un peu de cette indulgence que nous aimons à accorder à certaines de ces naïves images du Maréchal qui circulent en pays d'Annam, et dont les touchantes imperfections ont l'excuse d'une pieuse ferveur.

M. R.

NOTICE sur NGUYỄN-DU et le KIM VÂN KIỀU

Le poème de Kim Vân Kiều, dont l'action se passe en Chine, vers la fin du XVI^e^ siècle, a été composé en 1813, par Nguyễn-Du.

I. — Nguyễn-Du (1765-1820).

Nguyễn-Du naquit en 1765, en Annam d'une famille mandarinale, au village de Tiên-điền, circonscription de Nghi-xuân, dans la province de Hà-tịnh. Se refusant à servir les Tây-Sơn, maîtres du royaume, qu'il considérait comme des usurpateurs, Nguyễn-Du vécut d'abord obscurément, retiré dans la région montagneuse du Hồng-lĩnh, dans l'Annam du Nord. Remarqué par l'Empereur Gia-Long, dès son avènement, en 1802, il occupa avec distinction divers postes officiels, dans la province de Hà-đông, à Huế, puis dans la province de Quảng-bình, où sa sage administration lui valut d'être promu, en 1813, à la dignité de « Colonne de l'Empire ».

La même année, il était nommé chef d'une mission envoyée à Pékin par la Cour d'Annam. C'est à cette occasion qu'il connut un roman chinois, le « Kim Vân Kiều truyện », qu'il adapta en vers, en langue annamite, faisant de ce récit picaresque et un peu diffus, le plus beau des poèmes que compte la langue annamite.

Nguyễn-Du mourut en 1820, le 10 du 8^e^ mois, au moment où l'Empereur Minh-Mạng, nouvellement monté sur le trône, venait de le charger d'une seconde ambassade en Chine. Il succomba, à l'âge de 55 ans, à une grave maladie, au cours de laquelle il refusa de se faire soigner.

Il passait pour avoir un caractère fier et réservé qui ne facilita pas sa carrière. Outre le « Kim Vân Kiều » (1813), on lui doit trois recueils de poésies en langue chinoise écrite. Il a composé, en outre, en langue annamite un poème de 182 vers, « Chiêu hồn » (1792), émouvante adresse aux morts, écrite à l'occasion de la fête des morts bouddhiques du 7e mois, et une courte poésie légère de 34 vers, « Paroles d'un jeune chapelier ».

Nguyễn-Du portait le second nom (hiệu) de Thanh-Hiên et usait du pseudonyme littéraire de Tố-Như.

II. — Le Kim Vân Kiều.

Comme on l'a vu plus haut, le plus célèbre des poèmes annamites n'est pas une œuvre entièrement originale, mais une adaptation du chinois ; adaptation qui a respecté l'intrigue, les noms des lieux et des personnages, et le cadre d'un long roman chinois en prose, le « Kim Vân Kiều truyện », qui n'a jamais, à notre connaissance, été traduit littéralement en annamite ou en français (1). On ne connaît pas avec certitude la date de cet ouvrage qui paraît dater de la fin du XVIIIe siècle, et on ignore s'il s'agit d'une œuvre originale ou d'une imitation ou réédition d'un récit plus ancien. On n'est guère plus fixé sur son auteur. Sur l'un des manuscrits, figure, à côté du titre, l'indication : Thanh-tâm tài-tử, dans laquelle certains voient un pseudonyme de l'auteur, d'autres y voyant le titre d'une collection ou série d'ouvrages de même veine, titre qu'on pourrait dans ce cas à peu près traduire par « Jeunes cœurs et grands talents » (2).

Parfois, Nguyễn-Du a traduit assez exactement des passages complets. Le plus souvent, il a élagué, arrangé, ajoutant çà et là

---

(1) Il existe une adaptation annamite de MM. Nguyễn-duy-Ngung et Vũ-đình-Long (Hanoi 1928).

(2) Voir, sur ce sujet, la très intéressante étude « Khảo luận về Kim Vân Kiều » de M. Đào-duy-Anh (Huê, 1943).

des vers qui sont parmi les meilleurs du poème. Surtout, il a donné à l'ensemble une harmonie et une perfection de la forme qui n'ont jamais été dépassées dans la langue annamite, et qui ont valu à ce poème d'être, à juste titre, resté jusqu'à aujourd'hui le plus connu, le plus classique et le plus souvent cité de tous les livres annamites.

a) *La forme.*

Le poème se compose de 3.254 vers, alternativement de six et de huit syllabes (1). Chaque octosyllabe rime avec l'hexasyllabe qui le suit et la rime se reproduit en outre à la sixième syllabe de l'octosyllabe suivant. Pour rimer, deux monosyllabes annamites doivent avoir une prononciation semblable ou voisine, et appartenir à la même catégorie de tons : tons bằng ou longs (ton moyen — ton grave), tons trắc ou brefs (ton aigu — ton guttural — ton remontant — ton interrogatif).

Dans chaque hexasyllabe, la seconde syllabe, sauf exception, a l'un des deux tons bằng.

Dans chaque octosyllabe, la quatrième syllabe a l'un des quatre tons trắc, la sixième et la huitième ont l'une et l'autre un ton bằng, mais obligatoirement différent : la huitième a le ton grave quand la sixième a le ton moyen, et inversement.

On observera que, comme conséquence de ces règles, tous les vers se terminent obligatoirement par l'un des deux tons bằng. Toutes les autres syllabes non mentionnées ci-dessus sont de ton indifférent. Dans le corps des vers, se retrouvent en outre fréquemment des procédés d'allitération, de contrastes, de parallélisme des hémistiches empruntés à la poésie chinoise.

---

(1) J'ai largement utilisé ici l'exposé des règles du « Lục-bát » dans la remarquable grammaire annamite de MM. Trần-trọng-Kim, Phạm-duy-Khiêm et Bùi-Kỷ.

Dans l'exemple ci-dessous, les syllabes qui doivent rimer entre elles sont **en caractères gras**. Les tons bằng ou trắc obligatoires sont indiqués entre parenthèses par les lettres b, b 1, b 2, t.

Khoảng trên dừng bút (t) thảo và (b 2) bốn **câu** (b 1)
Khen tài (b) nhả ngọc phun **châu** (b)
Nàng Ban ả Tạ (t) cũng **đâu** (b 1) thế **vầy** (b 2)
Kiếp tu (b) xưa ví chưa **dầy** (b 1)
Phúc nào nhắc được (t) giá **này** (b 2) cho **ngang** (b 1)
Nàng rằng (b) : trộm liếc dung **quang** (b 1)
Chẳng sân ngọc-bội (t) thì **phường** (b 2) kim-môn (b 1)

Le poème est rédigé d'un seul jet sans divisions en chapitres ou en paragraphes. La division adoptée pour la présente traduction ne repose que sur une coupure logique de l'intrigue.

b) *Les idées.*

Le sujet du « Kim Vân Kiều » repose sur deux idées fondamentales :

— L'idée bouddhique de l'obligation d'expier, au cours de notre existence, ou d'une des existences futures qui la suivront par réincarnation, les fautes commises au cours de nos existences antérieures. Cette sujétion paraît d'ailleurs se limiter à trois existences successives. Elle cesse lorsque l'expiation est suffisante et l'équilibre (cân) rétabli.

— L'idée confucéenne de piété filiale, avec sa conséquence, la fidélité au prince et à ses représentants. Un fils, une fille sont tenus de tout sacrifier à leurs parents, à leur bonheur, à leur longévité. Les parents acceptent avec sérénité, en échange des bienfaits — des « neufs bienfaits » — que leurs enfants ont reçus d'eux, des sacrifices qui peuvent nous sembler parfois monstrueux ou immoraux.

c) *Le sujet.*

Le titre du livre est formé du nom abrégé des trois héros du poème : le jeune lettré Kim-Trọng et les deux jeunes filles Thúy-Vân et Thúy-Kiều. A vrai dire, la véritable héroïne est Kiều, qui est constamment en scène. L'ouvrage est d'ailleurs souvent appelé : « Truyện Thúy-Kiều » (histoire de Thúy-Kiều).

En expiation des fautes d'une vie antérieure, fautes sur lesquelles aucun détail ne nous sera donné, une jeune fille d'une modeste famille de lettrés, Thúy-Kiều, se voit prédire l'existence douloureuse d'une courtisane. Elle se fiance cependant en secret à un jeune lettré du voisinage, Kim-Trọng. Mais, pendant une longue absence de son fiancé, et pour sauver son père, emprisonné pour dettes, elle accepte de faire ce qu'elle croit être un mariage d'argent. Elle part au loin avec son mari, Mã-giám-Sinh, après avoir fait promettre à sa jeune sœur, Thúy-Vân, d'épouser Kim à sa place, à son retour.

Mais Mã-giám-Sinh n'est qu'un misérable, qui, ayant joué la comédie du mariage, livre Kiều à la maison de prostitution de la vieille Tú-Bà. En découvrant la vérité, Kiều tente de se suicider. Guérie, elle est victime d'un autre imposteur, Sở-Khanh, qui feint de vouloir la sauver, pour la perdre définitivement. Obligée de se soumettre, pour ne pas perdre une de ses compagnes de misère, qui s'est portée caution pour elle, Kiều mène la vie d'une courtisane.

Un jeune habitué de la maison de Tú-Bà, Thúc, s'éprend d'elle, la sort de la maison infâme, et, après des démêlés avec son père, et même avec la justice, l'épouse en qualité de femme seconde. Honnêtement, Kiều le presse de partir, pour aller informer sa femme légitime de la situation. Cette dernière, Hoạn-Thư, est une maîtresse femme, et, une fois en sa présence, Thúc, qui ne brille pas par le courage, n'ose plus rien lui avouer, et feint une simple visite.

Malheureusement, Hoạn-Thư a déjà appris la vérité par des commérages, et, poussée par sa mère, elle décide de se venger. Pendant que Thúc part rejoindre Kiều, elle le fait devancer par quelques chenapans qui enlèvent Kiều et la lui livrent. Ils incendient sa maison, et Thúc croyant sa bien-aimée morte, retourne auprès de sa femme. C'est pour y trouver Kiều que Hoạn-Thư a transformée en servante. La malheureuse, que Thúc n'ose pas défendre, finit cependant par désarmer sa maîtresse par sa douceur. On lui permet de se retirer dans une petite pagode de la famille. Mais, inquiète de la jalousie persistante de Hoạn-Thư qui l'espionne, elle s'enfuit et se réfugie dans une bonzerie dirigée par la religieuse Giác-Duyên. Celle-ci, pour la mettre plus en sûreté, croit-elle, la confie à une vieille dévote, Bạc-Bà.

Hélas ! Kiều joue de malheur, et le même cycle infernal la reprend. Bạc-Bà est une vieille hypocrite qui fait épouser Kiều par son neveu, lequel est un nouveau Mã-giám-Sinh, qui livre la malheureuse à une maison de prostitution. Là encore, elle est distinguée par un client, un soldat de fortune nommé Từ-Hải, qui l'en fait sortir. Plus tard, revenu triomphant d'une expédition guerrière, Từ-Hải, maître du pays, épouse Kiều et fait rechercher et périr tous ses ennemis passés.

Cependant, Kiều, torturée par la pensée que Từ-Hải est rebelle à l'empereur, l'engage à se soumettre. Il y consent... et l'envoyé impérial le fait assassiner, livrant Kiều en mariage à un mandarin thổ. La malheureuse se jette alors dans le fleuve Tsien-tang et passe pour morte.

Mais, en réalité, elle a été sauvée et recueillie une fois encore par la religieuse Giác-Duyên, prévenue à temps par une prophétesse, et c'est dans un temple qu'elle est finalement retrouvée par son ancien fiancé Kim, marié à Thúy-Vân, et par toute sa famille. Kim insiste pour l'épouser, avec le rang de femme première. Elle y consent, et Vân reste femme seconde. Dès lors, les fautes de ses vies antérieures sont rachetées, et Kiều coule des jours heureux avec Kim. Mais les deux époux conviennent que leurs rapports resteront chastes.

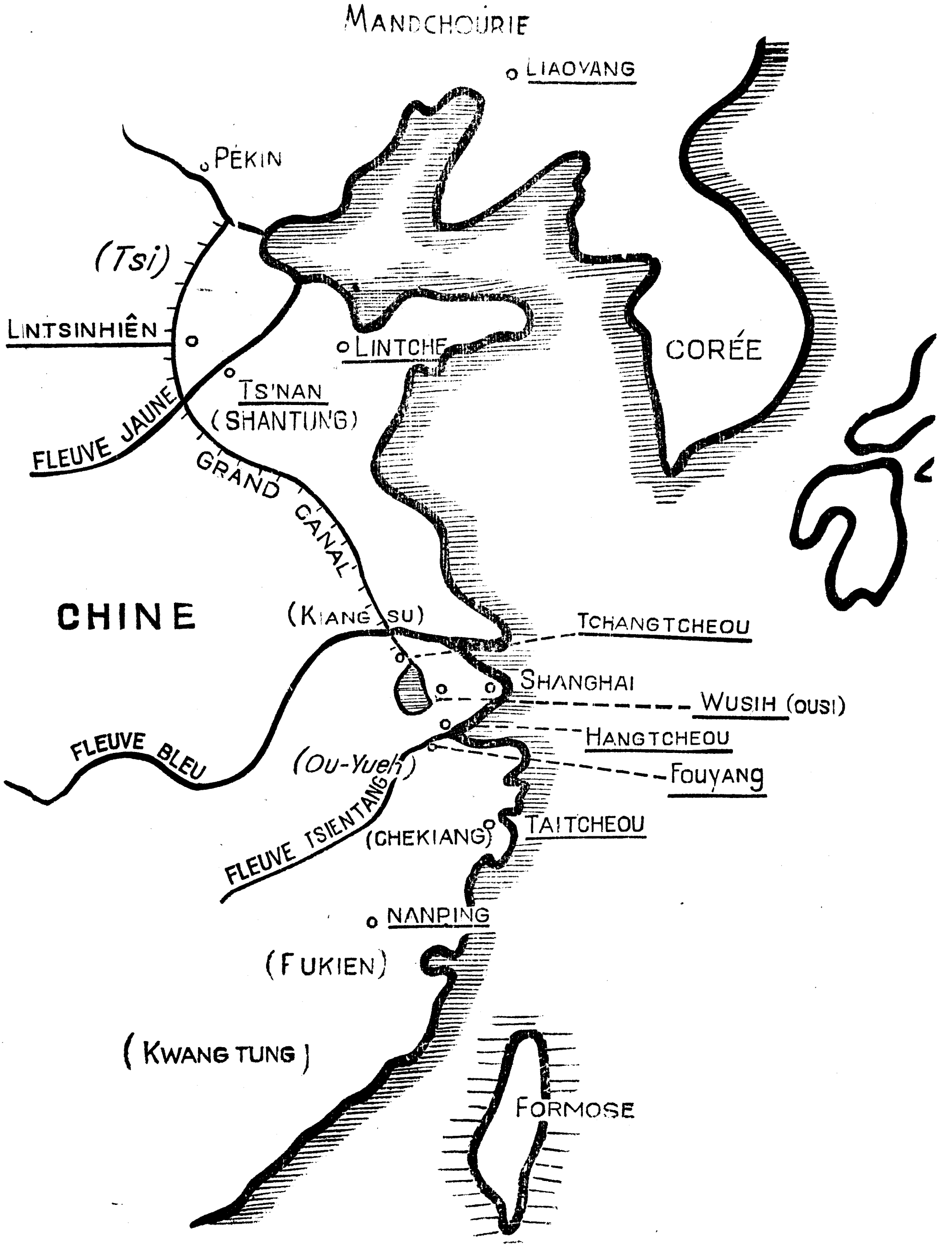
Tel est ce roman en vers, dont l'intrigue, analogue à celle de bien d'autres romans chinois, est un peu déconcertante pour un Occidental. Tout son charme est dans une élégance de la forme, dans une harmonie des vers qui sont vraiment d'un grand poète. A côté d'aigrefins et de proxénètes, il peint un monde lettré, cérémonieux et raffiné, épris de vers, de musique, de fleurs, de clair de lune et — peut-être même avec un peu d'excès — de citations et d'allusions littéraires. Ce monde a-t-il vraiment existé tel que, tel que l'ont peint bien des écrivains chinois avant Nguyễn-Du ? Qu'importe ? Si le tableau est embelli ou idéalisé, il nous emporte au moins loin de bien des laideurs. Pour nous, comme pour ses premiers lecteurs, qui vivaient dans un monde troublé et dangereux, il conserve cette valeur d'évasion qu'en dépit de tous les réalismes, de toutes les « tranches de vie », les hommes demanderont toujours à certains contes, même s'ils savent que ce sont des contes de fées.

PERSONNAGES DU KIM VÂN KIỀU

Kim-Trọng (Kim)	Jeune lettré, fiancé de Kiều.
Thúy-Vân (Vân).	Seconde fille de M. et Mme Vương.
Thúy-Kiều (Kiều)	Fille aînée de M. et Mme Vương.

M. et Mme Vương	Père et mère de Kiều, Vân et Vương-Quan.
Vương-Quan	Fils de M. et Mme Vương.
L'ombre de Đạm-Tiên.	Chanteuse.
M. Chung	Secrétaire du yamen.
Mã-Giám-Sinh	Premier mari de Kiều.
Tú-Bà	Proxénète, associée de Mã-Giám-Sinh.
Sở-Khanh	Aventurier, complice de Tú-Bà.
Mã-Kiều	Pensionnaire de la maison de Tú-Bà.
Thúc-Kỳ-Tâm (Thúc)	Second mari de Kiều.
M. Thúc.	Père de Thúc.
Le mandarin de Lintche.	
Hoạn-Thư	Femme première de Thúc.
Mme Hoạn	Mère de Hoạn-Thư.
Dogue	Domestique de la famille Hoạn.
Faucon	Domestique de la famille Hoạn.

Fleur-Esclave	Nom de servante de Kiều.
La vieille gouvernante de la famille Hoạn.	
Source-Purifiée	Nom de religieuse de Kiều.
Printemps	Servante de la pagode de la famille Hoạn.
Automne	Servante de la pagode de la famille Hoạn.
Giác Duyên	Religieuse.
Bạc-Bà	Proxénète.
Bạc-Hạnh	Troisième mari de Kiều, neveu de Bạc-Bà.
Tam-Hợp	Religieuse, prophétesse.
Từ-Hải	Quatrième mari de Kiều, soldat de fortune.
Hồ-Tôn-Hiến	Envoyé impérial.
M. Đô	Secrétaire du yamen de Lintche.



Région de la Chine où se déroule l'action du Kim Vân Kiều.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE VƯƠNG

(Vers 1 à 39.)

1 Cent ans, à peine, bornent notre existence, et pourtant, quelle lutte amère de nos vertus et du destin ! Le temps fuit, les mûriers couvrent la mer conquise... Mais que de spectacles à briser nos cœurs ! Etrange loi ! Rien à l'un, tout à l'autre, et ta haine, Ciel bleu, qui poursuit les joues roses ! (1)

7 Manuscrits odorants (2) feuilletés près de la lampe, les vieux recueils galants, dans leurs tablettes de bambou, content qu'en la période Kia-tsing (3), sous les Ming — les quatre régions pacifiées, les deux capitales bien gardées — il était une fois une famille de fonctionnaire nommée Vương, de fortune modeste et de condition moyenne. Un fils était le dernier des enfants, son nom était Vương-Quan, il perpétuait une lignée de lettrés. Deux filles aînées, belles comme Hằng-Nga, la fée de la Lune, s'appelaient la première Thúy-Kiều, la seconde Thúy-Vân : elles étaient sveltes comme l'abricotier, pures comme la neige et diverses dans leur perfection.

---

(1) Locution consacrée pour désigner les femmes jeunes et belles.

(2) On conservait les manuscrits dans les aromates, pour les préserver des insectes. Il est d'ailleurs possible que l'expression doive s'entendre ici au figuré, dans le sens de célèbre, renommé.

(3) Années 1522 à 1567 de notre ère. L'action se passe donc en Chine, et, comme on le verra plus loin, dans les provinces actuelles de Hopei, Chekiang et Shantung.

19 Vân était imposante et belle entre toutes, visage de lune, sourcils comme le ver à soie déployé. Son sourire de fleur, sa voix de jade étaient la décence même. Et que dire des nuages auprès de ses cheveux, de la neige auprès de son teint ?

23 Mais Kiều, par sa grâce et son charme, en vertus comme en beauté l'emportait encore. L'arc de ses yeux était une onde d'automne, ses sourcils une montagne au printemps. Les fleurs enviaient son éclat, le saule était moins clair. Devant elle, qu'auraient pesé empires et citadelles? Beauté incomparable, vertu inégalée, l'esprit lui était venu comme un don du Ciel. Elle aimait pareillement poésie et dessin, goûtant le chant et les beaux vers. Cung thuong (4) habile à la gamme aux cinq tons, elle excellait surtout à la guitare des Hồ (5). Quelques accords familiers, et sa main composait un chant. Une romance d'elle, surtout « Le Sort Cruel », faisait couler des larmes.

35 Ainsi, fleur de toutes celles qui portent pantalon rouge (6), au printemps de la vie, elle arrivait à l'âge de la première épingle (7). O paix des tentures closes et des rideaux discrets ! Aux murs de l'Est, battez en vain, abeilles et papillons séducteurs (8) !

---

(4) Les 2 premières notes de la gamme chinoise classique à 5 tons.

(5) Guitare ronde appelée pipa en chinois, dont la célèbre Tchao-Kiun se servait, pendant sa captivité chez les Hồ.

(6) C'est-à-dire des filles de bonne famille, qui, autrefois, en Chine, portaient le pantalon rouge. Par extension : les femmes.

(7) C'est-à-dire à l'âge nubile, où les filles commencent à porter leurs cheveux fixés avec des épingles.

(8) Dans les maisons chinoises, les appartements des femmes sont à l'Est. « Abeilles et papillons » est une expression stéréotypée qu'on retrouvera fréquemment, et qui désigne les galants, les séducteurs empressés à plaire, à papillonner.

CHAPITRE II

LE TOMBEAU DE ĐẠM-TIÊN

(Vers 39 à 133.)

39 Jours du printemps, hirondelles lançant leurs navettes rapides ! Des quatre-vingt-dix jours de Clarté sereine, soixante étaient passés (9). L'herbe jeune verdoyait jusqu'à l'horizon. Les rameaux des poiriers s'étoilaient de fleurs blanches. C'était la « Lumière-pure » (10), dans le troisième mois.

44 Pour le rite de la toilette des tombeaux, pour fêter les premiers pas dans l'herbe, çà et là se répandait la foule, comme loriots et hirondelles (11). Les deux sœurs et leur frère s'habillent et vont en promenade printanière. Il y a foule, gens distingués, femmes élégantes ; chevaux et voitures passent comme une eau courante, les toilettes se pressent. Pêle-mêle, tertres et mamelons s'élèvent, les lingots rituels se carbonisent, le papier votif s'envole en cendre (12).

51 Le soleil déclinant descend vers l'Ouest. Les deux sœurs et leur frère flânent, la main dans la main et reviennent,

---

(9) C'est-à-dire qu'on était au 3e mois lunaire, vers la fin d'avril.

(10) Une des vingt-quatre divisions de l'année chinoise.

(11) Expression consacrée, qu'on reverra fréquemment, et qui désigne une foule élégante, ou, en général, les gens distingués. Parfois, elle désigne les milieux frivoles, débauchés.

(12) Les Chinois ont l'habitude de brûler près des tombeaux, des objets votifs, des blocs de papier figurant des lingots d'argent, qui sont ainsi supposés envoyés aux morts dans l'autre monde.

marchant pas à pas, le long d'un ruisseau. Leurs regards s'attardent sur le doux paysage : le ruisseau murmurant coule avec des méandres, l'arche étroite d'un pont le traverse, en aval.

57 Surgit un tombeau en terre, au bord du chemin, avec son gazon passé, aux pointes jaunes vertes. Kiều s'écria : « Comment ! en ce jour même de la Lumière-pure, ici, ni encens ni fumée ? Pourquoi ce vide glacial ? » Vương-Quan, alors, expliqua tout au long :

62 « Đạm-Tiên, la femme qui repose ici, jadis fut une chanteuse célèbre par son talent et sa beauté. Combien se pressaient à sa porte, comme loriots et hirondelles ! Mais le sort des visages roses est fragile. A peine en son printemps, soudain se brisa cette branche, au parfum céleste. Un jour, un étranger d'un pays éloigné, là-bas aussi entendit le bruit de son nom, et vint pour la fêter. Mais la barque d'amour put à peine accoster : déjà — nul ne sait quand — était brisée l'épingle, était tombé le vase. La chambre était vide et morne, glaciale comme papier nu. Les ornières des voitures s'effaçaient sous le mousse verte. Pleurs et plaintes ne purent tarir la douleur de l'étranger : « Ah ! dit-il, que nous étions donc peu destinés l'un à l'autre ! Nous était-il donc, depuis toujours, interdit d'être unis ? Que les pauvres gages que voici témoignent de notre union future ! ». Il fit préparer un cercueil de catalpa, un char funéraire emperlé et une inhumation discrète. Herbes et fleurs envahirent le tombeau. Que de fois, depuis, se coucha le Lièvre lunaire (13), s'inclina le Corbeau solaire (14) ! C'est une tombe délaissée, que nul ne visite. »

---

(13) En poésie, la Lune est souvent appelée le Lièvre d'argent.

(14) En poésie, le Soleil est souvent appelé le Corbeau d'or.

81 Quel cœur n'est pas prêt à quelque pitié ? Kiều a à peine entendu qu'elle pleure, en perles abondantes. « O douleur ! Voilà donc le destin des femmes ! Parler de sort cruel, c'est parler de nous toutes. Quelle dureté est celle du Créateur ! La verte jeunesse se consume, les joues roses se fanent. Vivante, celle-ci fut la femme de tout le monde. Hélas ! la voilà morte, et ombre sans époux. Où sont les amants d'autrefois, phénix empressés autour d'elle ? Où sont les soupirants de sa verte jeunesse, ceux qui brûlaient pour son teint rose ? Puisque nul n'a pitié d'elle et que personne ne la pleure, je veux brûler ici quelques bâtons d'encens, témoignage de cette rencontre de nos chemins, Peut-être le verras-tu, toi qui es par delà les Sources jaunes (15). » Elle murmure une invocation en chuchotant, puis se baisse et dépose un peu d'herbe devant la tombe et recule d'un pas. Sur ce coin de pauvre gazon, le soleil décline, le vent souffle doucement sur la tête des roseaux. Elle tire une épingle piquée dans sa chevelure, et, sur l'écorce d'un arbre, trace quatre vers à trois rimes. De plus en plus, elle se sent comme ravie en esprit. De plus en plus, elle reste immobile, comme sans pensées. De plus en plus, ses traits charmants s'assombrissent. Sa douleur se déroule en accès, ses larmes tombent au hasard.

105 Vân dit : « Ma sœur aînée, voilà qui est ridicule ! Belle chose que des pleurs en trop, à verser sur les gens d'autrefois ! ».

107 Et Kiều : « Parmi les visages roses, depuis des millénaires, ce malheur, le sort cruel, en a-t-il épargné un seul ? Cette pensée m'obsède et me fait souffrir. Je songe à celle qui repose ici : qui sait quel sera mon avenir ? ».

111 Quan dit à son tour : « Ma sœur aînée, c'est vraiment exagéré. Mot pour mot, vous vous appliquez tout ce que j'ai

---

(15) Le séjour des morts, dans l'au-delà.

dit. Cela fait peine à entendre ! Ici, l'air des tombeaux est malsain ; déjà le soleil baisse, et le retour est long ».

115 Kiều lui répond : « Les êtres d'élite, en la fleur de leur talent, ne meurent qu'en leur forme, mais demeurent en leur âme. Qui sait si mon cœur n'a pas retrouvé le cœur de cette morte ? Attendons encore, je suis sûre que son âme va se manifester ».

119 Elle dit, et sans que l'on eût le temps de répondre, soudain vint une rafale fouettant les banderolles (16), ao, ao ! arrachant les feuilles, secouant les arbres mais dans laquelle semblait voler un parfum léger. Suivant le lit du vent, serrés l'un derrière l'autre, ils virent clairement des traces de chaussures s'imprimer pas à pas sur la mousse. Ils se regardèrent tous, pareillement effrayés.

126 Alors Kiều : « Voilà bien qui est dû à ma foi et à rien d'autre ! Mon cœur sensible a trouvé son pareil. Elle morte, moi vivante, qu'importe ? Nous sommes sœurs, puisqu'elle a bien voulu se manifester à moi ». En remerciements, Kiều ajouta encore quelques mots. Son âme poétique débordait d'émotion. Sur le tronc d'arbre, elle traça encore un verset des Classiques.

---

(16) Les tombeaux chinois, les jours de fête, sont entourés de mâts portant des banderoles.

CHAPITRE III

PREMIÈRE RENCONTRE DE KIM ET DE KIỀU

(Vers 133 à 171.)

133 Elle demeurait hésitante à rester ou à partir. Mais déjà, tout proche, s'entendait un bruit clair de grelots, et, regardant par là, ils aperçurent un lettré, qui, la bride lâchée, suivait à cheval lentement le chemin. Tenant des sacs pas très remplis, légers comme vent et rayon de lune (17), derrière lui suivaient quelques gamins. Son beau cheval fringant était couleur de neige. L'herbe était semblable à sa robe, teinte de bleu ciel clair.

141 A peine eut-on, de loin, distingué ses traits, que l'arrivant mit pied à terre, et s'avança pour présenter ses compliments. Ses chaussures brodées foulèrent le gazon du chemin, et tout ce coin eut soudain la splendeur d'arbres de rubis aux rameaux de jade (18). Le jeune Vương qui le connaissait s'avança pour le saluer. Les deux jeunes filles timides se dissimulèrent sous les branches fleuries.

147 C'était un habitant du pays, et non un étranger. Il se nommait Kim-Trọng. Il était d'une famille où l'on portait

---

(17) Le mince bagage du lettré en voyage, qui prête peu d'attention aux questions matérielles.

(18) Hyperbole classique empruntée à la poésie chinoise.

broche et mentonnière (19), maison opulente, gens de mérite reconnu, que la Terre avait fait lettrés (20) et le Ciel intelligents. Pour lui, il était de manières et de mine au-dessus du commun, raffiné pour le fond, noble pour l'apparence. La terre d'alentour avait toujours été son pays, Vương-Quan et lui avaient toujours eu mêmes maîtres. Toujours, il avait entendu la louange parfumée de ses voisines charmantes.

156 Comme un Temple du Moineau d'Airain (21), fermé sur le printemps de ces deux beautés, fleuves et montagnes isolaient leur chambre de vierges brodeuses (22). Mais impatiemment, il brûlait en secret, il aimait en silence. O bonheur de cette rencontre inattendue ! Au hasard du jeu de la feuille (23), son cœur trouve la fleur cherchée ! Deux silhouettes roses devinées au loin, orchidée de printemps, chrysanthème d'automne, l'une et l'autre enivrantes, et voilà une beauté souveraine et un talent digne du Ciel, déjà épris en leurs cœurs malgré leur apparente réserve.

165 Kiều flottait entre le réel et le rêve. Rester là était déplacé, s'en aller était bien pénible. Le déclin du jour semblait l'emplir de mélancolie. Déjà le passant remontait en selle, suivi de regards furtifs. L'eau du ruisseau coulait, merveilleusement pure. Près du pont, la soie des saules traînait dans l'ombre du soir.

---

(19) C'est-à-dire d'une famille de lettrés. La broche et la mentonnière servaient à fixer le bonnet des lettrés.

(20) C'est-à-dire qu'ils étaient lettrés par hérédité. L'hérédité est supposee, chez les Chinois, due aux influences géomantiques qui s'exercent sur les tombeaux des ancêtres, ce qui explique le soin que l'on apporte à choisir l'emplacement des tombes familiales.

(21) Temple dont il est question dans le célèbre roman des Trois Royaumes et où étaient supposées enfermées deux belles femmes ayant justement l'une et l'autre Kieu pour prénom.

(22) L'hyperbole « fleuves et montagnes » doit évidemment être prise au figuré. La chambre où l'on brode désigne le gynécée.

(23) Jeu d'enfants, où il s'agit de tirer une fleur parmi diverses feuilles et branchettes mêlées au hasard. La fleur symbolise d'ailleurs la jeune fille.

CHAPITRE IV

L'ANNONCE FAITE A KIỀU

(Vers 171 à 243.)

171 Kiều revint parmi ses rideaux fleuris. Le soleil frôlait les coteaux, les gongs faisaient rentrer le jour (24). La lune, miroir de la fée Hằng-Nga, regardait de biais au grillage, semant des traînées d'or sur l'eau ; les arbres laissaient filtrer sa clarté sur la cour. Un camélia penchait la tête au mur de l'Est. Des gouttes de rosée tombaient lourdement, les rameaux printaniers pendaient jusqu'au sol.

177 Seule et silencieuse, Kiều contemplait le disque de Hằng-Nga mêlant, dans son trouble, la rencontre de tout à l'heure et le passé lointain : « Cette femme tombée si bas, quel destin plus cruel ? Sa vie brillante n'aura été que la vie d'une délaissée. Ce jeune homme, qui est-ce ? Qu'adviendra-t-il de notre rencontre ? Dans cette vie, qui sait si quelque lien nous unira jamais ? ». Cent énigmes confuses agitaient son cœur, lui inspirant des vers d'une beauté parfaite sur les sentiments de son âme. Les rayons de la lune perçaient obliquement les stores... et assise contre la balustrade, toute seule, Kiều s'assoupit.

187 Soudain, elle aperçut une jeune et belle inconnue, aux traits distingués, aux traits virginaux : son visage était de rose,

---

(24) Les gongs des pagodes, qui sonnent à l'approche du soir, semblent pousser le jour, comme un troupeau, vers l'étable.

son corps pétri de neige, ses pieds de lis d'or (25) indistincts, comme à la fois proches et lointains.

191 Kiều l'accueillit avec grâce, alla vers elle, et s'informa : « O dame de la Source aux Pêchers (26), vous êtes-vous perdue, pour arriver ici ? ».

193 Et l'apparition lui dit : « O ma sœur de toujours, par les sons et par l'âme, nous venons d'être ensemble, un moment de ce jour. L'auriez-vous oublié ? Ma froide demeure est par delà votre mur de l'Ouest : dessous coule un ruisseau, et dessus est un pont. Quelques pensées de vous sont descendues jusqu'à moi, quelques mots indulgents jetés comme perles et or. Avec soumission, j'ai prié Notre Maître (27) d'examiner si sa liste des Filles aux entrailles déchirées (28) portait votre nom. Hélas ! résignez-vous ! Le fruit de notre vie est en germe dans le destin : vous serez comme moi, de même classe, sur même barque, sans nulle différence. Tenez, voici dix nouveaux thèmes poétiques, qu'on vient de me donner à traiter : vers irréels encore, qu'ils naissent de votre pinceau fleuri ! ».

205 Kiều obéit, docile, et composa les vers. Sa main de fée, d'un trait, acheva les dix poèmes.

207 Đạm-Tiên lisait, tantôt louant à haute voix, tantôt admirant en silence : « Ah ! dit-elle, que bouche et cœur ont tissé là dentelle et brocart sans pareils ! Dans le recueil des

---

(25) Métaphore chinoise classique pour parler des pieds de femme. Ce compliment fut fait pour la première fois à la belle Fan-fei qui, marchant sur des carreaux ornés de lis d'or, s'entendit dire : « Chacun de vos pas est un lis d'or ». Pas et pied se traduisent par le même mot.

(26) Séjour des Immortels dans une légende chinoise.

(27) Il s'agit sans doute du Génie aux sourcils blancs, patron des courtisanes, dont il sera question au chapitre VIII. (Voir note 130).

(28) C'est-à-dire des malheureuses qui sont vouées à la vie de filles galantes.

essais poétiques des Filles aux entrailles déchirées, vos vers auraient le premier prix. Quels autres pourraient l'emporter ? ».

211 Vers le seuil en fleurs, déjà la passante tournait les talons. Kiều tentait encore de la retenir, sans cesse lui ouvrant son cœur, quand le vent, soudain, sịch ! fouetta les stores... Kiều se réveille et comprend alors qu'elle vient de rêver. Elle ne voit plus rien vers le seuil, rien nulle part. Un reste de parfum semble flotter encore çà et là.

217 Toute seule, elle songe dans les veilles nocturnes. Elle pense à la route lointaine de l'avenir et s'épouvante. Fleur à la dérive, lentille d'eau flottante, résigne-toi ! Voilà ton lot. voilà ton destin, et c'est tout !

221 Ses pensées l'assaillent, en vagues sans fin. Autant de réflexions autant de sanglots ! Sa voix plaintive va, dans la Chambre au phénix (29), réveiller celle qui calme les chagrins (30), la mère, qui demande : « Qu'y-a-t-il ? Pourquoi t'agites-tu si tard dans la nuit, petite fleur de poirier toute mouillée de pluie ? ».

227 Kiều répond : « Votre petite fille est jeune et déraisonnable. Elevée et mise au monde, par vous, sa dette n'a pas diminué d'un cheveu. Dans la journée, je suis allée au tombeau de Đạm-Tiên. A peine m'étais-je endormie, qu'elle m'est apparue en songe. Fille aux entrailles déchirées, qu'est-ce donc que ce destin-là, qui m'est promis ? Tenez, voici des vers qu'elle m'a demandés, voilà ceux que j'ai faits. Que présage ce rêve ? C'est facile à comprendre : le sort de votre enfant est scellé, pour toujours sans espoir ».

---

(29) C'est-à-dire la chambre nuptiale.

(30) Littéralement : l'hémérocalle du foyer. L'hémérocalle est une plante qui passe pour faire oublier le chagrin.

235 Sa mère la reprend : « Que présage ce rêve ? Mais rien du tout, voyons ! Acheter à plaisir peines et douleurs ! Tu n'y penses pas ! ».

237 Kiều se rend à ces consolations chuchotées à mi-voix. Mais elle songe encore, et toujours elle verse les larmes du fleuve Siang (31). Par delà la fenêtre, gazouille un loriot jaune. Du coin du mur, le duvet des saules vole vers les stores ; sur la véranda, se déposent des ombres obliques.

242 Des pensées intimes émeuvent le cœur de la solitaire.

---

(31) Fleuve de Chine, au Hunan, au bord duquel deux femmes célèbres pleurèrent la mort de l'Empereur Chouen.

CHAPITRE V

FIANÇAILLES SECRETES DE KIM ET DE KIỀU

(Vers 243 à 525.)

243 Curieuse engeance que celle des amoureux! Je vous défie bien de démêler les fils de soie enchevêtrés de leurs cœurs !

245 Le jeune Kim rentre parmi ses livres. Le souvenir de Kiều l'obsède et ne quitte plus son âme. Plus il sonde sa tristesse, et plus grande est sa peine. Chaque jour lui semble long à faire frémir, long comme trois automnes. Les nuages de Tsin (32) cachent jalousement les fenêtres voilées de gaze (33). Il vit dans un rêve de mouvante poussière rose. Les mois s'écoulent, l'huile baisse dans la lampe. Son visage rêve au visage aimé, son cœur soupire après l'autre cœur. L'air de la salle d'études est froid comme le cuivre. Le poil des pinceaux a durci; molle est la corde aux touches en phénix des guitares (34). Les stores de soie palpitent et bruissent au vent. Les parfums éventés ont des nostalgies; sans amour, le thé semble sans arôme. Ah! s'ils ne sont pas liés depuis

---

(32) Il est souvent fait allusion, en poésie, aux nuages du pays de Tsin (province chinoise du Shensi). L'expression est naturellement employée au figuré.

(33) Il s'agit des fenêtres lointaines de Kiều. L'expression « fenêtres voilées de gaze », « fenêtres aux rideaux rose de pêcher », « fenêtre au pêcher » désigne souvent le gynécée, et par extension, les jeunes filles.

(34) Les touches de guitare étaient sculptées parfois, en forme de phénix femelle. L'expression « touches en phénix » est d'ailleurs un cliché poétique consacré.

trois existences, pourquoi est-elle belle à ruiner les cités et torturer les cœurs? Sans cesse, en pensée, il revoit la scène, il revoit l'aimée, il revoit le lieu de la merveilleuse rencontre... et, anxieux, il s'y rend enfin.

261 L'herbe y avait poussé en gazon verdoyant, l'eau limpide y dormait, mais c'est tout ce qu'il vit. La brise du soir semblait porter à la tristesse. Les roseaux se balançaient comme par espièglerie.

265 Dans un cœur, c'est de pauvres souvenirs qu'est fait un grand amour. Voilà Kim parti vers son pont de Lam (35), marchant pas à pas. La maison est sombre et sévère, bien close est la porte, et hauts sont les murs. Les ruisseaux sont secs pour les feuilles rouges (36), les chemins barrés aux oiseaux bleus (37). La soie des saules tombe, en rideaux nonchalants. Sur une branche, un loriot railleur s'exerce à chanter. Partout portes closes et verrous tirés. Le seuil est plein de fleurs tombées. Mais qui sait où trouver l'aimée?

273 Pensif, il resta là pendant de longues heures. Tout à coup, en flânant, il vit que, par derrière, était une maison. C'était celle d'un commerçant du Ou-Yueh 38) qui l'avait laissée vide, étant parti au loin. Kim se donna pour un étu-

---

(35) Sous la dynastie des T'ang, un jeune homme reçut un jour d'une belle inconnue, un poème où était ce vers: « Le pont de Lam est le séjour de cette immortelle ». Passant plus tard sur ce pont, il reconnut la poétesse, en la personne d'une marchande de thé et la demanda en mariage. Le père de celle-ci exigea qu'il lui apportât un pilon en jade, qui manquait à un de ses mortiers. Grâce à l'aide des Immortels, le soupirant trouva ce pilon et épousa la jeune fille qui était une Immortelle déguisée, et le rendit lui-même immortel.

(36) Sous la dynastie des T'ang, Ou yeou correspondit avec une femme du harem impérial qu'il épousa plus tard, au moyen de feuilles d'arbres rouges, que l'eau du fossé transportait dans le palais.

(37) Sous la dynastie des Han, l'empereur Ou Ti fut averti de la visite de la déesse Si ouang Mou, par l'arrivée de deux oiseaux bleus, qui se posèrent près de lui.

(38) Contrée chinoise, à la partie nord de la province de Chekiang.

diant étranger et demanda à louer. Son étui à guitare et quelques livres à la main il vint s'installer. Arbres et rocailles étaient là tout à souhait. Sur la terrasse, l'inscription « Lãm Thúy » était peinte de frais, en traits d'or. Et il se réjouit tout bas de la voir en pareil lieu (39): allons, le Ciel mettait bien là sa marque des trois existences (40) !

283 Sa fenêtre masquée de papier entr'ouverte en nuage protecteur, vers le mur de l'Est, à la dérobée, Kim ne cessait de regarder, chaque jour, à deux pas de lui, la serrure de cuivre toujours fermée. Il se crevait les yeux, cherchant à voir entrer ou sortir une silhouette rose.

287 Depuis qu'il s'attardait sous ce toit étranger, presque deux mois déjà étaient passés bien vite, quand, de l'autre côté du mur, à la faveur d'une journée de beau temps, sous les pêchers il lui sembla voir une silhouette en longue robe. Il posa sa guitare, ajusta sa robe, et sortit au plus vite.

292 Un doux parfum flottait encore, mais plus personne, rien qu'un vide glacial. Pas à pas, il fit le tour du mur tapissé de mousse, et, sur un pêcher, aperçut une épingle à cheveux en or. Il allongea la main, s'en saisit et rentra au logis, songeant: « Voici qui vient de quelque gynécée, pour échouer ici. Réfléchissons bien ! Cette femme..., ce bijou... Sans le destin, il serait difficile que cela fût tombé dans mes mains ». Sans lâcher le bijou, il l'admirait, oubliant le sommeil. Un léger parfum de santal l'imprégnait encore.

301 Aux dernières brumes du matin, il vit une silhouette féminine, allant et venant le long du mur, soucieuse et sem-

---

(39) Lãm-Thúy signifie ici « Contemplation des martins-pêcheurs », mais peut se traduire aussi par « Contemplation de Thúy (Kiều) », heureux présage pour les desseins amoureux de Kim.

(40) Suivant certaines croyances bouddhiques, la prédestination de deux êtres l'un à l'autre, ou les obligations contractées sont valables pendant trois réincarnations successives.

blant chercher. Le jeune homme, déjà aux aguets, éleva la voix, par dessus le mur, pour sonder de loin son cœur : « Voici, dit-il, une épingle, trouvée je ne sais plus où. Dans quel Ho-pou (41) espère-t-on le retour des perles ? ».

307 La voix de Kiều se fit entendre de l'autre côté : « Merci à vous, sage qui daignez vous occuper de si peu de chose. Une épingle à cheveux, c'est un bien pauvre objet, mais rares sont les cœurs vertueux, qui dédaignent les richesses ».

311 Le jeune homme répondit : « Voisins qui vont et viennent, si proches, ne sauraient rester des inconnus. Ce jour de bonheur m'est venu d'un peu de parfum répandu par vous. Depuis combien de temps déjà, souffrait mon cœur ! Voici venir ce jour longuement espéré. Ah ! restez, qu'un peu, rien qu'un peu, je vous dise mes sentiments ! ».

316 Vite, il rentra, joindre à l'épingle, en cadeau personnel, deux bracelets d'or et un mouchoir de soie. Avec une échelle haut comme nuages (42), doucement il franchit le mur : c'était bien elle, comme l'autre jour, sans erreur possible, intimidée, réservée, hésitante. Il regarda son visage, et confuse, elle baissa la tête.

323 Il lui dit : « Depuis que, par hasard, nous nous rencontrâmes, j'espérais en silence et songeais en secret, si longtemps accablé, que mon corps s'étiolait comme l'abricotier, d'heure en heure, dans l'attente de ce jour. Les mois passaient, j'étais comme au Palais des Nuages (43). Tenace, j'ai risqué le sort

---

(41) Allusion à une légende. Les huîtres perlières de la ville côtière de Ho pou au Kwangtung, ayant disparu un jour, le peuple attribua ce malheur à la mauvaise conduite des mandarins locaux. Dès que l'empereur d'Annam, duquel la région dépendait à cette époque, eut désigné un mandarin vertueux, les huîtres reparurent.

(42) On a déjà vu que la poésie ne craint pas l'hyperbole.

(43) C'est-à-dire comme absent, l'esprit transporté dans la lune.

de celui qui étreignait son arbre (44). Et vous voici ! Daignez me dire quelques mots ! O miroir ! votre éclat viendra-t-il jusqu'à moi, humble lentille d'eau ? ».

331 Hésitante, la jeune fille lui répondit : « Celles de ma maison sont pures comme glace et neige, leurs travaux sont ceux du potager. Feuilles rouges d'amour (45) ou fils roses d'hymen (46) sont soumis à la volonté des parents. Cœur lourd de pitié pour le saule frête, d'émoi pour la fleur éphémère (47), je ne suis qu'une enfant, où prendrais-je l'audace de vous répondre ? ».

337 Le jeune homme lui dit : « Vent du jour, pluie du lendemain, au printemps de la vie, est-il tant de rencontres heureuses ? Si vous méprisez ce cœur éperdu, à quoi donc, à qui donc servira sa douleur ? Donnez-moi quelque faible gage pour fixer mon sort, et je chercherai une entremetteuse pour notre union. Si le Ciel est contraire à mon amour sincère, ah ! je veux que le printemps de mes jours s'écoule solitaire ! Vous êtes sagesse et printemps. Si votre cœur doit se fermer à mon amour, n'aurai-je pas trop souffert, à m'attacher à vos pas ? ».

347 Muette, elle écoutait, comme bercée par les mots. Printemps rayonnant sur un pâle automne, l'amour éclairait ses regards. Elle dit : « En cette première et merveilleuse ren-

---

(44) Allusion à la légende d'un paysan qui vit un lièvre poursuivi par des chiens se tuer en se jetant la tête contre un arbre. Depuis, il passa son temps à étreindre l'arbre, attendant — vainement bien entendu — que la même aubaine lui rapporte du gibier.

(45) Voir note 35.

(46) Suivant une légende, le dieu des mariages, appelé souvent « Le Vieillard de la Lune » tient un registre des mariages fixés d'avance par le destin, et un sac plein de fils roses (ou rouges) destinés à unir ceux qui sont promis l'un à l'autre. Le nom de Vieillard de la Lune est dû à ce que ce dieu fut aperçu par Oui-Kou, lisant son registre à la clarté de la lune.

(47) Saule, jonc, fleur fragile, etc... sont des métaphores que l'on retrouvera souvent, désignant une faible femme.

contre, je cède à votre cœur : le devoir peut-il être de fermer son cœur, quand le cœur d'un sage est troublé ? Je veux graver notre serment, sur pierre et sur or, pour toujours ».

353 A ces mots, Kim sentit son cœur comme délivré. Il prit l'épingle d'or et le mouchoir rose, et les remit à Kiều disant : « Que pour la vie, depuis ce jour, ces gages si modestes soient notre témoignage ! » Kiều tenait un mouchoir brodé et un éventail peint de tournesols. Pour l'épingle, aussitôt, elle les échangea. Leur serment fut scellé, comme par laque et colle.

360 Mais, de derrière la maison, soudain vint comme un bruit de voix. Vite, tels des oiseaux surpris faisant choir les feuilles et tomber les fleurs, il retourna parmi ses livres, elle revint dans sa chambre d'atours.

363 Dès lors, ainsi que la pierre de touche connaît la pureté de l'or, leur amour se fit plus profond, leur cœur plus mélancolique. Le fleuve Siang (48), pour eux, était presque tari, mais l'un attendait en amont, l'autre languissait en aval ; et comme neige et brume, un mur les séparait. Les messages d'amour, comment les échanger ?

369 Tour à tour, alternaient jours et nuits, vent ou lune. Mais roses plus rares et buissons plus verts marquaient la fin du printemps, quand tomba un anniversaire dans la famille de la mère de Kiều. D'abord ses deux parents, puis sa sœur et son frère, heureux, préparèrent robes et jupes de fête, choisissant chacun un cadeau pour le porter fidèlement là-bas.

375 Au logis désert, paré d'orchidées, Kiều demeura seule Elle pensa que l'occasion d'une rencontre était bien pour ce

---

(48) Voir note 31. Dans une poésie chinoise célèbre, une amante se plaint en ces termes d'être séparée de son bien-aimé : « Vous êtes en amont du fleuve Siang et je suis en aval du fleuve Siang... nous buvons tous deux l'eau du fleuve Siang ».

jour. Elle disposa en abondance les meilleures choses de la saison. De ses pieds de lotus (49), elle alla tout droit vers le mur. A travers les fleurs, doucement, se fit entendre sa voix d'or, et, derrière les fleurs, elle vit le jeune homme qui l'attendait, debout.

381 « J'ai à me plaindre, dit-il, de votre cœur si indifférent à mon cœur. Quoi, l'encens à peine allumé, vous l'avez laissé refroidir si longtemps ! Je n'ai fait qu'entasser mes regrets, que varier mes tristesses. Neige et gelée du temps qui passe, ont blanchi mes cheveux comme fleurs de troène. »

385 Elle lui dit : « Et moi, ce sont vents et pluie qui m'ont arrêtée. Trop longtemps, j'ai dû être cruelle à l'ami de mon âme. Mais l'absence de ma famille me rend libre aujourd'hui. Voici mon cœur, je viens ici, payer pauvrement votre cœur ».

389 Elle suivit les bords contournés des rocailles. Au bout du mur, on voyait comme un passage récemment barré. Elle releva ses manches et ouvrit la serrure de cette Grotte des Pêchers (50) comme elle eût écarté les nuées pour mieux voir la route qui mène au Thiên-thai (51). Plus ils se regardaient, plus ils se trouvaient charmants. Elle souhaita dix mille bonheurs, il s'enquit du froid et du chaud (52). Côte à côte, ils allèrent dans la salle d'études, avec de doux mots de vent et de lune, ou de lourds serments aux monts et aux fleuves.

387 Sur le bureau, étaient porte-pinceaux et étuis à poèmes. Un dessin vert pâle de pin se trouvait suspendu au mur : l'arbre était bien rendu, comme marqué par les vents et les rosées.

---

(49) Pieds de lis d'or, lotus d'or, pieds de lotus, désignent les pieds de femme et par extension les femmes. (Voir note 25).

(50) Séjour des Immortels. (Voir note 26).

(51) Paradis de la légende chinoise, situé dans une grotte habitée par des fées.

(52) Compliments rituels de la politesse chinoise ancienne

Kiều s'extasia sur ces coups de pinceaux qui semblaient vivre à ses regards. Le jeune homme lui dit : « C'est une ébauche à peine terminée. Daignez lui donner quelque charme, en y inscrivant quelques mots ! « D'une main de fée, comme le vent fouette la pluie qui tombe, au haut du dessin posant son pinceau, Kiều griffonna quelques vers. Kim loua son talent : « Vous secrétez le jade, vous exhalez des perles, dit-il. L'illustre Pan ou la demoiselle Sié (53) n'auraient pu en faire autant. Si la perfection de vos vies antérieures n'était pas immense, quelle chance aurait pu peser assez lourd pour la remplacer ? » (54).

409 Elle lui dit : « Furtivement, j'observais votre beau visage : vous ne portez point de jade à la Cour, mais vous êtes de la Porte d'Or (55). Je pense à mon destin, fragile comme l'aile des libellules. Le Ciel bleu, seul, sait si nous aurons la joie d'un sort parfait, comme cercle et carré. Je me souviens, c'était encore dans les années de mon enfance, qu'un physiognomoniste (56) me fit cette prédiction : « Lumière et beauté cachées, rayonneront à l'extérieur : mille automnes d'un sort cruel seront ta vie, ô fleur de talent ! » Je vous regarde et je réfléchis sur moi-même. Vous êtes fort, je suis fragile, est-il sage de nous unir ?

419 — Notre rencontre, dit le lettré, porte la marque du destin. De tous temps, la fermeté des hommes a souvent triomphé du Ciel. Si quoi que ce soit survenait pour dénouer

---

(53) Deux poétesses chinoises célèbres, sous la dynastie des Tsin.

(54) C'est-à-dire si vos talents n'étaient pas la juste récompense de mérites acquis au cours de vos existences antérieures, la chance seule n'aurait pu les faire si grands.

(55) C'est-à-dire bien que vous ne soyez pas de condition à paraître à la Cour et à y porter l'insigne de jade des dignitaires, vous êtes cependant un lettré éminent. La Porte d'Or (ou Porte du Cheval d'Or) était l'endroit où l'empereur Ou-Ti, sous les Han, assemblait les lettrés pour les consulter sur les affaires de l'Etat.

(56) Devin qui prédit l'avenir, d après les traits extérieurs du visage.

notre union, alors, à nos serments gravés sur or et pierre, j'immolerais ma vie. »

423 Ils dévoilaient avec ferveur les mille secrets de leurs âmes. O cœurs du printemps, si légers, vin du printemps, donneur d'ivresse ! Mais les jours heureux sont trop courts, même pour couvrir un empan. Ils voyaient déjà le Corbeau solaire mordre son miroir (57) à l'ouest des montagnes. Sa famille absente, était-il décent que Kiều s'attardât ? Saluant Kim, elle revint vite derrière sa fenêtre aux rideaux de soie.

429 Rentrée à la maison, tout juste elle trouva des nouvelles de la maisonnée. Ses deux parents, encore en train de festoyer, n'étaient pas de retour. Sur la porte d'entrée, vite Kiều fit tomber les rideaux de gaze, et seule, tout droit dans la nuit, elle suivit les allées du jardin. La lune éclairait le sommet des branches, épaisses ou transparentes. La flamme d'une lampe traversait la moustiquaire aux lucioles (58), palpitant doucement au vent. Le jeune homme, appuyé sur sa table, venait de s'assoupir, semblant à demi éveillé, semblant à demi endormi. Au doux bruit des pieds de lotus, il sortit de son rêve de sophora (59).

438 Sous la lune déclinante, s'approchait l'aimée, blanche omme fleur de poirier. L'esprit troublé de Kim restait parmi les pics de Kia et les monts de Chen (60), il se croyait encore en proie aux rêves d'une nuit de printemps. Elle lui dit : « Dans l'espace désert et la nuit déjà longue, par amour, j'ai dû frayer

---

(57) Voir note 14.

(58) Métaphore qui désigne la chambre d'un lettré pauvre : allusion à l'étudiant Tcho-in, qui, sans ressources, pour se payer une lampe, se servait de lucioles pour s'éclairer.

(59) Rêve de sophora : beau rêve. Allusion au lettré Chen yu fen, qui, dormant au pied d'un sophora, rêva que l'empereur lui donnait sa fille et le nommait préfet de Nan Ko.

(60) Ces deux montagnes sont données comme séjours d'Immortelles, dans des légendes chinoises.

mon chemin vers l'amour, et nous voici tous deux, maintenant, face à face. Qui sait si plus tard ce sera jamais ailleurs qu'en rêve ? ».

445 Kim s'empressa alors, avec politesse, de la faire entrer. L'encens brûla au palais des lotus, parfumant la fenêtre aux pêchers (61). Ils couvrirent de leurs serments une feuille de papier. Une mèche de leurs cheveux mélangés fut coupée en deux par un couteau d'or. Sous la lune, qui resplendissait au ciel, gravement, leurs deux bouches échangèrent le même serment. Subtiles comme fils de soie, ils exprimèrent les pensées de leurs cœurs, et pour la vie, jusqu'au sépulcre, gravèrent en eux le mot « union ». Dans des tasses couleur d'aurore, ils burent un vin au goût d'ambroisie. Des ceintures de soie montait un parfum trouble, la glace encadrait leurs images.

455 Il lui dit : « Quel vent frais, quelle lune limpide ! Depuis longtemps, mon cœur demeure inapaisé. Mais le pilon de jade, couleur de rosée, ne bat pas encore sur le pont de Lam (62). Aussi, j'ai peur d'aller plus loin qu'il ne faut pour rester décent ».

459 — « A nous, dit-elle, seront feuilles roses et fils rouges (63). D'un seul mot échangé, nous nous sommes connus. Laissons donc là les propos légers de vent et de lune. Laissons-les, nous n'aurons nul regret l'un par l'autre. »

463 Et lui : « Les sons de votre guitare venaient parfois jusqu'à moi. Par les eaux et les monts, sans cesse, j'écoutais

---

(61) Ces expressions allégoriques (voir notes 33 et 49) signifient que Kiều est fêtée par Kim, selon les règles. Cependant, certains, traduisant le texte annamite à la lettre, estiment que le sens est : Kim allume un chandelier en forme de lotus, et brûle de l'encens dans un vase en forme de pêche. Nous laissons à de plus habiles le soin de trancher !

(62) Voir note 35. Le sens est : je n'ai pas encore officiellement le droit de vous faire ma cour.

(63) C'est-à-dire : nous serons mariés un jour. (Voir notes 36 et 46).

comme Tchong Ky (64) ». Elle répondit : « Mon pauvre talent ! Pourquoi en parler ? Mais c'est l'ordre de votre cœur : votre cœur sera obéi ».

467 Au fond de la véranda, justement, était pendue une guitare ronde. Kim, empressé, la lui offrit, mains levées devant les sourcils (65). Elle dit : « Cet humble talent de mes mains n'est que pour moi seule. Pourquoi vous en importuner ? » L'une après l'autre, elle accorda les cordes majeures et mineures, les quatre cordes, graves et aiguës, sur le mode cung thương (66).

473 Que joue-t-elle ? C'est « Le champ de bataille des Han et des Tchou » (67). On dirait des bruits de fer et des bruits d'or confondus. Que joue-t-elle encore ? C'est « La quête du Phénix » de Se-ma. N'est-ce pas qu'on dirait un chant de haine et de douleur ? Voici un morceau de Ki-Kang. « La gloire des tombes impériales », on dirait d'abord de l'eau courante, puis des nuages qui défilent. Et c'est enfin le morceau « Tchao-Kiun à la porte-frontière », chantant parfois l'amour du prince et parfois le regret des siens, tantôt pur comme le cri des grues voyageuses, tantôt confus comme un bruit lointain de ruisseau tombant en cascade. Le rythme se fait lent, comme brise alanguie dans les airs, le rythme se fait vif, impétueux comme averse du ciel. Et la flamme de la lampe, tour à tour brille ou se voile. Et l'auditeur, assis, se perd dans sa tristesse, tantôt s'appuyant aux coussins, tantôt courbant la tête, tantôt comme saisi aux neuf plis des entrailles, et tantôt fronçant les sourcils.

---

(64) Célèbre connaisseur de musique de l'antiquité chinoise, qui devinait la pensée du musicien en l'écoutant jouer

(65) Geste rituel et respectueux pour présenter l'instrument.

(66) Voir note 4.

(67) Ce morceau et tous ceux dont il est question dans le même paragraphe, sont des morceaux classiques de la musique chinoise ancienne.

489 « Quel talent, dit-il, vraiment quel talent ! Mais, en vous écoutant, qu'on mâche d'amertume ! Que l'on boit de douleur brûlante ! Pourquoi choisir des airs aussi désespérés, accablant votre cœur, affligeant tous les cœurs ?

493 — Je me laisse toujours, dit-elle, aller à manquer de réserve ! Tristesse ou gaîté sont des dons du Ciel, nous n'y pouvons rien. Mais j'écouterai vos paroles d'or, suivant vos nobles intentions et, chaque jour, si je le puis, me corrigeant peut-être un peu. »

497 Plus rose devenait cette fleur odorante, plus leurs yeux se cherchaient, tout au coin des sourcils, plus leurs cœurs s'enivraient d'amour, comme si la passion les battait de ses flots, comme si dans leur tendresse, se glissait l'émoi des sens.

501 Alors Kiều dit : « Ne jouons pas à ce jeu, écartons-nous que je vous dise encore un mot. C'est peu de chose qu'une fleur tendre de pêcher. Qui donc ose barrer la porte du jardin rose à l'oiseau bleu ? (68). Mais, j'aurai rang d'épouse, et droit au grand deuil de chanvre et d'épine (69). Il faut qu'une femme fidèle reste chaste, avant toutes choses : « celles qu'on voit aux rendez-vous du fleuve Pou, sous les mûriers (70), qui voudrait de ces malheureuses ? Pour un repas hâtif, pour un gîte précaire, oser sacrifier en un jour la pureté de toute une vie ! Je songe aux unions de hasard que l'on a vues jusqu'à ce jour : quel couple fut plus beau que Tsoui et Tchang ?

---

(68) Kiều se compare à un jardin dont les oiseaux sont libres de venir piller les fleurs. Le sens est : si je ne devais pas devenir votre épouse, je ne ferais pas si grand cas de ma vertu.

(69) La femme première a seule le droit de porter, à la mort de ses beaux-parents, le grand deuil qui comporte un pantalon de chanvre et une épingle à cheveux en épine.

(70) Rivière du Shantung dont parle le livre des Vers. Les jeunes gens des deux sexes se donnaient rendez-vous dans les bosquets de mûriers de ses rives.

(71). Leurs amours de nuage et de pluie (72) ont brisé la pierre et l'or des promesses. Trop complaisante, l'hirondelle a lassé le cœur du loriot. Pendant qu'ils s'unissaient, oiseaux joignant leurs ailes, branches entrelacées, leurs cœurs désabusés se lassaient l'un de l'autre. Près du temple de Si-chouang (73), ils laissaient s'éteindre l'encens du serment, et le rouge hymen (74) devenir liaison coupable.

519 « Ah ! plutôt lancer la navette (75) que demeurer là sans défense, pour traîner ensuite sa honte, seigneur, par la faute de qui ? Pourquoi vous presser de ravir au saule sa fleur malgré lui ? Tant que je vivrai, soyez sûr d'avoir un jour ce qui vous appartient. »

523 En écoutant ce langage de vertu et de raison, Kim se sentait rempli de plus d'égards et de respect encore.

---

(71) Amants célèbres dont les amours prématurés ne finirent pas par un mariage.

(72) Expression consacrée pour désigner les amours frivoles, illégitimes.

(73) C'est près du temple de Poukieou à Si chouang que se rencontraient Tsoui et Tchang, pour leurs rendez-vous coupables.

(74) Voir note 46.

(75) Allusion à Sié Kouen, qui, ayant voulu courtiser de trop près une jeune fille en train de tisser, reçut la navette de celle-ci en pleine figure.

CHAPITRE VI

LE DÉPART DE KIM

(Vers 525 à 569.)

525 L'ombre du toit pâlissait sous la clarté de la lune argentée, quand soudain parut un messager, appelant à la barrière d'entrée. Et la jeune fille se sauva jusqu'à sa chambre virginale, et le jeune homme se hâta de sortir parmi les pêchers du jardin.

529 A peine ouverte la barrière de branchage que fermait un rameau fleuri, un jeune serviteur lui remit une lettre des siens qui venait d'arriver, annonçant qu'un frère de son père avait quitté ce monde. Abandonné, en cercueil provisoire, le corps revenait d'un pays lointain, de Liaoyang (76), par delà monts et fleuves. Son père, aux ans nombreux de cedrelia (77) pressait Kim de venir aux obsèques.

535 A ce message, qui dira l'angoisse et le trouble de Kim? Vite, en cachette, il rejoignit sa bien-aimée et lui dit son malheur, d'un bout à l'autre, chaque chose en détail, comment les siens étaient en deuil, comment il s'en allait au loin :

539 « O malheur imprévu ! A peine avons-nous eu le temps de nous connaître ! O destin imprévu ! A peine avons-nous dit

---

(76) Ville de Mandchourie, au Sud de Moukden.

(77) Cedrelia sinensis, arbre qui est le symbole de la longévité, et désigne, en poésie, le père de famille, comme l'hémérocalle (voir note 30), désigne la mère.

un mot des fils de soie d'hymen (78). La lune qui vit nos serments, immobile est encore là ! Mais quelle distance entre nos visages désunira jamais nos cœurs ? Exilés à mille lis, pendant trois hivers, qu'il est loin encore le temps où nous irons dénouer le nœud de la tristesse ! Gardez-moi bien cet or, conservez-moi ce jade, pour apaiser mon cœur, là-bas, plus loin que ciel et que nuages ! ».

547 Kiều entendait ces paroles, qui jusqu'aux entrailles la bouleversaient. D'une voix mal assurée, elle laissa tomber ces mots : « Pourquoi le Dieu des fils de soie (79) s'oppose-t-il à notre union ? Avant le bonheur de nous réunir, voici la douleur d'être séparés ! Mais nous avons ensemble échangé de graves serments, et mes cheveux blanchiront sans que change mon cœur pur. Qu'importe le nombre des mois et des années de notre attente ? Je souffrirai, songeant tout bas à vous, battu par les vents, couchant à la pluie, mais nous avons promis d'avoir, pour nous deux, un même cœur. Je jure pour la vie de ne jamais porter guitare sur une autre barque. Il y aura fleuves et monts, il y aura votre longue absence, mais il y aura le retour et votre souvenir, vous que j'aime aujourd'hui ! ».

559 Leurs mains unies n'osaient encore se séparer. Déjà, l'astre du jour naissant se montrait à hauteur du toit. Quelle angoisse ! Encore un pas, encore un peu plus loin, tous deux, encore un mot, si précieux ! Et les larmes qui coulent en ruisseaux !

563 On boucle la selle : vite s'en vont les bagages balancés à bout de fléau. Le fil de la tristesse est coupé par moitié, leur route se divise en deux. Morne, Kim va regarder désor-

---

(78) Voir note 46.

(79) Voir note 46.

mais les pays étrangers. A lui, le cri pressé des coucous sur les branches, le vol clairsemé des oies sous le ciel ! (80) Kiều s'attristera pour celui qui va braver longuement vents et pluies.

568 Et chaque jour, s'alourdira pour eux le fardeau de leur amour d'un jour.

---

(80) Ce vers bizarre signifie que Kim va voyager été comme hiver. Il est construit de façon typiquement conforme aux procédés de contraste et de parallélisme par hémistiches, fréquents dans les vers chinois :

Đầu cành quyên nhặt (Au bout des branches, coucous pressés).
Cuối trời nhạn thưa (Extrémité du ciel, oies clairsemées).

CHAPITRE VII

LE SACRIFICE DE KIỀU

(Vers 569 à 911.)

569 Kiều reste là debout, appuyée à la véranda de l'ouest. Aux neuf plis des entrailles, elle se sent troublée, comme fils de soie mélangés. Elle voit là-bas, aux barreaux légers, se dissiper la fumée de l'encens. Rouge est la fleur qui flotte à la dérive, jaune est le saule dépouillé (81). Elle promène son ennui à travers sa chambre d'atours.

574 Voici rentrer tous ceux qui reviennent de l'anniversaire au pays de la mère. A peine ont-ils eu le temps d'échanger les souhaits du froid et du chaud (82), qu'on voit soudain des satellites faire irruption par les quatre côtés, le bâton sous le bras ou le sabre à la main, têtes de buffles, faces de chevaux, ao ao ! hurlant comme ébouillantés. On met la cangue au vieillard comme au jeune homme, un même lien infâme attache ces deux êtres pleins d'affection. Toute la maison retentit comme d'un bruit de mouches vertes. On renverse les métiers à tisser, on brise les boîtes à ouvrages. Les menus objets de toilette, les choses familières, tout fut raflé, pour remplir des poches avides.

---

(81) Métaphores qui peignent la tristesse de Kiều, comparée à l'automne qui fane les fleurs et jaunit les arbres.

(82) Compliments rituels de la politesse chinoise ancienne. (Voir note 52).

585 D'où tombait donc ce malheur, qui pouvait en être l'auteur ? Qui avait construit cette trappe et tendu ce piège soudain ! On s'informa : ce n'est qu'après que l'on apprit le nom du dénonciateur, un gredin de marchand de soie. Toute la famille était affolée et désemparée. O calomnie, opprobre de la Terre, nuage sur le ciel ! On s'humilia, on supplia tout le jour, mais les oreilles restaient sourdes à la pitié, les mains brutales torturaient toujours. Par-dessus la poutre du toit, on tirait la corde cruelle (83).

594 De quelle pierre eût été fait le cœur qui ne se serait pas brisé ? Les visages reflétaient la douleur et l'effroi. En appeler au Ciel ? Mais le Ciel est si loin ! A quoi bon s'étonner tout un jour des mœurs de ces satellites, qui causent des ruines sans remède, rien que pour voler quelque argent ?

599 « Comment, se disait Kiều, sauver ceux qui, pour moi, sont comme mes os et ma chair ? Quand on rencontre le malheur, il faut bien céder à la force. Sinon, que faire ? Choisir entre une union, fruit d'un heureux hasard, ou les neuf peines des parents (84)? D'un côté l'amour, de l'autre la piété filiale. Quel est donc le plus lourd ? Oublions les serments jurés au nom de la mer et des monts ! Elevée et mise au monde, une fille doit d'abord payer ces deux bienfaits. »

605 Alors, ayant pris son parti, la jeune fille s'écria : « Faites place à votre servante, qui voudrait se vendre et sauver son père ! ».

607 Il y avait là un vieux fonctionnaire nommé Chung. Bien qu'appartenant au yamen, il avait un cœur charitable.

---

(83) Supplice qui consiste à pendre les gens, par le corps ou par les pieds, à une corde dont on tire l'autre extrémité par-dessus une poutre.

(84) Ce sont les neufs sujets de peine ou de préoccupation : naissance, allaitement, caresses, sevrage, etc... que l'enfant est réputé donner à ses parents.

Voyant cette fille si pieuse et ses sentiments élevés, il ressentit pour elle une pitié discrète, une compassion généreuse, et réfléchit aux moyens d'amadouer l'un, de circonvenir l'autre. Allons, c'était une question de trois cents taels pour aboutir ! D'abord, il mit en prison préventive les deux captifs dans sa propre maison, puis il conseilla à la jeune fille de régler l'affaire en deux ou trois jours.

615 Ah ! pitié, pour ce cœur d'enfant si jeune et si innocente ! A l'improviste, l'ont touchée le vent de l'infortune et l'aile du malheur. O douleur des cœurs que la mort sépare ou qu'éloigne la vie ! Enfant de si peu d'importance, que peut importer ton amour ? Songe, goutte de pluie, à ton sort misérable ! Va porter ton brin d'herbe, et viens payer la dette des trois mois de printemps (85).

621 Kiều s'ouvrit de son dessein à l'entremetteuse, pareille au glaçon de Lin (86). La nouvelle, comme un brouillard, se répandit partout en bavardages. Une vieille du voisinage amena un étranger pour la première démarche : s'enquérir des prénoms (87). Questionnée sur son nom, elle dit qu'il s'appelait Mã-giám-Sinh. Questionnée sur son pays, elle dit que c'était Lin-tsin-hiên (88), tout près de là. Il devait avoir dépassé la quarantaine, portant cheveux et sourcils bien lissés et vêtements recherchés. Le maître devant, les valets derrière, me-

---

(85) Métaphores empruntées à un poème chinois classique : le brin d'herbe désigne le cœur de la jeune fille, offert en paiement des bienfaits — comparés à la clarté du printemps au troisième mois — de ses parents.

(86) Allusion au songe de Lin pou tao, qui rêva que, debout sur un glaçon, il conversait avec un homme qui se trouvait dessous. Un ami lui expliqua qu'il avait servi là d'intermédiaire entre le principe supérieur (yang ou mâle) et le principe inférieur (yin ou femelle) et qu'il allait servir d'entremetteur à un mariage, ce qui arriva en effet.

(87) L'une des six cérémonies des fiançailles chinoises.

(88) Sous-préfecture du Shantung, qui n'est pas si près que l'assure l'entremetteuse !

naient grand tapage. Conduit par l'entremetteuse, il fut introduit dans les appartements, et s'assit aussitôt à la place d'honneur, très cavalièrement.

632 L'entremetteuse alla presser la jeune fille de sortir de sa chambre. Son propre malheur l'accablait, s'ajoutant aux malheurs des siens. A peine hors du seuil en fleurs, coulent ses larmes, comme ruisseaux de fleurs. Elle avance, interdite, frêle rameau qui craint le vent et la rosée. Rougissante, elle pressent l'impureté d'un destin de fleur et de lune (89). Plus la matrone arrange ses cheveux et caresse ses mains, plus ses traits ressemblent au triste chrysanthème, son corps au mince abricotier.

639 On évalua, on soupesa sa beauté et ses talents, on lui fit jouer de la guitare ronde, écrire des vers d'éventail. Beauté piquante, qui dira tout le charme de tous ses gestes ? L'étranger satisfait se mit à marchander fort à propos. « Me voici, dit-il, au pont de Lam (90) pour acheter le jade. Alors, les cadeaux d'accordailles, voyons, dites un peu combien ? » L'entremetteuse intervint : « Cela vaut bien mille taels d'or, mais, dans son malheur la famille compte sur votre bon cœur et n'insiste pas ». On marchanda, l'un diminuant un tael, l'autre en ajoutant deux. Au bout d'une heure de débats, on traita pour un peu plus de quatre cents taels. Un dernier mot, et la barque fut parée ! Puis on échangea les cartes des âges, comme gages mutuels, on prit jour pour les cadeaux et le départ de l'épouse (91). Avec l'argent dans sa ceinture, quelle affaire ne conclut-on pas ?

---

(89) Fleurs et lune symbolisent la galanterie, les amours coupables. Kiều a le pressentiment, malheureusement justifié, on le verra, que ces fiançailles la mènent sur une voie dangereuse.

(90) Voir note 35.

(91) Ce sont là diverses cérémonies des fiançailles chinoises. Tout cela montre bien que Kiều croit se marier dans toutes les formes, et non pas simplement se vendre, comme ceux qui n'ont pas lu attentivement le livre le prétendent, en le taxant d'immoralité.

653 Un dernier mot pour recourir à M. Chung. Il demanda caution provisoire, et M. Vương rentra chez lui.

655 Ah ! pitié pour le sort de cette enfant, de ce père âgé ! Le vieillard regarde sa fille, son cœur saigne, ses entrailles se dessèchent : « Je t'avais élevée, dit-il, avec tant de plans d'avenir ! Fils de soie bien assortis (92), balle lancée où il fallait (93) ! Ciel, pourquoi tant de malheur, ô Ciel ? Qui nous a tant calomniés qu'il ait pu briser notre union ? Qu'importe que la hache tranche le cours d'une vie épuisée ? Laisser torturer mon enfant, mais ce serait accabler ma vieillesse ! Que vienne la mort, plus tard ou plus tôt, n'est-ce pas pareil ? Allons, disparaissons plutôt que de souffrir ! »

665 Il dit, et davantage coulent ses larmes, en ruisseaux, puis, au péril de sa vie, le vieillard se jette, tête en avant, contre le mur. Chacun se précipite, les uns le retiennent, les autres le surveillent. La jeune fille, doucement, cherche des mots qui persuadent :

669 « C'est peu de chose qu'une fille au fragile visage rose. Elevée et mise au monde, ma dette n'a pas encore diminué d'un cheveu. J'ai honte quand je songe à la jeune Ti-Ying (94) présentant son placet. Dois-je aussi le céder à la belle Li-Ky se vendant comme esclave (95) ? Accablé par les ans, comme un tronc de cedrelia (96) ou comme l'oiseau

---

(92) Voir note 46. Il y a aussi là une allussion à Tchang kia Tchen, qui, pour marier ses cinq filles, fit tirer le fiancé au sort avec cinq fils de couleurs différentes.

(93) Allusion à l'empereur Ou Ti qui fit lancer une balle par sa fille, dans la foule des prétendants, et lui fit épouser celui qui fut touché.

(94) Ti Ying obtint la grâce de son père, condamné à la castration, en présentant un placet à l'empereur Ouen Ti.

(95) Li Ky, sous la dynastie des Tang, se vendit comme esclave pour pouvoir nourrir ses parents.

(96) Voir note 77.

Hạc (97), arbre solitaire, vous portez d'innombrables rameaux. Si mon pauvre cœur hésitait à rompre ses liens les plus chers, nous serions tous brisés comme par vents et orages déchaînés sur fleuves et monts ! Il vaut mieux sacrifier votre enfant toute seule. Pour une fleur qui tombera que de feuilles reverdiront sur l'arbre ! Sort incertain, je t'accepte ainsi, et c'est bien ainsi ! Songez que j'aurais pu mourir lorsque j'étais encore enfant. Laissons là les plans compliqués et les recherches sans issue ! Ce serait commencer par ruiner le foyer, et finir par perdre la vie. »

683 Paroles de raison, consolatrices à l'oreille du vieillard ! Ils se regardent encore : pleurs pressés, pleurs abondants coulent sans retenue.

685 Mais voici qu'au dehors reparaît M. Mã. On signe un contrat en beau style. Le poids d'or promis est livré. Dieu des hymens, cruel Vieillard de la Lune (98), pourquoi prends-tu les fils sans les choisir, pour les nouer à l'aventure ? Quand on tient l'argent tout prêt dans sa main, on contraint les cœurs, on change le blanc en noir, rien de plus acile ! M. Chung se montra encore très obligeant ; les présents versés, il déclara le procès terminé.

693 Les affaires de la famille ainsi réglées pour le moment, vite vint le temps des trois étoiles (99), moment du départ de l'épousée. Seule, sous la clarté de la lampe nocturne, Kiều arrose sa robe de larmes et tord ses cheveux de douleur.

---

(97) L'oiseau hạc est la grue, symbole de la longévité. On s'expliquera sans peine que le traducteur ait préféré laisser ici le nom annamite.

(98) Voir note 46.

(99) Les trois étoiles du Baudrier d'Orion sont réputées propices au mariage, quand elles se montrent au ciel. Une ode du Livre des Vers le mentionne.

697 « Sort inconnu, dit-elle, je t'accepte inconnu, reste donc inconnu ! Mais je souffre, en songeant à ce cœur fidèle qui tint si longtemps son serment, et qui connut les chagrins par dizaines. C'est ma faute si notre liaison reste sans dénouement. Le vin de nos serments d'amour demeure dans la tasse d'or, et, parjure aux serments, j'ai détruit mon amour ! Sous le ciel de Liaoyang (100), qu'ils sont loin les monts et les fleuves ! Ah ! penser que j'ai pu briser porte et maison de mon bonheur ! Que de dettes d'amour ont créé nos serments ! Cette vie est finie pour moi, qu'en attendre encore ? Mais je renaîtrai pour que ne s'éteigne pas l'encens de nos serments, buffle ou cheval, s'il le faut, pour la dette du bambou et de l'abricotier (101). Créance du cœur, à qui dois-je encore te payer ? Mon fardeau d'amour, même au Palais des Sources (102) ne s'allègera pas. » Ses pensées intimes flottent, obsédantes. L'huile brûle, la lampe se tarit, les larmes trempent son mouchoir.

713 Thúy-Vân se réveille soudain de son sommeil virginal. A la lueur de la lampe, elle s'approche et demande avec sollicitude : « Les desseins du Ciel qui change les mers en champs de mûriers sont pleins de mystère. Pour toute la famille, ma sœur aînée, vous souffrez toute seule ! Mais pourquoi restez-vous ainsi assise toute la nuit ? En vous-même, garderiez-vous quelque embarras sentimental ? »

719 — « Mon cœur, répond Kiều, déborde de sanglots ! Du fil embrouillé de l'hymen, il reste un bout à démêler : j'ouvre à peine les lèvres, et déjà je rougis d'en parler. Mais

---

(100) On se souvient que c'est pour Liaoyang que Kim est parti.

(101) L'union du bambou et de l'abricotier, dont les feuillages voisinent souvent dans les peintures chinoises, symbolise l'amour, l'amitié. On retrouvera fréquemment cette expression consacrée. Ces vers signifient : je prouverai mon amour à Kim dans une autre vie.

(102) Le séjour des morts. (Voir note 15).

garder cela dans mon cœur serait trahir le cœur d'un autre, et je compte, petite sœur, que vous écouterez ma voix. Asseyez-vous, que votre sœur se prosterne avant de parler (103).

725 « Au milieu du chemin, s'est rompu le fléau qui portait deux amours ! Colle magique du phénix (104), réunis ces deux bouts de soie, pour ma jeune sœur ! Depuis le temps où j'ai rencontré le seigneur Kim — ô promesses d'un jour, aux langueurs d'éventails, serments d'un soir au bruit des tasses ! — quel malheur imprévu s'est abattu sur nous, comme vagues et vents ? Mais piété filiale et amour, tous deux peuvent se concilier. Les jours du printemps, petite sœur, pour vous seront encore longs. Pitié pour votre sang ! Remplissez ma promesse aux fleuves et aux monts !

733 « Ainsi, quand votre sœur ne sera plus que chair morte et poussière d'os, son âme sourira toujours, près des Neuf Sources (105), au parfum de votre bonheur. Prenez ces bracelets et ce papier qui porte nos serments, tenez ma promesse d'hymen ! Que ces gages vous soient communs !

737 « Ma sœur, quand vous serez unie à votre époux, vous plaindrez mon sort cruel, n'est-ce pas ? et votre cœur ne m'oubliera jamais. Quand je n'y serai plus, gardez ces pauvres gages, ces touches de guitare et ces débris d'encens de nos serments passés. Plus tard, s'il vous arrive de brûler cet encens ou de tendre les cordes d'une guitare sur ces touches, regardez au dehors herbes et feuilles d'arbres : vous les verrez s'émouvoir à la brise, et vous saurez que votre sœur est là

---

(103) Cérémonial chinois, qui précède un acte solennel, un aveu, l'annonce du décès d'un parent, etc...

(104) La colle d'os de phénix passait pour capable de recoller ensemble deux bouts de fil de soie. Il s'agit ici des fils de soie du mariage. (Voir note 46). Kiều va demander à sa sœur d'épouser Kim à sa place.

(105) Le séjour des morts. (Voir note 15).

745 « Mon âme portera le poids lourd des serments. Mon corps frêle de jonc et de saule paiera pour le bambou et l'abricotier (106). Quand je serai exilée au Palais de la Nuit (107), quand ma voix se sera tue, répandez une coupe d'eau (108) pour celle qui mourut injustement ! Voici que l'épingle est brisée et que le miroir est en pièces ! Qui dira l'infini de notre amour ? Ah ! cent fois, mille fois, prosternez-vous pour moi devant mon bien-aimé ! Le fil de nos destins était trop court, voilà le peu qu'il mesurait ! Le sort, pourquoi le sort m'est-il si cruel ? Résigne-toi sans retour, fleur en dérive au fil de l'eau ! O seigneur Kim, hélas ! seigneur Kim, c'en est fait, c'en est fait, je vous trahirai donc à compter de ce jour ! »

757 Elle dit, et le souffle l'abandonne, et le sang l'étourdit : son haleine s'éteint, ses deux mains sont glacées comme cuivre. Ses parents, brusquement s'éveillent de leur pénible sommeil. Dans la maison se pressent gens de la famille et gens du dehors. L'un porte une infusion, l'autre une médecine, quel tumulte ! La crise passe, mais les pleurs coulent toujours sur le visage rose. Questionnée sur la cause de ce malaise étrange, Kiều sanglote de plus belle, sans pouvoir émettre un mot.

765 Vân, alors, leur explique tout bas à l'oreille : « Voici des bracelets... avec ce papier... » — « Ainsi, dit le vieillard, c'est donc ton père qui a brisé ton union ! Allons, ta jeune sœur sera là pour te remplacer plus tard ! Qui donc a séparé le sénevé de l'ambre (109), fait tomber le fer de l'aimant, laissé

---

(106) Voir notes 47 et 101.

(107) Le séjour des morts.

(108) Libation rituelle avant une prière, une invocation. Kiều demande la plus humble des offrandes, par modestie.

(109) Symbole de l'union : la graine de sénevé qui adhère au bâton d'ambre électrisé, comme le fer adhère à l'aimant.

flotter la lentille d'eau et noyé le nuage (110)? Ah! qui est-ce donc? Tes paroles, mon enfant, étaient pressantes et fermes. Les stèles useront leur pierre, avant que je résiste aux vœux de ton cœur d'or! »

773 Kiều se prosterna puis s'approcha humblement de son père, et lui dit: « Grâce à mon père, je pourrai payer dignement ma dette à celui que j'aime. Qu'importe que mon sort devienne celui d'une servante? Mes os pourront blanchir en pays étranger, je n'en ai plus souci ».

⁂

777 Douleur inexprimable! Quarts et veilles ont battu, à coups pressés, au mirador du sud. Quel est ce palanquin fleuri, arrivé devant la maison (111)? Quels sont ces violons et ces flûtes, pressant la séparation? Quelle souffrance au cœur de ceux qui restent et de celle qui part! Pleurs à fendre la pierre, douleur des parents, tels des vers vidés de leur soie (112)!

783 Au ciel du soir, traînèrent des nuées noires et humides, sur le gazon passé, sur les branches trempées de brume. On conduisit la jeune fille, en cortège jusqu'à l'auberge. La voilà seule, belle comme un printemps, captive entre quatre murs, inquiète, honteuse de sa verte innocence, tremblant pour sa beauté de rose. Elle repense à son amour, son cœur endure mille souffrances : « Je me jugeais digne des Immortels, et me voici tombée en des mains viles, dit-telle. A quoi

---

(110) C'est-à-dire séparé deux êtres qui s'étaient miraculeusement rencontrés. Le père s'accuse de tout cela, bien qu'il eût ignoré les fiançailles de Kiều en acceptant son sacrifice.

(111) Le palanquin rituel de la mariée.

(112) Image réaliste, correspondant à notre expression : « douleur à arracher les entrailles ».

bon être restée chaste pour Lui, malgré soleils et pluies? Que n'ai-je su que mon corps en viendrait à cette déchéance? Fleur de pêcher, je me serais plutôt laissé cueillir par l'homme que j'aimais. Ah ! qui nous a privés du vent d'est bienfaisant (113) ? Cœur dolent si je pars, cœur brisé si je reste (114), si par hasard nous nous rencontrions jamais, je ne serais plus rien, que pourrait-il encore attendre de moi ? Destinée à une vie incertaine, comment pourrais-je vivre pure comme les filles aux joues roses? »

799 Sur un pupitre, était posé un couteau. Elle le prit furtivement, l'enroulant dans un coin d'écharpe. « Pour le cas où le flot du déshonneur arriverait jusqu'à mes pieds, ce couteau-ci, dit-elle, pourra régler mon sort. »

803 La nuit se traîne, de quart d'heure en quart d'heure. Kiều est seule et inquiète, moitié consciente et moitié dans la fièvre.

805 Elle ne soupçonne pas que ce Mã-giám-Sinh n'est qu'un professionnel de la débauche. Ayant trop fait la fête, il s'était trouvé dans une passe noire. Homme à succès faciles, il se lança en milieu galant de fleurs et de lune. Dans une maison verte de plaisirs (115), habitait la mère Tú-Bà. Elle avait vieilli dans le monde où l'on s'amuse, et perdu tous ses charmes. Par un coup du sort, ils se rencontrèrent sans préméditation. Quel couple ! Sciure de bois et courge amère (116), bons à

---

(113) En Chine, le vent d'est apporte la fraîcheur bienfaisante de la mer.

(114) Si je pars : parce que je perdrai Kim. Si je reste : parce que mon père sera de nouveau emprisonné.

(115) Locution consacrée pour désigner les maisons de plaisir, sans doute à cause de la couleur de leurs boiseries.

(116) Allusion à l'anecdote de deux fripons dont l'un vendit à l'autre de la sciure de bois pour du son, l'autre, par contre, vendant au premier des courges amères pour des concombres. Ils se trouvèrent dignes l'un de l'autre et s'associèrent.

mettre au même panier ! Les voilà associés et ouvrant boutique, en toutes saisons vendant les charmes de filles fardées et parfumées, courant par villes et campagne, à la recherche de prétendues servantes qu'ils dressaient à la galanterie.

817 Heur ou malheur, hélas ! c'est l'affaire du Ciel ! Le malheur qui déchire les entrailles s'est abattu sur cette infortunée. Pitié pour cette modeste et belle jeune fille, rameau fleuri qu'on mène vendre sur une barque de trafiquants ! Par ruse et tromperie, la voilà prise au piège : quelques malheureux cadeaux, et le cortège nuptial est prêt au jour fixé.

823 Mã-giám-Sinh se réjouit tout bas d'avoir le drapeau dans la main (117). Plus il regarde ce jade, plus se trouble son cœur enivré : « Elle est d'une beauté royale, se dit-il. C'est un parfum céleste. Un sourire d'elle vaut mille taels d'or, sans mentir. La voici chez moi, la première chose à faire est de cueillir cette fleur. Princes et nobles clients bien sûr, vont se la disputer. Ils paieront bien trois cents taels, pas un sou de moins. Cela fera juste la mise, et le reste est tout bénéfice ! ». Voilà ce morceau de choix venu juste à sa portée, tant pis pour les intérêts de la maison, il est trop tenté par l'aubaine ! « Quand la pêche des Immortels (118), dit-il, est à portée de main des pauvres hommes, ils peuvent bien courber la branche, pour se passer le goût des choses d'ici-bas (119). En ce monde de poussière, parmi tous ces fêtards, prétendus amateurs de fleurs, combien peu s'y connaissent en fleurs ! Avec de l'eau d'écorce de grenade et du sang de crête de coq

---

(117) Allusion à un jeu d'enfants où le gagnant tient et secoue un drapeau.

(118) La pêche surnaturelle qui donne l'immortalité à ceux qui peuvent en manger.

(119) Il y a là un jeu de mots obscène, bien digne du personnage. En langage annamite vulgaire, l'expression sự đời, « les choses d'ici-bas », désigne les parties sexuelles de la femme.

(120), un peu de maquillage et d'art, et la fille est remise en état. Dans la pénombre, le bon public s'y trompe. Autant il en viendra, autant on en paiera, rien de perdu ! Peut-être que la vieille en aura quelque histoire : tout ce qu'elle risque est de perdre quelques heures à genoux au prétoire (121). Et puis ici, en voyage et au loin, si je ne la touchais pas, qu'irait-on encore imaginer ? »

845 Ah ! pauvre fleur de camélia ! Voilà que l'abeille ouvre son chemin, et va... et vient (122). Bourrasque de pluie et de vent, pas de pitié pour ce jade fragile, pas d'égards pour ce parfum léger ! O cauchemar d'une nuit de printemps !

850 Près des torches nuptiales fleuries, Kiều reste seule et gît abandonnée. Ses larmes de solitaire, sans arrêt, coulent à flots, comme une pluie, tantôt de haine pour cet étranger, tantôt de honte pour son corps souillé. « Quelle scène répugnante ! se dit-elle. Ce corps mille fois plus pur que l'or a sali mon honneur de vierge aux joues roses. C'est fini, que me reste-t-il encore à espérer ? Quand la vie humaine en arrive là, mieux vaut en finir avec cette vie. »

857 Maudissant son destin, déplorant son sort, gémissante, elle prend son couteau, déjà prête à terminer ses jours. Mais ses réflexions vont et viennent en elle. « Si j'étais seule ! dit-elle. Mais ces deux êtres que j'aime ? S'il arrivait ensuite quoi que ce soit, en en cherchant la cause, on ne manquerait pas de tourmenter mes deux parents. Il s'agit de moi seule, allons, un

---

(120) Cette étrange pharmacopée, pour l'usage externe, passe pour rendre aux filles déflorées l'apparence de la virginité.

(121) C'est-à-dire si un client grincheux s'aperçoit qu'il y a tromperie sur la marchandise et que la fille a déjà servi, la vieille Tú-Bà ira peut-être devant le tribunal, où les accusés se tiennent agenouillés.

(122) Il semble superflu d'indiquer quelle scène dépeint cette description d'un réalisme bien peu voilé.

peu moins de rigueur ! Tout de suite ou plus tard, cela devait bien arriver un jour ! »

865 Elle ne cesse de peser les arguments, les retournant dans tous les sens. Mais déjà s'entend la voix des coqs au chant éclatant, par-dessus toits et murs. Aux miradors, les trompes matinales sonnent encore dans la brume, que Mã-giám-Sinh presse tout le monde de hâter le départ.

869 O déchirements d'entrailles, au moment des adieux ! Les sabots des chevaux boitillent, les roues des voitures vacillent. Au delà de la première grande étape de dix lis, M. Vương donne le repas rituel (123) d'adieux aux voyageurs.

873 Pendant qu'au dehors s'agitent hôtes et invités, celle qui calme les chagrins (124), la mère, à l'intérieur, reste seule avec Kiều. Plus elles se regardent, plus les larmes à flots rosissent leurs visages. A l'oreille maternelle, Kiều ouvre alors son cœur, et dit en chuchotant : « J'ai honte de n'avoir trouvé, à ma naissance que le sort d'un frêle pêcher. Les soins paternels, l'amour de ma mère, en quelle vie pourrai-je les payer ? Plus d'espoir pour moi, parcelle de pureté dans un flot d'eau trouble ! Mais vivrais-je cent ans, que mon cœur garderait ce remords.

881 » Ainsi qu'en face d'un miroir, j'ai réfléchi, ces derniers jours. Le sort de votre enfant, n'en doutez pas, est aux mains d'un vieux fourbe. Quand il m'emmena l'autre jour, il me laissa seule au logis désert. Quand il entre, il a l'air gêné, quand il sort, il semble s'enfuir. Quand il mange ou quand il parle, il commet des maladresses. Quand le maître et quand

---

(123) En pays confucéen, la force des rites l'emporte sur la douleur. Qu'on trouve là une preuve de plus que pour Kiều et sa famille, c'est bien d'un mariage régulier qu'il s'agit !

(124) Voir note 30.

ses valets sont ensemble, il est vulgaire, ils le méprisent. Il n'a pas les manières des gens distingués et élégants. Regardez-le bien, il a l'air d'un chevalier d'industrie. Tout est fini pour votre enfant, ne l'appelez plus votre enfant ! Vivante, elle habitera en terre étrangère, morte, elle y reposera. »

891 Mme Vương écoute toutes ces paroles. Elle voudrait crier à l'injustice, jusqu'à déchirer le Ciel. Toutes deux, sans pouvoir la vider, boivent un peu à la tasse des adieux (125).

894 Mais dehors, on entend des cris, pressant le départ des voitures. Le cœur lourdement oppressé de pitié pour sa fille, M. Vương, debout près de la selle, murmure encore quelques supplications : « Elle est si jeune encore, comme un saule fragile, comme un tendre pêcher ! Voilà que le malheur des siens l'a réduite à l'état de servante, et qu'elle part d'ici, vers quel coin d'océan, jusqu'à quels horizons ? Au soleil, à la pluie, tristement, toute seule en pays inconnu, loin de tous regards ! Que la couvre l'ombre tutélaire du pin et du bambou (126) ! Contre neiges et contre brumes, protégez son corps de liseron fragile ! »

903 Il se tait, et l'étranger lui répond : « Nos pieds sont liés ensemble, et liés par les fils rouges (127) discrètement échangés. Plus tard, s'il lui arrivait quoi que ce soit, lune et soleil ! que vos miroirs m'en-soient témoins, je me voue au glaive infernal ! »

---

(125) Cérémonie rituelle dont ces malheureuses ne se croient pas dispensées par leur chagrin. Cependant, il est possible que l'expression soit employée au figuré, pour dire qu'elles n'ont pas le courage de se dire un dernier adieu.

(126) Ces deux arbres, au feuillage toujours vert, symbolisent la verte vieillesse, et un homme âgé est toujours flatté de leur être comparé. M. Vương recommande ainsi sa fille à Mã-giám-Sinh, au sujet duquel il est moins bien renseigné que sa femme.

(127) Voir note 46.

907 Avec fracas, comme le vent chasse les nuages errants, le char semble voler, nimbé de poussière rose. Les vieux regardent au loin, retenant leurs larmes, desserrant leurs mains...

910 Il est un coin du ciel, là-bas, là-bas que jour après jour, leurs yeux fixeront, fixeront...

CHAPITRE VIII

L'EXIL

(Vers 911 à 1056.)

911 Et Kiều s'en alla vers l'inconnu, bien loin, bien loin : blanc éclatant de ponts couverts de givre, noir mat de nuages lointains. Les roseaux s'inclinaient, nivelés par le vent d'est. Le ciel d'automne répandait sa tristesse, comme pour elle seule. Aux étapes de nuit, parfois s'éclaircissait la brume illimitée, et Kiều avait honte, en voyant la lune, témoin des serments aux monts et aux fleuves. Sur le bleu profond des forêts, l'automne mettait ses taches rouges. Le chant des oiseaux évoquait les devoirs du matin et du soir aux parents (128). Ce n'étaient qu'eaux étrangères, que monts étrangers.

920 Pour arriver à Lintche (129) il fallut bien un mois entier, avant que le char emperlé arrêtât ses roues près d'une porte extérieure. A travers les stores, Kiều vit tout d'abord quelqu'un qui sortait et, à première vue, distingua une vieille, à peau molle et blême, si grande, si grosse et si lourde, qu'on cherchait ce qu'elle pouvait bien manger. Devant le

---

(128) Les chants et les nids rappellent à Kiều la famille lointaine. Les rites veulent que les enfants se prosternent chaque matin et chaque soir devant leurs parents.

(129) Ville du Shantung. Bien que, plus loin, il soit dit que cette ville est aux bords de la mer, elle en est à au moins cent kilomètres. Peut-être les alluvions du fleuve Jaune ont-elles modifié la côte depuis l'époque des Min. Par ailleurs (voir note 88), c'est Lintsin-hien et non Lintche qui avait été donné comme le pays de Mã-giám-Sinh, Lintsin-hien est d'ailleurs encore plus loin de la mer.

char, elle questionna et salua avec familiarité. Invitée à entrer, Kiều obéit et s'avança jusqu'à l'intérieur.

927 D'un côté, se trouvaient quelques filles, aux sourcils minces de bombyx, de l'autre, étaient assis quelques jeunes fêtards. Au milieu, brûlait l'encens traditionnel. En l'air, était suspendue une image du Génie aux sourcils blancs (130), suivant l'usage de toujours des maisons vertes de plaisir, car, dans ce métier, on a pris ce personnage pour patron. Avec de l'encens et des fleurs, chaque matin, on célèbre son culte. Lorsqu'une de ces demoiselles a le malheur de voir baisser sa clientèle, elle défait sa jupe, elle enlève sa robe, sans plus de façons. Devant le génie, elle prie tout bas, murmurant en brûlant de l'encens. Elle change les fleurs, mettant les anciennes sous la natte de sa couche, pour que reviennent les clients, tel un vol bruyant d'abeilles et de papillons.

939 Kiều restait stupéfaite, ne sachant que penser. Ainsi qu'on le lui dit, elle se prosterna, et la vieille aussitôt pria : « Que la maison, que son commerce soient prospères ! Toutes les nuits joyeuses comme au Hàn-Thực, les jours bruyants, comme au Nguyên-Tiêu (131). Qu'ils soient mille, qu'ils soient dix mille, à te voir et à t'aimer, cohue de loriots et d'hirondelles, épris comme bambous et abricotiers ! (132) Que les billets d'amour, du bec de l'oie sauvage (133), pleuvent comme flots de papiers ! Pour un client reconduit par devant, accueillons-en un autre par derrière ! »

---

(130) Patron des maisons de plaisir.

(131) Le Hàn-Thực, pendant lequel on doit manger froid, se célèbre le 3e jour de la 3e lune. Le Nguyên-Tiêu se célèbre le 15 de la première lune : c'est la fête des Lanternes. Ces deux fêtes sont toujours très animées.

(132) Voir notes 11 et 101.

(133) L'oie sauvage, en poésie, joue le rôle de messagère des lettres d'amour, comme l'hirondelle chez nous. (Voir note 143).

947 Prière étrange à ses oreilles, Kiều écoutait sans trop comprendre, mais il lui semblait qu'il y avait là quelque chose d'inexpliqué.

949 Quand on eut, selon les rites, brûlé l'encens devant l'autel domestique, la vieille Tú-Bà grimpa sur le divan et s'assit sans plus de façons. « Ma fille, ordonna-t-elle, viens là te prosterner devant ta mère ! Prosterne-toi, puis va te prosterner devant Monsieur, dans la pièce voisine ». La jeune fille répondit : « Me voici déracinée, prête au sort le plus humble, petite étoile (134) résignée au rang de concubine. Mais pourquoi donnez-vous au loriot le nom de l'hirondelle ? Je suis jeune et naïve, et j'ignore le sort et le nom que je vais avoir. Tout s'est pourtant passé comme il fallait, cadeaux et départ de l'épouse, nous avons vécu maritalement, cohabité, debout comme assis (135). Et voilà que vous modifiez les rôles et changez les rangs. Je me permets de vous prier de dire un mot pour m'éclairer ».

961 La mégère, à ces mots, comprit toute l'affaire. Aussitôt, les trois Furies (136) s'agitèrent dans son vieux corps : « Tiens, tiens, s'écria-t-elle, l'affaire est claire ! Ça y est ! Tu m'as volé mon mari, à moi ! Je l'avais envoyé en tournée, me ramener des filles pour la Maison, bien gentilles avec les clients, de quoi gagner sa vie. Cette espèce d'ingrat, ce sans-cœur, pauvre de moi ! il en a tâté le premier, pour voir ! Voilà l'apprêt de la toile disparu, fini le capital, parti au diable ! Et puis toi, morveuse qu'on m'a vendue, te voilà entrée, tu vas subir la loi de ma Maison. Quand ce vieux-là a fait le plaisantin, tu ne pouvais pas lui dire ça en face, au lieu de l'écouter ?

---

(134) Expression empruntée au Livre des Vers, pour désigner une femme de second rang.

(135) Locution consacrée, qui signifie : dans l'intimité, en toutes circonstances.

(136) Les trois esprits tentateurs, ou *pen*, qui nous excitent au mal.

Pourquoi t'es-tu laissée faire sans rien dire? C'est tout jeune et ça la démange déjà, de si bonne heure! Tu vas voir un peu, moi, je m'en vais te dresser! »

978 Elle prend un fouet en cuir et va pour se jeter sur Kiều, la main levée. Alors, la jeune fille: « O cieux profonds! O vaste terre! Ce pauvre corps était sacrifié depuis le jour de mon départ. C'est fini, bien fini, qu'aurais-je à regretter? » Elle prend le couteau conservé dans sa manche, et le sort aussitôt. Tous craignent qu'elle n'ose casser ce jade pur, briser cette fleur tendre. La vieille la regarde encore que sa main a déjà fait le geste. O pitié, vertueuse et belle à ce point, un couteau cruel a tranché ses liens avec ce monde de vent et de poussière!

987 Malheur immérité! La nouvelle en éclate, au loin, au voisinage. Dans la maison, les gens s'entassent, en rangs serrés comme des coins. La jeune fille est là, muette et comme plongée dans le sommeil éternel. La vieille reste là, tremblante, l'œil fixe et prête à rendre l'âme (137).

991 On porte la blessée dans la véranda de l'ouest, on met une garde près d'elle, on court chercher un médecin. Qui eût cru qu'elle restait encore liée à ce monde de poussière? Dans sa torpeur, elle croit voir auprès d'elle une jeune femme qui lui murmure: « Effets et causes, leur cycle n'est pas achevé! Comment peut-on se dérober à la dette de la souffrance? Lourd encore est votre destin de fille aux joues roses. Si l'homme seul veut en finir, comment le Ciel le permettrait-il? Achevez d'abord, voulez-vous, votre vie de jonc et de saule fragile. Près du fleuve Tsien-Tang (138), je vous donne rendez-vous plus tard ».

---

(137) Emotion d'ordre commercial, la tenancière craint de perdre une pensionnaire payée cher. Elle redoute aussi des ennuis avec la justice.

(138) Fleuve de la province de Chekiang, qui se jette au fond du golfe de Hangtcheou.

1001 Après toute une longue journée de soins médicaux, l'évanouissement sembla céder et peu à peu disparaître. Tú-Bà, qui guettait là, près de la moustiquaire, prit une voix consolatrice et doucereuse, pour arranger un peu les choses: «Ce serait trop commode, si nous avions plusieurs existences! Fleur de printemps en train d'éclore, le printemps sera long pour vous. J'ai commis une erreur pour commencer, une sottise pour finir. Vertu de pierre et d'or, comment vous forcerais-je aux amours de pluie et de nuages (139)? Voilà que vos pas égarés vous ont fait pénétrer ici : fermez donc la porte aux jeux du printemps, pêche tendre, jusqu'au jour nuptial. Tant que l'on reste en vie, le plus précieux vous reste. Je vous chercherai un parti bien assorti, un fils de bonne famille. Pourquoi faire ainsi retomber l'injustice sur l'innocence ? En nuisant à vous-même, pourquoi vouliez-vous donc me perdre aussi ? »

1015 Tout près de l'oreille, la vieille lui murmure ces paroles insinuantes. Kiều l'écoute et s'imagine voir bien clair le vrai et le faux. Et puis, que disait donc ce rêve venu d'En-haut? «Les causes antérieures, ce sont elles qui portent la marque du Ciel. Au cours de cette vie la dette n'est pas éteinte: pourquoi ajouter une dette à reporter sur une vie future ? » Elle écoute, en silence, pénétrée de la tête au talon, puis elle répond : « Qui donc a voulu qu'il en soit ainsi ? Si j'obtiens ce que vous promettez, je me jugerai heureuse. Mais direz-vous encore demain comme aujourd'hui ? J'ai peur qu'abeilles et papillons séducteurs ne tournent autour de moi. Descendre à cette vie boueuse, ne vaut-il pas mieux mourir pure?»

1027 La vieille lui dit : « Mon enfant, faites à votre gré. Mon cœur irait-il encore tromper votre cœur par plaisir ? Si plus tard ma conduite jure avec mes paroles, que le soleil qui

---

(139) C'est-à-dire aux amours irréguliers, déréglés, frivoles. (Voir note 71).

brille sur nos têtes éclaire ce forfait ! » En entendant ces mots définitifs et solennels, Kiều se résigne, et doucement, elle s'apaise peu à peu.

1033 Devant le pavillon de l'Azur-Condensé (140), asile de son printemps, une frange de monts lointains se fondait dans l'éclat de la lune voisine. Des quatre côtés, à perte de vue, s'étendait le regard, sur le sable jaune des plages, sur les chemins poudrés de rose. Indifférente aux nuages de l'aube comme aux lampes du soir, tantôt les souvenirs, tantôt le paysage semblaient se partager son âme. Elle rêvait à celui qui avait vidé la coupe d'union sous la lune, et qui, jour après jour, devait attendre la rosée bienfaisante des nouvelles. Isolée, perdue — sous quels cieux, en quel coin d'océan? — quand donc pourrait-elle laver son cœur pur, de toute souillure? O douleur, au seuil de la porte, ses vieux parents devaient guetter, soir et matin. Pour les éventer l'été, pour bien les couvrir l'hiver, qui restait auprès d'eux ? O cour de Lai (141), que de soleil et que de pluie te séparait de l'exilée? Le vieux catalpa avait dû grandir, deux bras ne pourraient plus l'entourer...

1047 Morne, elle regardait la mer, au soir tombant, barques dansantes, voiles lointaines. Morne, elle regardait les crêtes déferlantes: fleurs éparses à la dérive, où les emportait le destin? Morne, elle regardait les ternes fleurs des champs. L'horizon et le sol se fondaient, bleuissants. Morne, elle regardait les vents fouetter la baie. La voix grave des flots résonnait autour d'elle..., tout alentour, parmi les eaux et les monts étrangers.

---

(140) Il est d'usage de donner un nom poétique aux pavillons, kiosques, terrasses des maisons chinoises. (Voir note 39).

(141) Le sage Lão Lai, à 70 ans, avait encore ses deux parents. Il s'habillait en enfant et faisait l'espiègle pour donner aux vieillards la douce illusion d'avoir un fils très jeune et d'être moins âgés. L'expression « cour de Lai » désigne la maison paternelle, avec une nuance de piété filiale.

CHAPITRE IX

SỞ-KHANH

(Vers 1056 à 1189.)

1056 Un jour que sa douleur d'exilée lui inspirait quelques vers, et que, le cœur bien gros, elle allait abaisser le rideau de perles, elle entendit dehors une voix inconnue répondre sur les mêmes rimes (142). C'était un jeune homme, dans la verdeur de son printemps, avantageux, bien peigné, la mise élégante. Elle pensa qu'il était de ceux qui vivent au parfum des livres. Elle lui demanda son nom et sut qu'il se nommait Sở-Khanh, qu'il l'avait entrevue, comme un rayon de lune, à travers les rideaux, et qu'en la voyant, il s'était senti pris de sympathie pour elle.

1065 « Hélas! dit-il, beauté souveraine, parfum digne du Ciel, quel regret de vous voir, par quel coup du destin, vous égarer ici, vous qui méritez de trôner dans la lune ou sur un nuage! Fleur, fleur, pauvre fleur, pourquoi pareille déchéance? Mon fiel bout en moi-même contre le Ciel injuste. Mon cœur, ô mon cœur, qui pourrait t'aider à comprendre? O grâce, ô pureté, si vous saviez de quel courage, je voudrais, de ma main. briser votre cachot, rompre en me jouant votre cage! »

---

(142) Divertissement littéraire en honneur en Chine: répondre à un court poème par un autre poème, dont les vers utilisent les mêmes rimes.

1073 Le vent d'automne siffle à la fenêtre, Kiều pousse les contrevents, mais, à ses oreilles, tintent encore ces mots, forts comme des pointes de fer. Elle pense à celui qui vient de les prononcer, elle pense à elle aussi, émue qu'auprès d'un cœur ardent, se soit dissipé le goût fade de sa faiblesse. Seulement, elle est incertaine entre le soleil et la pluie. Monde de vent et de poussière, qui sait quand elle en sortira? Elle se résout à transmettre au jeune homme un mot ou deux, pour le prier de tendre une main tutélaire à celle qui va sombrer.

1081 Sur un bout de papier à lettres, elle lui conta tout au long, son acte de gratitude envers les siens, son existence fourvoyée. Aux dernières brumes du matin, aux premières lueurs du jour suivant, par un messager, tel le cygne de Sou-ou (143), elle fit parvenir sa lettre. Le couchant se teintait encore de reflets jaunes, quand la réponse du jeune homme lui parvint. Elle ouvrit et vit une feuille de papier orné de fleurs d'abricotier, avec les deux caractères Tích Việt écrits bien clairement. Kiều réfléchit, et déduisit le sens caché : « Voulez-vous pour le vingt et un, à l'heure Tuất ? » (144).

1091 Les oiseaux du soir, un à un, regagnaient les bois, les fleurs de camélia masquaient presque la lune ; sur le mur de l'Est, dansait l'ombre des branches. Kiều entrouvrit sa fenêtre et vit en bas Sở-Khanh entrer furtivement. Très émue, mais s'armant de courage, elle sortit pour l'accueillir.

1096 Elle le salua les mains jointes, et lui confia tout bas: « Je ne suis qu'une humble lentille d'eau, qu'un peu d'écume,

---

(143) Allusion à Sou-ou, qui fit parvenir une lettre à l'empereur Ou-ti, en la faisant porter par une oie sauvage ou un cygne. (Voir note 133).

(144) La décomposition des deux caractères Tích et Việt 昔越 en leurs éléments, donne: 廿 — 日 走 戍 qui se traduit : Le 21e jour, à l'heure Tuất (de 19 h. à 21 heures), partir. Ce rébus constitue un message chiffré

si légère ! Oiseau égaré, me voici captive d'un monde de loriots et d'hirondelles (145) ! J'ose me confier à vous, dans mes os et ma chair, pour la vie et la mort. Herbe tressée, (146) oiseau porteur de bracelets (147), je vous remercierai plus tard ».

1101 Sở-Khanh, d'abord assis et silencieux, murmura, en hochant la tête : « Me voici, qui pourriez-vous trouver d'autre ? O jeune fille, vous êtes venue vers moi ! L'océan où vous vous noyez, laissez-moi seulement le combler jusqu'au bord ! ». Kiều répondit : « O homme dix mille fois bienfaisant ! je vous en prie, prenons n'importe quel parti, pour en finir. — Je possède, dit Sở-Khanh, un cheval rapide comme le vent. Comme sous une tente de chef, j'ai des serviteurs de race robuste. Saisissons l'occasion et partons en cachette ! Sur trente-six moyens possibles, quoi de mieux que ce moyen-là ? S'il arrivait quoi que ce soit, vent déchaîné ou simple pluie, moi, je serais là, quel malheur pourriez-vous craindre ? »

1113 A ces mots, Kiều sentit naître quelques soupçons, mais elle était trop engagée. Et que lui importait la vie ? Autant se décider à marcher les yeux clos, pour voir jusqu'où la mènerait le cours de la Fortune. Ensemble, à pas de loup ils descendirent au bas du pavillon.

1118 Tous deux chevauchaient, cheval devant, cheval derrière, à la file. Au long de la nuit d'automne, coulaient les

---

(145) C'est-à-dire d'un milieu de frivolité et de débauche. (Voir note 11).

(146) Allusion à Oui-ko qui épargna la concubine de son père, bien que la dernière volonté de celui-ci eût été de la faire enterrer vive avec lui. Plus tard, au cours d'un combat, il put tuer son adversaire qui s'était pris le pied dans un paquet d'herbes tressées. Le père de la concubine lui apparut en songe et lui révéla que c'était lui qui avait emmêlé les herbes, par reconnaissance pour le sauveur de sa fille.

(147) Allusion à Yang-pao qui sauva un petit oiseau jaune attaqué par un épervier. Plus tard, un enfant vêtu de jaune se présenta à lui, lui remit des bracelets d'or et lui prédit une destinée glorieuse, qu'il trouva, en effet.

heures, passaient les veilles. Le vent faisait tomber les feuilles, des montagnes mordaient le miroir de la lune. Sur le sentier usé, l'herbe était pâle de rosée. Nostalgie du pays lointain ! Autant de pas sur la route, autant de souffrances !

1123 Mais soudain, éclata la voix des coqs, au chant rapide : des voix d'hommes inconnues s'élevèrent derrière Kiều. La jeune fille se sentit frémir malgré son cœur ferme comme l'or. Sở-Khanh, lui, avait tourné bride, dans on ne sait quelle direction. Elle restait seule, ne sachant quel parti prendre, en pleine forêt, épouvantée, sur son cheval au pas mal assuré. O Ciel créateur, tu es vraiment inexorable ! Pourquoi piétiner cette fleur de pourpre et de rose que déchire la douleur ?

1131 Une troupe de gens fait soudain irruption, par devant, par derrière. Que Kiều n'a-t-elle des griffes, pour rentrer sous terre, des ailes pour monter au Ciel ? Tú-Bà, toute courante, arrive droit sur elle, soufflant, soufflant, la ramène de force, tout d'une haleine jusqu'à la Maison. Brutalement, — pas de demandes, pas de questions ! — elle la frappe à la broyer, saule étouffé de terre, fleur meurtrie (148). Quel être de chair et de peau, quelle créature humaine, quel cœur n'eût pas souffert, à voir torturer tant de grâce rose et vermeille ?

1139 A bout d'aveux, de soumission et de supplications, Kiều courbait le dos, la chair effondrée, sa tête en sang frappant le sol. « Je ne suis, gémissait-elle, qu'une femme infortunée ! Fleuves et monts me séparent du seuil de ma maison. Et me voici, avec ma vie ou ma mort maintenant entre vos mains. Ce pauvre corps en est arrivé là, tout est fini ! Quant à moi, est-ce que je compte encore ? Mon sort, je m'y résigne, mais votre argent, qu'en faites-vous ? L'anguille, dans la vase,

---

(148) **Expression consacrée, qui signifie brutaliser un être fragile et beau.**

a-t-elle peur de salir sa tête ? Mes pauvres scrupules de chasteté, désormais, je veux les bannir. »

1149 A ces mots, la vieille saisit l'occasion. Elle exigea un répondant et fit faire un engagement écrit. Parmi ses compagnes, était une fille appelée Mã-Kiều qui, par pitié pour elle, se risqua à lui servir de caution. La vieille continua à bougonner, tantôt sévère, tantôt doucereuse, tirant âprement tout ce qu'elle pouvait, avant de pardonner.

1155 Puis on transporta la jeune fille chez elle, pour qu'elle y prît du repos. Mã-Kiều, s'ouvrant alors à elle, lui donna quelques conseils : « Allez, vous vous êtes fait duper, voilà tout ! D'où sortez-vous pour ignorer ce qu'est cet oiseau, ce Sở-Khanh ? Un suborneur, archi-connu dans nos milieux de maisons vertes ! Il en a conduit au tombeau, des pauvres branches d'hibiscus comme vous ! Comme à l'escrime, il a toujours toutes prêtes des feintes de sa façon. Quoi d'étonnant que sorcière et médium soient toujours de mèche ? Il a touché trente taels de la vieille, sans quoi il n'aurait pas joué cette comédie. Son tour joué, il a fait volte-face aussitôt : tenez votre langue, et, sur votre vie, pas d'imprudence ! »

1167 La jeune fille répondit : « Il m'avait fait de si graves serments ! Comment peut-il y avoir des gens aussi hypocrites ! »

1169 Elle réfléchissait encore à ce qui s'était passé, quand parut, trop bien connue d'elle, une face en spathe d'aréquier (149), et Sở-Khanh élevant la voix, dit à la cantonade : « Qu'est-ce que c'est ? J'apprends qu'une de ces femelles raconte partout que je l'ai séduite, ainsi que vent et que nuage. Qu'elle regarde un peu si elle connaît cette tête-là ! »

---

(149) Expression consacrée pour désigner une figure cynique, imperméable à la honte, et comme protégée contre elle, par une de ces spathes d'aréquier qui servent à envelopper les denrées, rendant le paquet imperméable.

1175 Alors Kiều : « C'est bien, si c'est ainsi, c'est bien ! Vous dites que non ? Alors, à vos ordres, je dis non aussi ! »

1177 Sở-Khanh cria et tempêta violemment. Il fit un pas vers elle, la main levée, prêt à quelque violence. « O Ciel, s'écria Kiều, vous le savez pourtant ! Qui m'a séduite, ainsi que loriot ou hirondelle, qui est-ce donc ? Qui m'a précipitée en ce puits insondable ? Après ce qu'il a dit, il peut encore venir me mentir si vite ! J'ai encore la lettre où il a écrit les caractères Tích Việt. C'est bien cette figure-ci, la figure que je vois là n'est à nul autre ».

1185 La sincérité de ces mots émeut tout le monde, au dedans comme au dehors : les uns flétrissent ce traître, les autres crient leur mépris à ce sans-cœur. Le procès du suborneur est jugé ! L'immonde comédien s'empresse de battre en retraite.

CHAPITRE X

LA DÉCHÉANCE

(Vers 1189 à 1275.)

1189 Dans sa chambre, toute seule, Kiều sanglote éperdument. Elle pense à sa vie perdue, et remâche encore les douleurs de cette vie. Quelle pitié ! Plus pure que neige, plus blanche qu'argent, la voilà parmi vents et poussière, vents et poussière de tous ici-bas ! « Tristesse ou gaîté, qu'importe, songe-t-elle, ce n'est jamais qu'une vie. Un pauvre visage rose, est-ce là, chose éternelle ? Dans une vie passée, je n'ai pas su trouver la voie de la perfection : dans cette vie, je ne puis échapper au règlement qui mettra tout en ordre. Quoi que je fasse, c'en est fait, le vase est brisé. Que mon corps achève de payer ma dette pour cette vie ! »

1199 Vint l'époque où la lune brille, miroir limpide, au firmament. La vieille Tú-Bà s'en vint sans façons donner ces conseils à Kiều :

1201 « Le métier du plaisir, c'est un métier difficile ! Dans notre monde du plaisir, il faut le connaître à fond. »

1203 La jeune fille répondit : « Pluie et vents du malheur m'ont déjà accablée. J'ai déjà sacrifié mon corps, dois-je le sacrifier encore ainsi ? »

1205 La vieille répliqua : « Va, tous les hommes sont bien pareils ! Crois-tu que les gens viendraient ici dépenser leur argent pour rien ? Dans cette Maison, on fait bien des choses

amusantes : la nuit, les allées et venues, le jour, l'intimité ou les gaies compagnies. Ecoute cela, ma fille, et garde-le bien dans ta tête : il y a sept attitudes extérieures (150), il y a huit recettes intimes (151), pour amuser les gens jusqu'à les rassasier des fleurs de saule du plaisir (152), jusqu'à les faire rouler comme pierres, jusqu'à ce qu'ils perdent conscience. Il faut savoir charmer, tantôt du bout des lèvres, tantôt du coin des yeux, tantôt par des vers à la lune, tantôt par la fleur des sourires. Tout cela, c'est le métier de la Maison ! Quand tu sauras en faire autant, alors, va, tu seras maligne ! »

1217 Docile, de la tête au talon, Kiều écoute ces conseils. Elle fronce un peu ses sourcils de lune, on voit pâlir un peu son teint de rose. Ces mots qu'elle vient d'entendre, quelle honte ! Que les hasards de la vie ont donc d'étrangetés et de complications ! Elle pleure sur son sort. Loin des portes et des étages du gynécée, pour ses débuts dans la vie, quel étrange métier à apprendre !

1223 « Quel métier de fille à face durcie de honte, aux sourcils effrontés ! Ma vie en est arrivée là, pense-t-elle, la mesure est comble ! Hélas ! malheureuse égarée, quoi qu'il arrive, me voici aux mains d'autrui, pour quel destin ? »

1227 Alors, dans la Maison verte, on baissa les rideaux roses du plaisir. Plus haut se tient le prix d'un jade, plus distingué

---

(150) Sept espèces classiques de comédies sentimentales à jouer au client, pour lui faire croire à une passion réelle : pleurer d'amour, se faire tatouer son nom sur la peau, parler de mariage, de suicide, de fuite avec lui, échanger des mèches de cheveux, des serments au parfum d'encens.

(151) Huit « techniques » classiques dont la description serait trop scabreuse pour trouver place ici. Qu'il suffise de savoir que chacune d'elles est réputée convenir à une des huit catégories de clients ci-après : petit, grand, ardent, paisible, expérimenté, novice, sentimental, n'aimant que l'amour physique.

(152) Les fleurs de saule, en chinois, symbolisent la licence, le plaisir illégitime.

est l'acquéreur: combien accoururent d'abeilles, de papillons voluptueux! C'étaient des mois d'orgies, de folles nuits de gaîté. Feuille palpitant à tous vents, branche offerte à tous oiseaux, le matin, remerciant quelque Song-Yu, le soir, accueillant quelque Tchang-King (153).

1233 Mais quand l'ivresse prenait fin avec les veilles de la nuit, elle tressaillait en elle-même, pour elle-même déchirée de pitié. Quoi, jadis élevée dans le brocart et la soie, il lui fallait maintenant se flétrir, comme une fleur au milieu du chemin! Il fallait porter au visage, la honte qui hâle comme vents et brumes. Il fallait, de son corps, de son triste corps, assouvir papillons ou abeilles. Indifférente aux amants accourus du Tsou pluvieux ou du Tsin nuageux (154), comment son cœur eût-il connu la douceur d'un printemps d'amour?

1241 Parfois, la brise inclinait des rameaux fleuris jusqu'à la toucher (155), ou ses rideaux baignaient à demi dans la neige du clair de lune d'alentour. Mais quel paysage n'eût pas été un paysage de mélancolie? A sa tristesse, quel paysage eût pu mêler un rayon de gaîté? Parfois encore, elle peignait ou composait des vers, ou faisait chanter sa guitare au clair de lune, ou jouait aux échecs sous les fleurs. Mais sa gaîté n'était que gaîté factice. Où rencontrer une âme sœur, où trouver un amour partagé?

1249 Sourde à la poésie du vent dans les bambous, de la pluie sur l'abricotier, indifférente aux cent détails de la vie, le

---

(153) Personnages de l'histoire chinoise, célèbres pour leur vie amoureuse ou leur magnificence.

(154) Régions de la Chine anciennne, actuellement provinces du Hupeh et du Shensi.

(155) Certains prennent ce vers au figuré, comme signifiant que Kiều devait subir bien des familiarités et des privautés. Ce sens ne cadre guère avec la suite. C'est un exemple entre mille de l'imprécision et des difficultés du texte.

chagrin absorbait son âme. En son cœur, revenaient sans cesse, les souvenirs de toute sa vie. Emue sans que rien de précis la troublât, blessée sans rien qui la meurtrit, elle songeait à ceux qui lui avaient donné l'immensité des neufs bienfaits (156). Jour après jour, pour eux, les années s'allongeaient, comme au soir l'ombre des mûriers. Par delà les routes ardues, les eaux illimitées, les montagnes lointaines, que pouvaient-ils savoir d'un tel destin pour leur enfant ? Dans la cour aux sophoras (157), où ne restaient que deux enfants naïfs et jeunes, qui pouvait remplacer leur fille, pour servir aux vieux parents leurs mets préférés ?

1259 Puis Kiều se souvenait des serments échangés avec Kim, pour trois existences (158) : « Il est loin, mais qui connaîtrait mon cœur mieux que lui ? A son retour, il a dû s'informer du saule de Tchang-tai (159), savoir que ses rameaux printaniers sont cueillis, et circulent de mains en mains. Ah ! que j'aurais voulu payer son amour profond en fidélité éternelle ! La fleur que j'ai choisie pour lui est-elle unie à l'arbre que j'aimais (160) ? » Le fil confus de ses pensées s'emmêlait cent fois, comme un écheveau de soie. Des visions du pays natal peuplaient les rêves des longues veilles de ses nuits.

1267 Ah ! qu'elle était seule, derrière ces rideaux de soie, sous ce ciel étranger ! Aujourd'hui, crépuscule d'or, et demain

---

(156) Ses parents. Voir note 84.

(157) La cour aux sophoras désigne les enfants des mêmes parents. Allusion à Ouang-yeou, dont la cour était plantée de trois sophoras, et qui eut trois fils qui devinrent ministres, dignité aussi haute que les sophoras de leur père.

(158) Voir note 40.

(159) Allusion à une poésie du temps des Han, où Han-Hong, écrivant à son amante Liễu (saule), l'appelle ainsi, en demandant si le saule de Tchang-tai, jadis si vert, n'a pas été arraché par d'autres mains.

(160) C'est-à-dire « ma sœur Thúy-Vân a-t-elle épousé Kim, ainsi que je l'avais décidé ? »

or crépusculaire ! Tour à tour, l'argent du Lièvre lunaire, et l'or du Corbeau solaire (161).

1270 Sans cesse, elle s'apitoyait sur ses compagnes aux entrailles déchirées. « Le Ciel, songeait-elle, en voulant qu'elles soient filles aux joues roses, veut qu'elles souffrent jusqu'au bout, jusqu'au sang, jusqu'à mort, jusqu'à payer ce crime. Exilées dans ce monde de vent et de poussière, que ne peuvent-elles boire la honte, en une fois, pour en finir ! ».

---

(161) Voir notes 13 et 14.

CHAPITRE XI

KIỀU ET THỨC

(Vers 1275 à 1385.)

1275 Un jour, arriva un hôte de passage, nommé Thúc-kỳ-Tàm, né parmi ceux qui vivent au parfum des livres. Il était de Tchang-tcheou, de la sous-préfecture de Wusih (162), et suivait son père aux traits sévères (163), venu monter commerce à Lintche. Curieux de la célébrité de cette jeune Kiều, fleur sans rivale, il fit porter une carte rouge (164), jusqu'en sa chambre parfumée.

1281 Derrière ses rideaux ornés, il connut cette fleur de pêcher. Quel charme plus piquant et quels traits plus aimables? Tel un rameau de camélia, en sa jeune splendeur, aux jours du printemps, malgré pluies et vents, garde son parfum capiteux.

1285 Lune et fleurs, fleurs et lune, la passion les emporta. Aux nuits du printemps, quels sont les amants qui sauraient modérer leurs cœurs? S'unir, par les sons et par l'âme, n'est-ce pas la loi de toujours? Plus se serrait leur lien, plus s'at-

---

(162) Ville du Kiangsu, située entre Shanghai et Nankin. Le texte dit : de la sous-préfecture de Tich, et les caractères diffèrent suivant les manuscrits. On verra plus loin qu'il s'agit de Vô-Tích (Wusih ou Ou-si). Tchang-tcheou est au Nord-Ouest de Wusih.

(163) Littéralement : l'ancêtre sévère, locution consacrée pour désigner le père.

(164) Couleur rituelle des cartes d'invitation, de visite.

tachaient leurs cœurs : qui eût pu briser leur union ? Pêches le matin ou prunes le soir, ils jouaient à de puérils cadeaux. Leur amour, d'abord léger comme vent et lune, devint comme la pierre et l'or.

1291 Justement — quel hasard heureux et imprévu ! — le père, aux ans nombreux de cedrelia, partit pour son pays natal. Le jeune homme commença à perdre la tête dix fois pour une. Aux jours du printemps, que de fois il écouta l'appel du printemps ! Tantôt les charmait la brise sur la terrasse, tantôt la lune dans la cour, goûtant un vin digne des Immortels, improvisant des vers divins. Tantôt respirant les parfums de l'aube, tantôt buvant le thé de midi, ils marquaient des points aux échecs, ou jouaient ensemble sur leurs guitares, ne pensant plus à rien, qu'à courir après les plaïsirs. Plus ils s'habituaient l'un à l'autre, plus les enchaînait leur passion. O flot étrange de l'amour, qui bouleverse les cités, qui renverse les édifices, et fait chanceler en se jouant les palais ! Le jeune Thúc prenait l'habitude de jeter l'argent par poignées : par cent, par mille, il le lançait, juste pour rire, comme rien. La vieille redoublait de soins pour sa belle pensionnaire. Pour son cœur avide, quelle ivresse que l'odeur de tout cet argent !

1307 Cependant, le soir, sous la lune, les coucous chantaient, annonçant l'été. Près du mur, les grenadiers de feu scintillaient de toutes leurs fleurs. Dans sa chambre aux soieries légères, pendant les heures vides du jour, Kiều prenait des bains à l'iris, laissant tomber ses rideaux roses. Alors, elle avait vraiment des transparences de jade et des blancheurs d'ivoire, statue parfaite, chef-d'œuvre du Ciel.

1313 Plus le jeune homme lui découvrait de charmes, plus il aimait à l'en louer. Sa main improvisa un jour sur ce thème, un poème à la mode des Tang. Kiều lui dit : « Mon jeune seigneur, je comprends vos pensées. Vos paroles sont comme perles et jades, vos vers comme un damas brodé. Bien ou mal,

je devrais y répondre, en rimes rares comme queues de zibeline (165). Mais les souvenirs du pays natal sont là, qui troublent mon esprit, et mon cœur est parti flotter, dans l'or des nuages lointains. Je ne trouverais pas mes rimes, excusez-moi pour aujourd'hui ».

1321 « Pourquoi, dit Thúc, tenez-vous ce langage étrange? N'êtes-vous donc pas une branche d'un arbre de par ici? »

1323 Alors Kiều s'assombrit encore, comme les flots en automne, et son destin de fille aux entrailles déchirées la suffoqua de tristesse. « Votre servante, lui dit-elle, est une fleur arrachée à sa branche, et vous êtes un papillon qui vole et s'amuse alentour. Pour régner sur votre printemps, vous avez ailleurs une épouse. Les jours sont si courts! A quoi bon les pèrdre à de longs discours? »

1329 Et Thúc: « Depuis le jour où je vous ai connue, au fond de mon cœur, je n'ai plus songé qu'à de lourds serments aux monts et aux fleuves. Si je veux, pour toujours, vous assurer un sort parfait comme cercle et carré, ne dois-je pas, jusqu'à sa source, sonder le lit du fleuve de votre vie? »

1333 Elle répondit: « A jamais, je porterai vos bienfaits dans mon cœur. Mais si vous m'épousez, si je pars avec vous, je crains des soucis pour tous deux. J'ai trop vécu dans ce Bình-Khang (166). En m'aimant, vous n'aimez qu'une fleur à l'éclat emprunté. Lorsque se ternira son fard et s'éventera

---

(165) Les censeurs impériaux portaient un chapeau orné d'une queue de zibeline. Sous les Tsin, on nomma abusivement censeurs un grand nombre de fonctionnaires ignorants, et on en vint à manquer pour eux de queues de zibeline. On dit alors, par plaisanterie, qu'il n'y avait qu'à prendre des queues de chiens au lieu de queues de zibelines. L'expression est restée, pour dire que l'on répond à de bons vers par de médiocres.

(166) Quartier de Sianfu (Shensi), jadis célèbre pour ses maisons de plaisir.

son parfum, votre cœur pourra-t-il rester toujours le même? Votre terrasse aux canneliers, votre palais lunaire a déjà sa Hằng-Nga, qui y règne en maîtresse (167). Depuis longtemps vous unissent les liens du mariage. S'il en vient une autre, couperez-vous en deux votre cœur, tout exprès? Qu'importe l'humble sort d'une lentille d'eau qu'oubliera le nuage errant? Aux flots de l'amour conjugal, il ne faut ni flux ni reflux. Cent fois, je viendrais troubler votre bonheur ; et qui donc, dans la vie future, en serait punie par le Ciel? Si vous aviez, mon jeune seigneur, le bras assez puissant, vous pourriez, il est vrai, me protéger un peu. Mais si l'épouse avait plus de pouvoir que son mari, devant la mâchoire du lion, je serais seule, avec ma faiblesse de liane. Me faudra-t-il courber la tête, me glisser, craintive, sous votre toit? La jalousie acide d'une épouse brûle autant que trois brasiers de honte. Plus haut que nous, d'ailleurs, est votre père, pareil au pin resté vert sous les ans. Si son cœur élevé regarde aussi bas, ce cœur me sera-t-il pitoyable? Quel cas fera-t-il de moi, saule ombrageant les portes, fleur poussée sur les murs? Fille de maison verte, je serai renvoyée aux maisons vertes, plus déconsidérée et plus confuse encore. Moi, j'accepte ce triste sort, mais je pense à votre réputation. Si vous pouvez m'aimer sans nuages, alors aimons-nous! Si vous pouvez arranger toutes choses, alors je vous obéirai».

1361 Le jeune homme lui dit: «Voilà des paroles prudentes! Mon cœur et votre cœur s'ignorent-ils encore? Ne craignez rien, nous n'allons pas si loin que le pays de Ou ou le Laos! En toutes choses, comptez donc d'abord et seulement sur moi. Je suis là près de vous, ne regardez pas au loin. Afin que nous soyons comme l'or et la pierre, je saurai braver vents et flots».

---

(167) Dans le palais où habite Hằng-Nga, la fée de la Lune, la légende place des canneliers.

1367 Tous deux, ils discutèrent encore sans fin, prenant les monts et les mers à témoin de graves et définitifs serments. Doux entretiens, longs propos d'amour, la nuit leur parut bien courte.

1370 Mais au dehors, déjà les montagnes de l'ouest mordaient le miroir de la lune. Sous prétexte d'aller prendre le frais dans la cour, sous les bambous, Thúc emmena Kiều avec lui, et la cacha provisoirement en lieu sûr. Puis il tira des plans pour la guerre ou la paix, chargeant un homme habile de faire tâter le terrain, et de jeter la nouvelle au nez de la vieille Tú-Bà.

1376 Battue, la vieille préféra la paix. A quoi bon regimber? En bonne et due forme, le prix demandé lui fut versé comptant. Un acte de retour à la vie honnête fut soumis aux autorités, et tout fut réglé, selon la loi et les accords privés.

1380 Kiều partit, comme une Immortelle quitte ce monde de poussière et d'infortune. Tous deux vécurent ensemble, unis comme bambou et abricotier (168). Pour eux, quel océan profond d'amour fidèle, quel long fleuve de tendresse! Quels nuages d'encens, quelle ardeur à leur flamme! Quelle teinte plus belle au jade, quel éclat plus vif au lotus!

---

(168) Voir note 101.

CHAPITRE XII

UN BON MANDARIN

(Vers 1385 à 1473.)

1385 La moitié de l'année passa, dans l'intimité de leurs souffles et de leurs voix. Dans la cour, sur les rameaux verts des platanes, apparaissaient des feuilles jaunes, des haies automnales, sortaient des pousses humides de rosée, quand, sur sa selle rembourrée, revint le père aux ans nombreux de cedrelia. Comme le vent et le tonnerre s'éleva bruyamment son courroux. Le cœur plein d'inquiétude, il avisa à séparer nos deux amants, et résolut aussitôt de dire tout net à son fils de s'y décider. Il lui dit de renvoyer cette fille aux joues fardées à sa maison verte.

1393 A cet ordre paternel catégorique, le jeune homme s'arma de courage et se mit à supplier : « Votre fils, dit-il, sait qu'il est bien coupable. Tonnerre, foudre, hache ou marteau, je suis résigné à tout. C'en est fait ! Ma main reste tachée d'avoir trempé dans l'indigo : j'ai été fou, comment pourrais-je maintenant redevenir sage ? Notre liaison fût-elle connue pour n'avoir duré qu'un seul jour, guitare qu'ont tenue mes bras, ce serait trop cruel de te briser les cordes ! Si votre haute bonté veut se refuser à la pitié, décidez ! Noir ou blanc, qu'aurais-je à regretter ? »

1403 Devant ces discours d'entêté, durs comme le fer et la pierre, le vieillard sentit son foie s'échauffer et porta plainte au tribunal. Ce fut comme si des vagues bruyantes, dùng !

đùng ! s'élevaient sur de calmes plaines. Le préfet cita les deux accusés, par un papier à cachets rouges. Ensemble, ils suivirent les satellites du yamen, et se prosternèrent tous deux, à genoux dans la cour fleurie.

1409 Levant les yeux, ils virent le visage du juge, sombre et dur comme le fer. Le mandarin, usant de son autorité, commença un discours sévère : « Le garçon que voici, dit-il, est un serin et un débauché. Quant à la fille, ce n'est qu'une coquine. Quelle comédie ! Fleur flétrie, parfum de rebut, avec son rouge et son fard, elle trompe le bon public à la tête noire (169). D'après l'acte d'accusation et la requête du plaignant, les parties ne sont pas venues à conciliation. En droit comme en équité, la cause entendue, nous décidons : il y a deux solutions, au choix des accusés. L'une est le châtiment, conformément à la loi, l'autre est de renvoyer cette fille aux maisons vertes ».

1421 Alors Kiều dit : « Pour moi, je suis bien décidée. Combien de fois me faudra-t-il retendre la toile d'araignée de ma vie ? Un corps, pur ou souillé, n'en est pas moins un corps, et, si faible qu'il soit, il peut subir les foudres de la justice de la cour ».

1425 Et le mandarin ordonna : « Qu'on applique la loi et la peine ! » Les trois bois du supplice enserrent ce frêle rameau de garance. Résignée à son sort, Kiều n'ose pas crier à l'injustice. On voit blêmir les roses de ses joues, tomber ses sourcils de feuille de saule. Dans la cour souillée de poussière, elle est là, miroir à l'éclat terni, abricotier à la grêle stature.

1431 En la voyant ainsi, le jeune Thúc était plein de pitié. Il la regardait de loin, et son cœur se brisait. Il pleurait en disant : « Cette cruelle injustice, c'est ma faute ! Si je l'avais

---

(169) Les gens, dont toutes les têtes noires se ressemblent.

écoutée avant, elle ne souffrirait pas maintenant. Mais mon cœur aveugle n'a pas su voir si loin. Rayon de lune, fleur fragile, c'est moi qui t'ai menée ă ce sort douloureux ! »

1437 Le préfet l'entendit de loin se lamenter, et, touché, le pressa de lui faire ses confidences. Le jeune homme, tout sanglotant, lui répondit aussitôt, d'un bout à l'autre, lui contant l'histoire de sa liaison : « Elle avait bien prévu tout cela, dit-il. Depuis longtemps, elle savait que son sort serait celui-ci. C'est moi qui avais tout pris en mains. Si elle en est arrivée là, c'est moi qui suis le vrai coupable ».

1445 A ces mots, le préfet eut pitié du malheureux. Laissant là sa sévérité, il lui dit d'aviser aux moyens d'en sortir, ajoutant : « Voyons, s'il en est bien ainsi, alors..., dans sa vie de lune et de fleurs, elle a donc su garder quelque sagesse ? »

1449 « Elle n'est, dit Thúc, qu'une humble lentille d'eau, qu'un peu d'écume si légère ! Mais, pour sa condition, son pinceau n'est pas sans mérite ». — Vraiment ! dit en riant le préfet. Qu'elle improvise donc quelques vers sur la cangue, afin de prouver ses talents ». Kiều obéit, prit un pinceau, et écrivit de sa main. Le papier fleuri fut présenté au juge pour qu'il l'examinât. Il en fit l'éloge : « C'est mieux, dit-il, que de la meilleure époque des Tang. Quel talent ! Quelle grâce ! Cela vaut plus de mille onces d'or ! En vérité, c'est une femme de talent et une beauté. A Châu-Trần même, l'union des Châu et des Trần (170) ne serait pas plus assortie. Allons, bannissons la cruauté et chassons la colère ! Pourquoi troubler cette harmonie et faire jouer faux la guitare ? Vous avez conduit ces enfants devant la Justice : pour le public, il y a le droit, mais pour soi-même, il y a le cœur. Une belle-fille, un fils, cela relève de la famille.

---

(170) Village de Chine (Tcheou-tchen) dont les familles portaient les noms de Châu et de Trần, et ne s'alliaient qu'entre elles.

Allons vieillard, laissons là les motifs de désaccord, et que tout soit fini ! »

1465 Aussitôt, il ordonna de préparer la cérémonie officielle, un palanquin fleuri, filant comme le vent, des torches rouges, comme étoiles, rangées de flûtes et de tambours faisant grand bruit. On mena les mariés jusqu'à leurs rideaux roses, pour y célébrer leur union.

1469 Comme il l'aima pour ses vertus et l'estima pour ses talents, le vieux Monsieur Thúc renonça aux discours orageux comme vents et flots. Ainsi qu'orchidées et tubéreuses, le bonheur parfuma la maison. D'avoir connu des jours amers, ils s'aimèrent mieux qu'autrefois.

CHAPITRE XIII

LE DÉPART DE THÚC

(Vers 1473 à 1527.)

1473 Ils étaient tout aux plaisirs du vin et des échecs, le matin et le soir, mais déjà se fanait le pourpre des pêchers, déjà verdissaient les lotus. Parmi les tentures en papier collé, ils étaient seuls, par une nuit sereine. Kiều, inquiète pour leur amour, dévoila ses craintes pour elle et pour eux deux :

1477 « Depuis que comme un jonc fragile, mon sort est de vous obéir en toutes choses, dans ces cieux, l'hirondelle a succédé à l'oie sauvage. Un an, presque, a passé et vous restez sans nouvelles de votre famille, sans nouvelles, de jour en jour. Vous brûlez pour moi, pauvre liane, et négligez l'épouse des mauvais jours sans riz (171). Mais songez que la vérité se déduira des apparences. Les miasmes de la médisance, qui saurait nous en protéger? On me dit tout bas que l'épouse qui gouverne votre maison se conduit suivant la tradition et parle selon les principes. Que je crains ces âmes au-dessus du vulgaire! On peut parfois sonder plus aisément la mer que toucher le fond des rivières. Voilà que nous avons passé toute une année ensemble. Nous aurons beau faire, comment pourrions-nous le garder caché? Pendant tout ce temps, votre épouse n'a pas donné de ses nouvelles. Peut-être

---

(171) L'épouse légitime, compagne des jours médiocres du début d'un ménage, quand on doit, comme les pauvres se contenter de son et de brisure de riz au lieu de riz.

y a t-il quelque chose là-dessous. Qu'en pensez-vous? Je vous en prie, mon jeune seigneur, hâtez-vous de rentrer chez elle. D'abord, vous lui ferez plaisir, ensuite, nous saurons ce qu'il en est. Nuit et jour, observer pour règle de dissimuler et biaiser, de remettre aujourd'hui et d'ajourner demain, mais nous n'en sortirons jamais! »

1495 Thúc écoutait ces conseils affectueux et familiers, il se décida à préparer son retour. De bon matin, il en fit part à son père, aux ans nombreux de cedrelia. Le vieillard lui aussi le pressa d'aller rassurer les siens, lui offrant la coupe d'adieux à ceux qui vont passer frontières et rivières.

1500 Au pavillon du bonheur printanier succédait celui de Cao-đình (172). Le fleuve Tsin (173) déroulait pour eux sa ceinture bleuissante, tandis qu'émergeaient des rangées de saules, les tristes rameaux de Yang-Kouan (174). Ils se tenaient la main et soupiraient sans cesse. La douleur du départ alourdissait leurs coupes, les adieux s'étranglaient dans leurs gorges. Kiều lui dit: « Les monts et les fleuves vont nous séparer, si vastes, si lointains! Si votre épouse est satisfaite, son mari trouvera le calme. La femme qui sait voir, souvent, voit mieux un trou d'aiguille qu'un couvre-sein rouge. Où mène ce jeu difficile de se boucher les yeux pour prendre des oiseaux? Tous deux, d'une amourette, nous avons fait une liaison sérieuse: aussitôt arrivé, décidez-vous, dites le franchement, que tout soit clair. Si jamais vagues et vents troublent la paix conjugale, que l'épouse ait son rang d'épouse, et moi le sort qu'elle voudra pour moi! N'est-ce pas mieux que de

---

(172) Montagne du Chekiang, citée dans des poèmes chinois, comme un lieu de séparation des voyageurs.

(173) Fleuve de Chine cité comme lieu de séparation dans une poésie chinoise de Oui-si.

(174) Col de Chine dont le nom signifie: col des peupliers. Un poème de Ouang-oui dit: A l'Ouest de Yang-kouan, plus personne de connaissance.

cacher l'envers et de cacher l'endroit, amassant les difficultés, haut comme le Ciel, pour l'avenir? Nous nous sommes aimés tous deux, souvenons-nous de nos serments à deux? L'année sera longue, mais elle finira si longue qu'elle soit. Buvons cette coupe d'adieux, souvenons-nous du jour présent! Pour la coupe joyeuse du retour, attendons l'an prochain à pareil jour ».

1518 Thúc monte en selle et Kiều le quitte, comme un col arraché à sa robe (175). La forêt d'érable teintée par l'automne couvre au loin les cols et les monts. Sur le chemin, la poussière rose tourbillonne autour du cavalier. Kiều regarde et le perd de vue, parmi les lieues de mûriers verts. Elle rentre et demeure seule, au long des cinq veilles de la nuit. Et Thúc chemine solitaire, tout là-bas, à dix mille lis.

1525 Disque de la lune, qui t'a divisé en deux, moitié pour caresser l'oreiller solitaire, moitié pour briller sur les routes?

---

(175) Le mari et la femme sont souvent comparés à un col et à une robe cousus ensemble.

CHAPITRE XIV

UNE MÉCHANTE ÉPOUSE

(Vers 1527 à 1627.)

1527 A quoi bon raconter les hasards du voyage ? Parlons donc de la femme légitime, maîtresse du foyer chez Thúc.

1529 Elle était née dans la grande famille des Hoạn, fille d'un ministre de l'Intérieur, et son nom était Hoạn-Thư. Comme au palais de Ten (176), les vents l'avaient poussée sur la route d'un sort propice. Elle avait depuis longtemps noué ses cheveux et tordu les fils du mariage (177). Sa conduite et ses mœurs étaient honnêtes, mais pour fermer la bouche aux gens, elle était imbattable.

1533 Depuis qu'elle avait eu vent d'une fleur de plus au jardin conjugal, les bavards n'avaient pas manqué, mais pas de nouvelles de Thúc. O feu du cœur ! Plus on t'étouffe plus tu brûles ! « Homme inconstant, ni blanc ni noir, cœur léger de fleur et de lune, grondait-elle, s'il m'avait tout avoué avec franchise, je lui aurais permis cette fille de rien, pour lui montrer ma grandeur d'âme. Pas si sotte que d'oublier les convenances pour si peu ! A quoi bon risquer la réputation d'avoir la jalousie au corps ? Mais voilà, il veut tout étouffer, tout dissimuler !

---

(176) Allusion au palais du roi Ten, vers lequel le vent poussa la barque du poète Ouang-pou. Le poète y gagna le prix d'un concours de poésie, et épousa la fille du roi.

(177) Voir note 46.

Pourquoi toutes ces gamineries ? C'est à crever de rire ! Il se dit : Quand on est loin, pas de nouvelles ! Il se cache de moi : moi aussi, j'ai mon plan de cachotteries. Du souci ? Moi ? Pour pareille histoire, du souci ? Mes fourmis sont sur le bord de la tasse. Qu'elles rampent ! Elles n'iront pas loin. Je veux qu'ils n'osent même plus se regarder ! Je veux en faire voir à cette fille, qu'elle en baisse à jamais la tête ! Je veux les mettre à se voir face à face, et que celui qui choisit des planches pour vendre sa jonque connaisse ma manière. »

1553 Elle ferma si bien son cœur que personne n'y vit plus rien. Elle laissa le vent des racontars souffler loin d'elle sur les toits. La semaine suivante, elle vit arriver deux personnes qui lui chuchotèrent la nouvelle, pour tâcher de se rendre intéressantes. Madame se mit dans une colère bruyante : « J'ai horreur de ces gens qui tissent et brodent des histoires pour exciter le monde ! Comme si mon mari était pareil aux autres ! Ce sont là, bien sûr, des commérages de gens qui ne savent pas ce qu'ils disent ! » Et aussitôt, avec hauteur, elle ordonna à ses gens de gifler l'une des bavardes et de casser quelques dents à l'autre.

1563 Là-dessus, à la maison comme en ville, les bouches se fermèrent avec soin, personne n'osa plus raconter un mot. Dans sa chambre aux rideaux roses, soir et matin, de son air le plus naturel, elle allait et venait, causant et riant sans avoir l'air de rien, mais son cœur, jour et nuit, son cœur était plein de colère.

1568 Et un beau jour, Thúc arriva, descendant de cheval devant la chambre rose. On parla de l'absence et du retour, on s'enquit du froid et du chaud (178). Leur tendresse en parut plus vive et leur amour plus ardent. Pour laver la poussière de la

---

(178) Voir note 52.

route, on vida gaiement bien des tasses. Mais leurs cœurs, ah ! nul ne savait ce qui s'y passait, dans leurs cœurs !

1573 Le jeune homme qui était revenu pour voir ce que ferait sa femme, s'apprêtait à lui parler prudemment de ses affaires, mais, à chaque entretien, elle riait ou parlait à tort et à travers. Ni d'un cheveu, ni d'un atome, elle n'effleurait la question. Thúc pensa : « L'orifice du vase est resté bien clos. Qui m'a donc mis à la torture pour que je fasse des aveux ? » Et il continuait à trembler et tergiverser, craignant, s'il tirait sur une liane, d'ébranler pour rien toute la forêt.

1581 Parfois, quand ils causaient gaiement ou plaisantaient, la jeune femme lançait des mots comme à l'étourdie. Elle disait : « Nous savons distinguer le jade de la pierre et l'or du cuivre. Notre confiance mutuelle est parfaite, comme les dix dixièmes. C'est admirable ces bouches qui bavardent à tort et à travers, sur abeilles et papillons (179), commérant sur l'un et sur l'autre. Si votre servante était une sotte et ne réfléchissait à rien, elle aurait sali son cœur de soupçons, et eût été la risée du public ».

1589 A ces propos, débités avec calme, comme pour plaisanter, Thúc le prenait sur le même ton et filait doux pour parer tout danger. Il faisait à sa femme une cour enjouée. Leurs deux ombres, le soir, se mêlaient sous la lampe, ou voisinaient au clair de lune.

1593 Cependant, il prenait goût aux plaisirs des champs, mangeant du rau rút et des brêmes (180). Mais déjà, dans le puits, tombaient les feuilles d'or des platanes. Il s'émut au souvenir d'un paysage, par delà rivières et lacs. Il ne rêvait

---

(179) Voir note 8.

(180) Légume d'automne (desmanthus natans), et poisson assez commun, symbolisant la chère rustique.

plus que cols et frontières, que saisons au vent ou sous la lune, mais cette pensée n'osait pas sortir de ses dents. La jeune femme, qui l'avait bien compris, insinua négligemment : « Depuis un an, vous êtes loin de votre père, aux cheveux blancs comme nuages. Vous devriez bien aller à Lintche, pour les devoirs du matin et du soir » (181).

1601 A ces mots, ce fut comme un poids de moins, sur le cœur ingénu de Thúc. Des quatre fers, son coursier s'élança, par les monts, les fleuves et les champs lointains. Au fond des eaux, parfois, on voyait miroiter comme un reflet du ciel, Les remparts s'enveloppaient de fumées bleues, les monts étalaient leurs flancs jaunes.

1605 Dès le premier coup de cravache, à peine son époux en route, la dame monta dans son char parfumé, pour se rendre chez ses parents, et tout raconter à sa mère, celle qui calme les chagrins : comment son mari n'était qu'un ingrat, comment elle était sa triste victime. « Je crois, dit-elle, qu'à rester dévorée par la gale de la jalousie, j'aurais dégoûté mon mari sans être approuvée par personne. Aussi, j'ai détourné la tête et fait silence. Seulement, j'ai un bon tour, tout prêt pour eux depuis longtemps. Pour aller à Lintche, par voie de terre, il faut bien un mois ; mais en allant directement par mer (182), c'est beaucoup plus court. Je vais équiper une jonque et choisir quelques-uns de mes gens, qui prendront cordes et chaînes, pour m'amener la fille, les pieds liés. Je veux qu'elle n'en puisse plus, qu'elle en soit abrutie. Je veux qu'elle souffre le martyre, qu'elle soit en spectacle à tous, que ma haine, d'abord, s'assou-

---

(181) Voir note 128.

(182) De Wusih à Lintche, l'expression « par mer » désigne sans doute le Grand Canal jusqu'à Tsinan, puis les canaux et lacs de Tsinan à Lintche. La voie maritime par le Nord du Shantung semble trop longue.

visse sur eux, que je puisse ensuite les laisser à la risée publique pour plus tard ».

1621 La noble dame applaudit à ce plan si habile, elle approuva sa fille, lui disant d'agir à sa guise. On prépara voiles et agrès, pour filer comme vents et nuages. Deux serviteurs, Dogue et Faucon, formèrent une bande de chenapans. On leur recommanda bien tout ce qu'ils avaient à faire, et un bon vent poussa la barque, comme feuille légère, sur les eaux de Tsi (183).

(183) Ancien royaume chinois comprenant, entre autres, une partie du Shantung. Tsinan en tire son nom.

CHAPITRE XV

L'ENLÈVEMENT DE KIỀU

(Vers 1627 à 1707.)

1627 Depuis que Kiều vivait, ombre solitaire, parmi ses rideaux de soie légère, tantôt un souci, tantôt l'autre semblait se partager le fil de sa tristesse. Vieux parents dont les ans inclinaient la tête, comme tombe au soir l'ombre des mûriers, qui veillait pour vous au froid et au chaud, qui donc vous servait vos mets préférés ? Ses cheveux, jadis coupés pour Kim, lui venaient maintenant à l'épaule. Ah ! pauvres serments aux monts et aux fleuves, pauvres serments ardents comme fer rouge ! « Comme un frêle liseron, songeait-elle, mon sort de concubine est si fragile ! Ce mariage, qui sait s'il durera, parfait comme cercle et carré ? Pourquoi tant d'injustice dans ma vie ? Allons, reste seule avec ta tristesse, pauvre Hằng-Nga dans le palais Quảng-Hàn ! » (184).

1637 Dans la nuit d'automne, le vent passait entre les rideaux roses. Un quartier de lune brillait, les trois étoiles d'Orion (185) montaient au zénith. Elle alluma des bâtonnets d'encens, devant l'autel domestique.

1640 Son cœur en peine n'avait pas encore épuisé les mots de la prière, que, des massifs de fleurs, surgit une

---

(184) Nom du palais de Hằng-Nga, la fée de la Lune.

(185) Voir note 99.

bande de malfaiteurs, sortant de tous côtés, hurlant à faire pleurer les diables et à faire peur aux génies. Le jardin était plein de sabres dégainés, à l'éclat aveuglant. Eperdue, effrayée, Kiều n'avait pas encore compris ce qui se passait, que soudain, on lui administra quelque narcotique, la plongeant comme en un sommeil de rêve, en un songe où elle perdit conscience. Vite, on la porta sur un cheval, sans désemparer. On mit le feu aux quatre coins de la salle d'étude et de la chambre rose. Justement, un cadavre abandonné se trouvait au bord du fleuve. On le transporta dans la maison pour donner le change à tout le monde.

1651 Les servantes, la tête à l'envers et l'esprit envolé, couraient comme des folles, se cacher dans les buissons et derrière les arbres. Le vieux M. Thúc qui habitait dans le voisinage, aperçut tout à coup les flammes et fut pris de terreur. Avec ses gens, il courut tout droit jusque-là. En désordre, on arrosa l'incendie, cherchant Kiều dans tout ce vacarme. Plus le vent s'élevait, plus s'élevaient les flammes. Les domestiques cherchèrent partout, mais où trouver la jeune femme ? Tout désemparés, ils se regardaient tous. Puits profonds, buissons épais, devant et derrière, on fouilla n'importe comment. Enfin on courut à l'endroit où avait été la chambre parfumée, et, dans les cendres, on découvrit un tas d'ossements calcinés. Quels gens de bonne foi auraient songé à cette ruse scélérate ? Oui, c'était bien Kiều, qui eût supposé autre chose ?

1665 M. Thúc sanglotait sans arrêt, il songeait à son fils absent, il s'apitoyait sur cette femme vertueuse. Puis, les restes mortels, pieusement recueillis, furent portés dans sa maison. Et vinrent la toilette et la mise en bière, vinrent les obsèques et le jeûne.

1669 Les rites habituels étaient presque accomplis, que le jeune Thúc, venu par voie de terre, arriva justement sur

les lieux. Il pénétra dans l'endroit où avait été la salle d'études ; il ne vit plus qu'un tas de cendre et de charbons, soleil et pluies rongeaient les murs. Il se rendit alors chez son père, et entrant dans la pièce centrale, il vit le lit funèbre, que surmontait la tablette cultuelle de Kiều.

1675 Hélas ! il fallut tout lui dire, de celle qu'il avait aimée ! La fin de son amour lui tordait les entrailles, la douleur lui brûlait le foie. Il se jeta à terre, se roulant avec des sanglots et des plaintes : « Une femme d'un tel mérite ! Une mort tellement injuste ! Nous étions si sûrs de nous unir encore, comme abricotier et bambou ! Qui eût cru à des adieux éternels, quand elle m'accompagnait l'autre jour ! » Ses regrets le faisaient penser, ses pensées le faisaient souffrir. Comment étouffer la douleur, comment éventer la tristesse, pour qu'elles s'envolent ?

1683 Il apprit qu'aux environs, habitait un sage habile aux talismans volants, évoquant les démons, pénétrant l'au-delà. Sur les trois pics des Immortels, sous la terre, où sont les Neuf Sources (186), il savait où trouver les défunts, pour en donner des nouvelles exactes. Thúc fit préparer des présents et les lui offrit, puis il le pria de tâcher de voir Kiều pour l'interroger.

1689 Le religieux se prosterna devant l'autel de la Pureté (187) et son âme quitta son corps, pendant que se consumait un bâton d'encens, puis il revint à lui et déclara bien clairement :

1692 « Son visage, je n'ai pu le voir, mais son sort, je m'en suis informé. Cette femme portera encore le poids d'une vie d'infortune. Sa dette est encore trop lourde : com-

---

(186) Le séjour des morts dans l'au-delà. (Voir note 15).
(187) Autel élevé en plein air, dans un endroit solitaire.

ment pourrait-elle mourir ? D'après son horoscope, elle est actuellement victime d'un grand malheur. Dans un an seulement, vous pourrez obtenir de ses nouvelles. Tous deux, vous serez face à face, interminablement. Vous voudrez vous regarder, mais, chose étrange, vous ne pourrez vous regarder ».

1699 Thúc écoutait ces paroles si étranges. Avec ce qu'il savait du sort de Kiều, comment croire aux paroles du devin ? Allons, ce n'étaient là que niaiseries comme en débitent médiums et sorcières ! Comment jamais retrouver Kiều en ce monde de poussière ? O petite fleur regrettée, saveur inoubliée des voluptés enfuies ! Méritait-il de rencontrer plus d'une fois cette Immortelle ? Fleur tombée dans des eaux rapides, elle avait dû trouver le repos éternel. Comment supposer que l'Enfer vienne se mêler au monde des hommes ?

CHAPITRE XVI

KIỀU ESCLAVE
(Vers 1707 à 1791.)

1707 Cependant, Dogue et Faucon avaient mené à bien leur ruse scélérate. Ils portèrent la jeune femme évanouie et la chargèrent sur leur jonque qui, voiles hautes, drisses bien raides, fila aussitôt comme une flèche, cap vers Wusih, franchissant d'un trait le parcours.

1711 Dès l'arrivée, ils déchargèrent la jonque et se rendirent au palais. Dogue et Faucon, les deux misérables, livrèrent Kiều, faisant valoir leur zèle. On la transporta provisoirement dans les communs. Elle dormait toujours, d'un sommeil profond qui ne se dissipait pas.

1718 Soudain, tirée des songes du millet (188), son âme vit l'abricotier de Tchao (189). Où était passée sa maison ? Quel était donc cet édifice ? Elle demeurait étourdie, mi-éveillée, mi-endormie, quand, du palais, vint une voix lui criant de monter vite pour le service. Des servantes descendirent peu

---

(188) Sommeil profond. Allusion à la légende de Lou-sen, qui voulait être mandarin. A la pagode de Lu-sien, le chef bonze, qui était en train de cuire du millet, lui prêta un oreiller et il s'endormit. Il rêva qu'il devenait mandarin, emprisonné pour concussion, et il déplora son succès aux examens. Il se réveilla alors pour constater que le millet n'avait même pas eu le temps de cuire. Il fut dégoûté à jamais du mandarinat.

(189) Allusion à Tchao-se-hiung, qui, sous la dynastie des Soui, ayant bu du vin offert par une Immortelle, s'endormit dans la montagne et se réveilla sous un abricotier.

après, la bousculant et la pressant. Toute tremblante, elle suivit alors l'une d'elles.

1721 Levant les yeux elle aperçut de vastes salles en enfilade, et une inscription tout en l'air: « Premier ministre, mandarin impérial ». Bien qu'il fît jour, des cierges étaient allumés des deux côtés. Sur un lit incrusté des sept matières précieuses (190), était assise une dame qui se mit à la presser de questions, depuis le sommet jusqu'aux branches. La jeune femme répondit, racontant son histoire avec sincérité, mais soudain, comme pluie et orage, s'éleva la colère de la dame:

1728 « Voyez-vous, cria-t-elle, ces espèces de vagabondes de profession! En voilà une qui n'est sûrement pas une honnête fille! Si ce n'est pas une servante en fuite, c'est bien sûr quelque femme infidèle! Cela m'a l'air d'un chat rôdant sur les tombeaux, d'une poule qui court la plaine. Cela m'a l'air d'une empotée qui n'est en règle avec personne. Tu es venue te vendre à moi comme servante, et voilà que tu fais encore la dédaigneuse et la princesse! Il n'y a plus de discipline dans la maison! Eh! vous autres, là-bas! Donnez-lui donc trente coups de bâton, qu'elle sache comment cela se passe! »

1737 Les servantes, de tous côtés, crièrent: « Bien, Madame! » Même avec cent bouches, Kiều aurait eu du mal à placer un mot. Avec un bâton de bambou, on la battit à tour de bras. Quelle chair y eût résisté, quel foie serait resté sans peur? O douleur! Comme un frêle rameau de pêcher ou de prunier, un seul assaut du vent ou de la pluie suffit à la briser d'un seul coup!

---

(190) Ces sept matières sont le corail, l'ambre, la nacre, l'agate, les métaux précieux, les perles, le cristal.

1743 Fleur-Esclave — on lui ordonna de porter ce nom — dut prendre rang parmi les servantes, dans les chambres aux soieries légères, aller et venir parmi la foule des serviteurs aux habits bleus, sans plus se soigner, cheveux en désordre et teint plombé. Mais que lui importait ?

1757 Dans le personnel, se trouvait une vieille gouvernante, qui, l'ayant vue, l'avait trouvée hors du commun et l'avait prise en pitié. Elle lui donnait tantôt une tasse de thé, tantôt quelque médicament. La conseillant avec sagesse, pour lui redonner goût à la vie, elle lui disait : « Heur ou malheur, tout est fixé d'avance. Enfant, fragile comme jonc et saule, gardez-vous pour des jours meilleurs ! Peut-être souffrez-vous ici pour les fautes d'une autre vie, car les malheurs comme les vôtres, ne surviennent pas sans raison. Ici, les murs ont des oreilles cachées comme source en forêt. Si jamais vous voyez un ami d'autrefois, feignez de ne pas le connaître, de peur d'attirer sur vous des orages inattendus. Abeille ou fourmi qu'on écrase crie vainement à l'injustice ».

1759 A ces mots, Kiều redoublait de pleurs, de pleurs de jade coulant comme averse. Son cœur ne cessait d'être obsédé pàr des pensées secrètes. « J'ai déjà, songeait-elle, subi l'exil, en ce monde de vent et de poussière, mais la cendre et la boue d'aujourd'hui sont deux fois pires que les autres. Pourquoi le sort m'est-il cruel ? Ne se lassera-t-il jamais ? Toujours, toujours s'acharnera-t-il sur les filles aux joues roses ? C'était écrit : pour des dettes antérieures, pour des fautes passées, comme un jade brisé, comme une fleur flétrie, tel sera mon sort sans appel ».

1767 Ainsi, se cachant de son mieux, elle laissait couler les jours, quand la jeune dame Thúc vint justement faire visite à ses parents. La mère et la fille causèrent de choses et d'autres, puis soudain la vieille dame appela Kiều et lui ordonna : « Madame, dans son personnel, doit remplacer une

manquante. Tu vas aller là-bas, pour servir de fille de chambre ».

1773 Kiều reçut cet ordre et suivit sa nouvelle maîtresse, sans savoir si c'était vers l'enfer ou vers le paradis. Matin et soir, elle dut préparer serviettes et peignes. Elle était servante; aux devoirs d'une servante, comment eût-elle osé manquer?

1777 Un soir que le ciel nocturne était doux et calme, Hoạn-Thư s'enquit de son talent à jouer des instruments de bambou et de soie. Docile, Kiều ajusta les cordes, et, harmonieuses, goutte à goutte, tombèrent des notes qui enivraient le cœur. La jeune dame parut touchée par son talent, et sa sévérité sembla même se relâcher quelque peu.

1783 Ainsi, servante d'autrui, frêle créature en exil, elle confiait, le jour, ses peines à son ombre, la nuit, sa tristesse à son cœur. Parfois, elle songeait à Lintche, à celui qui s'était chargé d'elle. Par delà fleuves et monts, ils ne se reverraient plus qu'en une vie future! Aux quatre vents du ciel, dans l'uniformité des nuages si blancs, en regardant au loin vers son pays, retrouverait-elle leur maison?

1789 Et lunes après lunes s'achevèrent, et jours après jours s'écoulèrent, sans que rien changeât auprès d'elle, et qu'elle sût rien de ce qui se passait là-bas.

CHAPITRE XVII

KIỀU ET THÚC SE RETROUVENT

(Vers 1791 à 1885.)

1791 A Lintche, depuis qu'avait fui son bonheur, comme vole un canard mandarin (191), dans sa chambre vide, que Thúc était à plaindre, seul, au long des mois et des jours! Beaux sourcils de l'aimée, qu'évoquait à son cœur le croissant des lunes nouvelles, fards effacés, parfums abolis, que de souvenirs redoublaient sa douleur! Puis se fanèrent les lotus, de nouveau s'ouvrirent les fleurs des chrysanthèmes. Lentes tristesses, jours si vite enfuis! De l'hiver, on passa au printemps. Où chercher, où revoir jamais celle qu'il avait aimée! « C'est la fatalité », songeait-il pour calmer peu à peu pensées et regrets. Puis revint l'émouvoir la pensée des paysages de chez lui, pensée du pays qui lui fit reprendre un jour la route du pays.

1801 La jeune dame le reçut à la porte avec des effusions. Dès la fin des questions sur le froid et le chaud, sur toutes choses près et loin, ils entrèrent dans la maison parfumée, aux hauts stores de soie, et la maîtresse fit dire à Kiều de venir saluer le maître. Kiều fit quelques pas, puis un pas encore, puis resta interdite. Elle regardait au loin et croyait bien distinguer... au loin... « Ah! se dit-elle, est-ce le soleil qui m'aveugle ou les lampes qui m'éblouissent? Devant mes

---

(191) L'union de la cane et du canard mandarins est le symbole de l'union conjugale.

yeux, assis là-bas, n'est-ce pas Thúc ? Tout maintenant, tout vient de s'éclairer ! C'en est fait, c'en est fait, j'ai été prise au piège, sans nul doute ! Quelle ruse, quelle plus étrange ruse au monde ! Quelle femme, quelle femme pire que les esprits infernaux ! C'est bien clair, c'est bien vrai, nous voilà tous les deux, transformés, moi en servante et lui en maître, et tous deux séparés ! Et elle est là avec tous les dehors de la gaîté, le rire sur les lèvres. Mais au-dedans, abîme aux profondeurs mortelles, elle vous tuerait sans poignard. Et maintenant, moi plus bas que terre, et lui, haut comme le Ciel, que faut-il faire, que faut-il dire maintenant ? ».

1819 Plus elle regarde le visage de Thúc et plus elle reste hagarde. Anneaux de ver-à-soie, ses entrailles se tordent comme fils brouillés en désordre (192). Devant la maîtresse sévère, comment oser désobéir ? Elle baisse la tête et s'incline une fois, prosternée sur le sol de la cour.

1823 Le jeune homme, l'esprit perdu, l'âme égarée, songeait : « O pitié ! n'est-ce pas là ma chère Kiều ? Comment a-t-elle bien pu en arriver là ? Grâce ! Grâce ! En quelles mains sommes-nous tombés ? »

1827 Il eut peur de la reconnaître et n'osa pas glisser un mot. Mais, comment retenir le jade de ses larmes et ses pleurs tombant goutte à goutte ? La jeune dame le dévisagea et le questionna en ces termes : « A peine de retour, qu'avez-vous donc qui puisse ainsi bouleverser vos traits ? »

1831 Le jeune homme répondit : « C'est le deuil de ma mère qui vient de prendre fin. Je gravis en pensée la montagne de Ki (193), je souffre en pensée tous les jours ».

---

(192) Symbole de la douleur intérieure.

(193) Allusion à un passage du Livre des Vers : je gravis la montagne de Ki, je songe à ma mère défunte.

1833 Elle le complimenta : « Vous voilà devenu un fils vraiment pieux ! Mais lavons la poussière des routes ! Fondons le deuil des nuits d'automne dans nos tasses ! » Femme et mari échangèrent tasse sur tasse. Kiều fut forcée de rester auprès d'eux, tenant l'aiguière pour le vin, forcée d'aller lentement, forcée d'aller vite, selon les ordres, forcée de s'agenouiller sous leur nez, forcée d'offrir à boire, de sa main. Le jeune homme, de plus en plus, se sentait comme fou, comme accablé. Larmes débordant, larmes retenues, tasses pleines, tasses vidées, il détournait la tête, mais Hoạn-Thư, soudain l'interpellait, soudain riait.

1842 Alors, prétextant l'ivresse, il annonça l'intention de se retirer. Aussitôt la jeune dame hurla : « Eh bien ! espèce de Fleur-Esclave ! Si tu détournes Monsieur de vider sa tasses, je te bâtonne de ma main ! » Et Thúc, de plus en plus sentit s'écraser ses entrailles et se briser son âme. Il lui fallut, d'un trait, vider la tasse offerte, amère comme saponaire.

1847 La jeune dame riait, bavardait, simulait l'ivresse. Puis, le vin à peine fini, elle inventa un autre divertissement. « Vous savez, dit-elle, que Fleur-Esclave a tous les talents. Essaye un peu, sur la guitare, un morceau, que Monsieur t'entende ». Kiều, anéantie, hypnotisée, obéit et se mit devant l'écran de soie pour accorder sa guitare. Et, des quatre cordes, tombèrent comme des pleurs, comme des cris, et, malgré lui, l'hôte du banquet sentit se briser son cœur. Au même bruit des cordes de soie, sur l'instrument en bois de pawlonia, l'hôtesse eut un mince sourire, mais, Thúc pleura tout bas, et ses pleurs, perles abondantes, coulèrent malgré lui. Il baissa la tête, pour sécher en cachette la rosée de ses pleurs.

1859 La jeune dame, une fois encore, hurla après Kiều : « Nous nous amusons ! Pourquoi nous gratter cet air à déchirer les entrailles ? Tu ne sais donc pas ce que tu fais ?

Si Monsieur est triste, c'est encore ta faute ! » Le jeune homme, dont redoublait la douloureuse anxiété, vite, tâcha de parler et tâcha de rire, pour effacer l'incident.

1865 Mais, de l'horloge à eau, qu'ornait un dragon, s'égouttait la troisième veille. La jeune dame les regarda tous deux et parut satisfaite. Au fond de son cœur bouillait une joie secrète, et ce bonheur compensait sa douleur cachée jusqu'à ce jour. Mais Thúc sentait son foie se dessécher et ses entrailles l'étouffer. Au fond de son cœur, plus roulaient ses pensées, plus son cœur sentait d'amertume.

1871 Les époux rentrèrent partager l'oreiller de la chambre au phénix (194) et Kiều sortit s'accouder à la lueur de la lampe allumée pour les longues veilles. Maintenant, tout lui semblait clair, ainsi que bulles d'air sur l'eau : « Elle a la jalousie dans le sang, songeait-elle, c'est un monstre de jalousie ! Tant de ruses pour désunir martins-pêcheurs et canards mandarins (195). Amant par ci, amant par là, n'osant regarder l'autre amant, nous voilà, l'un comme en un gouffre, et l'autre comme au haut des cieux ! Finis nos jeux d'amants, puérils ou sérieux, finis les mots, graves ou fous ! »

1879 Rien ne l'émut plus, chagrins légers comme moelle de jonc ou lourds comme plomb. Si jamais elle arrivait à sortir de là, quel destin aurait-elle encore? Plus d'espoir ! Fille gracieuse au sort précaire, dans cette mer profonde, aux vagues irritées, comment espérer le salut? Seule, elle remuait sa douleur, bien avant dans la nuit. La lampe se vidait d'huile, ses yeux s'emplissaient de larmes, tout au long des cinq veilles.

---

(194) La chambre nuptiale. Voir note 29.

(195) Ces oiseaux sont réputés — en poésie — pour aller par couples. Voir note 191.

CHAPITRE XVIII

KIỀU RELIGIEUSE

(Vers 1885 à 2028.)

1885 Le jour, la nuit, elle était de service dans l'habitation. La jeune dame, un jour, la rencontrant, l'observa, puis l'accabla de questions. Kiều, pesant bien ses mots, lui dit sommairement qu'il lui arrivait, par moments, de souffrir de chagrins intimes.

1889 La jeune dame, s'adressant alors à Thúc : « Je compte sur vous, seigneur, pour l'interroger et tirer tout cela au clair ». Alors, le jeune homme souffrit, comme si on lui rabotait les entrailles. Ses mots ne pouvaient pas sortir, ses yeux n'osaient pas regarder. Mais, craignant de faire arriver encore malheur à l'infortunée, il se hasarda, et, pesant ses mots, il l'interrogea doucement. Kiều baissant la tête et s'agenouillant sur le sol fleuri, lui présenta avec respect une lettre exposant ses malheurs, et, sous ses yeux il la remit à la jeune dame.

1898 Celle-ci parut surprise et même un peu émue. Rendant aussitôt le papier à Thúc, elle dit : « Son talent est digne de respect, son sort est digne de pitié. Si le destin l'avait placée dans la richesse et les honneurs, elle eût mérité de voir fondre un palais d'or, exprès pour elle. Au gré des flots d'un monde de poussière, coulait ou flottait sa beauté. Quel talent ! Plaignons cette infortune, la plus incroyable du monde ! »

1905 — « Il en est ainsi que vous le dites, répondit le jeune homme. Joues roses et sort cruel, est-elle seule dans ce cas ? Depuis des millénaires, cela fut toujours ainsi. Soyez bonne pour elle, ayez la main moins rude, et tout s'arrangera. »

1909 La jeune dame répondit : « Elle dit, dans sa lettre, qu'elle accepte son sort cruel, et n'a plus d'espoir qu'en la Porte du Néant (196). N'insistons pas, cédons à son désir et laissons-la se préparer à franchir le cercle de la vie mondaine. Justement, dans nos jardins il est un temple dédié à Kouan-In (197), avec des arbres de cent coudées, avec des fleurs aux quatre saisons, avec des troncs centenaires, avec des rocailles. Qu'elle aille là-bas, garder la pagode et psalmodier les prières ! »

1917 A l'aurore, sous un ciel de paix et de clarté, on prépara l'encens, les fleurs, les cinq offrandes (198) pour les rites accoutumés. On conduisit Kiều devant l'autel du Bouddha, séjour des Trois Refuges et des Cinq Défenses (199) à celles qui quittent le monde. Elle échangea son habit bleu contre le manteau des bonzesses, et le nom de religieuse qui remplaça le sien fut Source-Purifiée. Matin et soir, elle veillait à ce que l'huile ne manquât pas aux lampes, et deux servantes, Xuân et Thu, l'aidaient pour les offrandes d'encens et de thé.

1925 Depuis qu'elle avait fait retraite en ce jardin, si près des bambous pourpres de Kouan-In (200), si loin des poussières roses du monde, à quelles fins eût-elle pu nourrir

---

(196) La religion du Bouddha.

(197) Déesse de la miséricorde, une des incarnations du Bouddha.

(198) Encens, cierges, fleurs, thé, fruits.

(199) Les trois refuges : le Bouddha, sa loi, l'état religieux. Les cinq défenses : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas être luxurieux, ne pas mentir, ne pas boire d'alcool.

(200) Kouan-in, d'après les livres saints, séjourna dans une forêt de bambous pourpres.

encore quelque espérance ? Délivrée de l'opprobre des fards, de la honte du rouge, ah ! c'était bien assez ! Aux pieds du Bouddha, elle enterra sa douleur et enfouit sa tristesse, le jour, copiant des manuscrits, et la nuit, entretenant l'encens des offrandes. Gouttes d'eau miraculeuses du rameau de peuplier de la déesse (201), vous calmez le feu des passions, rompant tout lien avec ce monde de poussière !

1933 Depuis que revêtue du manteau brun, elle vivait la vie contemplative, au-dessus du jardin d'automne, la lune avait brillé bien souvent sur sa tête. Autour d'elle, on veillait à fermer un réseau serré de verrous sévères. Elle parlait gaiement en présence d'autrui, mais seule, elle versait des larmes. De sa tour de prières à la salle d'études de Thúc, à peine un empan, mais dix fois plus d'obstacles qu'en des lieues de cols et de montagnes.

1939 Cependant, Thúc vivait, remâchant sa tristesse et ravalant ses plaintes, quand il advint que la jeune dame alla rendre visite à ses parents. Le jeune homme en profita pour se glisser, tout droit, tout droit, du côté des jardins, et y retrouver Kiều. En sanglotant, il lui exposa tout ce qui lui déchirait les entrailles. Ses larmes coulaient, perles abondantes, sur sa robe bleue. « Ah, disait-il, que j'ai commis d'injustices envers votre amour ! Celle qui règne sur le printemps n'a voulu châtier qu'une fleur ! Nous n'étions pas de force contre les ruses de cette femme ! En contemplant votre douleur profonde, les mots s'arrêtent dans ma gorge. C'est à cause de moi que le malheur s'est abattu sur vous, que la boue a souillé un jade pur, qu'est mort le vert printemps de votre vie ! Que m'importait d'avoir à braver des rapides, à descendre des cataractes ? J'aurais voulu vivre et mourir près

---

(201) Kouan-in ressuscita un enfant mort, en l'aspergeant d'eau avec une branche de peuplier.

de vous, à jamais, mon aimée ! Mais, envers l'autel des ancêtres, il me restait un remords (202), et, grinçant des dents, j'ai dû rompre en deux le caractère Union. Ah ! j'ai honte, pour la pierre brisée, pour l'or terni de nos serments ! Mais, en donnant cent fois sa vie, rachèterait-on une parole ? »

1957 Et Kiều lui dit : « Comme une jonque de cyprès, au hasard des flots et des vagues, flotte ou coule, au gré du destin favorable ou contraire, ainsi se débat ma faiblesse, aux marécages de la vie ! Je n'avais que trop vécu, comment aurais-je pensé vivre jusqu'à ce jour ? Je m'étais résignée à n'être plus ici qu'une goutte de pluie dans l'averse, pour que tous, ici-bas, méditent mon exemple. Mais combien j'ai souffert, quand vibrait la guitare de notre amour, qui ne dura pas cent ans, mais un jour (203). Songez seulement à m'ouvrir la porte, pour me délivrer ! Bornez là votre grand amour, bornez là vos bienfaits insignes ! »

1967 — « Que de fois, dit le jeune homme, y ai-je pensé moi-même ! Mais le cœur de certains est un abîme. Comment sonder leurs desseins ? Et si se déchaînaient, dans leur brutalité, orages et tempêtes, ce serait grand malheur pour l'un, plus grande peine encore pour l'autre. Mais soit, préparez-vous à fuir bien loin, à vous envoler bien haut, que notre amour en reste là ! Voici que l'un de nous remonte le courant que l'autre va descendre. Referons-nous jamais des serments aux monts et aux fleuves ? On voit se tarir les rivières et s'effriter les pierres, mais le ver-à-soie meurt prisonnier de son cocon. »

---

(202) Le remords de n'avoir pas encore de fils pour le culte familial, et la conséquence de ce remords : l'obligation de continuer à vivre avec sa femme.

(203) C'est-à-dire : ne rallumons pas cet amour éphémère, qui m'a tant fait souffrir, et que j'étais en train d'oublier.

1977 Ensemble, ils parlèrent longtemps de l'avenir et du passé, parlant sans fin, parlant encore, et les mots appelant les mots. Ils se regardaient, et leurs mains ne pouvaient pas se séparer.

1980 Mais soudain, une servante avertit qu'on entendait quelqu'un dehors. Interdits, ravalant leurs plaintes, ils restaient là figés, quand la jeune dame Thúc, ô surprise ! écarta les branches en fleurs et s'avança, toute en sourires, toute en paroles mielleuses, en demandant : « Tiens ! d'où sortez-vous donc, seigneur ? Vous vous promenez par ici ? »

1985 Le jeune homme, bafouillant et cherchant ses mots, répondit : « Mais je cueillais des fleurs, j'ai poussé jusqu'ici, pour voir écrire ces versets ». Hoạn-Thư s'extasia : « Elle a vraiment un pinceau merveilleux ! Comparé aux écrits de Lanting (204), cela ne leur céderait en rien. C'est triste d'être ainsi perdue, par delà rivières et lacs, quand on a un talent qui vaut vraiment plus de mille taels d'or ! »

1991 Ils vidèrent quelques tasses d'infusion de hồng-mai (205), qui tient lieu de thé aux pagodes, puis les époux rentrèrent à loisir, tous deux à la maison, parmi les livres.

1993 Kiều sentait redoubler sa crainte et sa tristesse. Tout bas, elle interrogea la servante sur ce qui s'était passé, et celle-ci lui dit : « La dame ? Il y a longtemps qu'elle était là ! Elle est venue sans bruit, elle est restée debout, cachée presque une demi-heure. Bien clair, bien clair, menu comme cheveu ou fil de soie, pendant que vous causiez, elle a tout entendu. Elle en sait long sur vous, tout au complet, vos malheurs, vos

---

(204) Endroit du Chekiang où habitait le célèbre calligraphe Ouang-hi-Tche.

(205) Littéralement : abricotier rouge, sorte d'arbrisseau originaire des Indes, dont les feuilles sont utilisées en infusion.

amours, et les chagrins de ce monsieur, et vos soupirs à vous, Madame. Elle m'a dit : Reste dans ton coin, puis, les oreilles toutes pleines, elle est venue jusqu'à ce pavillon ».

2003 Kiều écoutait : comment dépeindre sa frayeur ? « Une femme de cette espèce, dit-elle, où trouverait-on sa pareille ? Quelle audace ! Quelle habileté ! Plus j'y pense, et plus l'épouvante hérisse ses écailles sur ma chair. Où trouver plus sournoise et plus maligne au monde ? Et le seigneur Thúc qui reste là, les bras croisés ! Elle nous a surpris ainsi, avec preuves à l'appui. D'autres, jalouses jusqu'au sang, auraient froncé les sourcils ou grincé des dents. Non, elle est restée là, silencieuse, sans nous questionner, nous faisant gaiement les honneurs du temple et parlant avec grâce. Se fâcher ? Allons donc ! C'est pour les cœurs vulgaires ! Mais rire... c'est ainsi qu'on empêche de sonder un cœur impénétrable. C'est à moi seule à veiller sur moi-même. Gueule de tigre ou venin de serpent me guettent partout en ces lieux. Ne fermons pas nos ailes, envolons-nous bien haut, car cette femme ne doit préserver l'arbre que pour briser un jour ses fleurs. Lentille d'eau, que m'importerait de retomber un jour dans l'eau ? Dériver ici ou ailleurs, ce sera toujours dériver. Mais j'ai peur, toute seule en pays étranger, et les mains vides, qu'il ne soit pas facile de trouver abri et nourriture ».

2023 Ses pensées allaient, ses pensées tournaient sans issue. Dans le temple, étaient justement divers objets d'or ou d'argent. Elle les emporta sur elle pour assurer sa subsistance. Tour à tour, elle écouta les veilles : la troisième était commencée. Elle s'élança et franchit la crête du mur fleuri.

CHAPITRE XIX

GIÁC-DUYÊN

(Vers 2028 à 2061.)

2028 A tâtons, le long d'un chemin, elle marcha vers l'ouest, à la lueur de la lune. Dans l'ombre, elle devinait des lieues de sable et de coteaux boisés. Chants de coqs, tours baignées de lune, traces de pas sur les ponts embrumés... Elle va dans la nuit, seule sur la longue route. Qui ne tremblerait pour la voyageuse, qui n'aurait pitié d'elle en ces périls?

2033 A l'orient, l'aurore naissait sur l'infini des mûriers. Kiều marchait au hasard, ne sachant trop où trouver un abri, quand soudain, elle vit de loin une pagode où l'on distinguait les trois caractères: «Temple de l'Appel à la Retraite». Elle alla droit sur elle et frappa à la porte. Une bonzesse accourut au bruit et l'invita à entrer.

2039 En la voyant revêtue du sombre manteau des religieuses, la supérieure Giác-Duyên, qui avait bon cœur, en eut aussitôt pitié, la pressant de questions, du sommet jusqu'aux branches, et s'informant d'elle. Un peu dépaysée, Kiều se mit à inventer une histoire:

2043 «Je suis, dit-elle, une humble sœur professe, originaire de Pékin. J'ai prononcé mes vœux à l'Ordre et au Bouddha, et suis depuis lors religieuse. Ma supérieure doit venir ici plus tard. Elle m'a dit de vous porter ces objets précieux, ma Révérende Mère. Suivant ses ordres, j'ose ici vous les

présenter ». Et elle sortit de son manteau une clochette en or et un gong d'argent.

2049 En les voyant, la bonzesse lui dit : « Etes-vous du monastère de ma vertueuse amie Eau-du-Gange ? J'ai peur, à vous voir ainsi toute seule par les routes. Restez donc ici quelques jours à attendre ma Révérende Sœur ».

2053 Et Kiều vécut dans cet asile, comme au sein calme des nuages, se nourrissant de légumes salés, et jours et nuits coulaient en paix pour elle. Elle psalmodiait les versets familiers qu'elle savait par cœur. Soins familiers de l'encens et des lampes... Matin et soir, elle veilla aux manuscrits de latanier et aux banderoles, réglant les lampes sur la lune, battant le gong dans la brume de l'aube. On la trouvait d'un savoir au-dessus du commun, et la supérieure l'en aima davantage, et Kiều s'en sentit rassurée.

CHAPITRE XX

NOUVEAUX MALHEURS DE KIỀU

(Vers 2061 à 2165.)

2061 Déjà, en ces saints lieux, approchait la fin du printemps. Les fleurs jonchaient le sol et des rayons de lune argentés traversaient le ciel. Par un calme jour, aux vents apaisés, aux nuages blancs, une pieuse donatrice monta passer un moment au monastère. Elle prit par hasard la clochette et le gong et les examina, les admira, disant: « C'est curieux, comme ils sont pareils à ceux de Madame Hoạn ! »

2067 Giác-Duyên, en sa bonne foi, en resta toute troublée et, dans le calme de la nuit, elle interrogea de nouveau Kiều en détail. Celle-ci pensa qu'il était difficile de cacher la vérité. Elle exposa aussitôt son affaire de la tête au talon, disant: « Et maintenant que l'affaire en est là, mon pauvre sort, heur ou malheur dépend de vous ».

2073 Giác-Duyên, à ces mots, en fut toute effondrée. Moitié crainte, moitié pitié, elle ne savait que décider. Enfin, lui parlant à l'oreille, elle lui confia ses pensées: « Ici, dans la Maison du Bouddha, nous ne sommes pas sans indulgence, mais j'ai peur d'un malheur imprévu. Quelle pitié si je vous y laissais exposée ! Fuyez d'abord bien loin, cherchez une autre voie. Rester assis quand l'eau monte, ce serait d'une naïveté de paysanne ! »

2081 Il y avait aux environs la maison d'une vieille, nommée Bạc-Bà, qui fréquentait ce calme temple, y apportant

parfois l'huile et l'encens. On la fit prévenir, on lui fit toutes les recommandations possibles, pour qu'elle donnât à la jeune femme asile provisoire dans sa maison. Kiều se réjouissait déjà de s'y abriter. Comment, dans sa hâte, eût-elle pu voir le présent et l'avenir ?

2087 Comment soupçonner, là encore, un nid de vieille proxénète ? Bạc-Bà avait été instruite à même école que Tú-Bà ! Voyant cette beauté plus vive que les fards, plus éclatante que les rouges, elle se réjouit en secret d'une affaire aussi profitable.

2091 Avec rien du tout, elle savait bâtir une histoire. Kiều, déjà craintive de nature, en était souvent effondrée. La vieille ne cessait de lui raconter qu'elle allait la renvoyer. Avec des mots féroces, elle la poussait au mariage de Châu et de Trần (206), disant : « Vous voilà seule, à dix mille lieues de chez vous. La mauvaise réputation nous suit toujours, la bonne reste au loin. Il ferait beau voir que je sois victime d'une peste comme vous ! Qui serait encore assez fou pour vous donner asile ? Dépêchez-vous donc de chercher où tordre les fils du mariage (207) ! Si vous ne vous remuez pas, vous aurez du mal à trouver le chemin du Ciel. Un parti pour vous par ici ? Rien de propre, en fait de parti ! Un parti pour vous loin d'ici ? Rien à trouver loin d'ici ! Tenez, il y a le jeune Bạc-Hạnh, mon neveu, un parent en ligne directe, qui n'est pas le premier venu, avec une maison de commerce à Taitchéou (208). Pour la loyauté, il n'y a vraiment que lui, pas trace de fourberie ! Allons, c'est comme cela, jeune femme, il faut m'écouter ! Une fois mariée, vous verrez à vous rendre à Taitchéou, et alors, qui pourrait vous y reconnaître ? Vous

---

(206) Voir note 170.
(207) Voir note 46.
(208) Port, sur la côte du Chekiang.

serez libre, à votre gré, comme en la vaste mer ou sur un fleuve immense. Mais, si vous ne voulez rien entendre, si vous me résistez maintenant, gare à vous, pour plus tard ! »

2113 Davantage, s'assombrit le visage de Kiều, se froncèrent ses sourcils. Plus elle entendait parler la vieille et plus souffrait sa chair broyée. Elle pensa que la terre allait manquer sous ses pieds. Dans sa détresse, en soupirant, elle vida son cœur : « Votre servante, dit-elle, est comme une hirondelle égarée : blessée d'un coup d'arc, elle a peur à présent du moindre bois recourbé. Je suis à bout, si j'acceptais les devoirs de l'obéissance (209), je connaîtrais bien l'homme et sa figure, mais comment connaître son cœur ? S'il allait m'arriver ce qu'on ne voit qu'une fois sur dix mille ? Vendre des tigres ou des loups ne remplit pas votre ceinture (210). Si quelqu'un, dans son âme, désire m'épouser, qu'il veuille bien, du fond du cœur, en faire avec moi le serment. Qu'à témoins, il en prenne la Terre, il en prenne le Ciel ! Et alors, que m'importera de franchir l'océan et de passer les mers ? »

2127 Forte de cette parole, la vieille alors s'en va porter au sieur Bạc la nouvelle de se préparer aussitôt. Toute la maison s'emplit du brouhaha des grands jours. On balaye la cour, on monte l'autel, on nettoie les vases, on brûle l'encens. Le jeune Bạc s'agenouille en hâte, pêle-mêle invoquant tous les esprits tutélaires et les génies du sol. Dans la cour, devant l'autel, le cœur de l'un se dévoile au cœur de l'autre. Puis, parmi les rideaux, ce fut le rite des fils rouges qui consacre l'hymen.

2135 Le mariage consommé, on conduisit les époux à leur jonque. Un vent propice enfla la voile et les poussa en direction de Taitchéou.

---

(209) C'est-à-dire le mariage, l'obéissance à un mari.

(210) C'est-à-dire ce mariage est plein d'inconnu, comme le commerce des fauves, où l'on ne peut savoir si l'on trouvera preneur pour cette marchandise difficile.

2137 A peine la jonque heureusement accostée à quai, le jeune Bạc débarqua le premier, en quête d'un endroit comme on en voit tant, une de ces éternelles boutiques de trafiquants de chair humaine, professionnels de la traite des femmes. On alla voir la fille, et à peine le prix énoncé, le vendeur qui gagnait là dix fois sa mise lâcha sa marchandise. Il loua des porteurs, il paya une chaise et vint conduire Kiều. Puis ce Bạc à la figure infâme (211) prit le chemin de la fuite.

2145 La chaise fleurie à peine posée devant le seuil en fleurs, on vit une vieille sortir de la maison avec empressement. Elle fit entrer Kiều et la mena saluer l'autel domestique. C'était encore le Génie aux Sourcils Blancs, encore une maison verte! D'un coup d'œil, Kiều comprit la situation, mais, pauvre oiseau en cage, elle ne pouvait pas prendre son vol, haut dans les airs. Elle s'écria: «Maudit soit le sort de celles qui naissent sous le signe de la fleur de pêcher! (212). Je m'étais libérée, et me voici reprise, comme par un jeu du Destin! Quand je songe à ma vie, je suis lasse de la vie. Cœurs nobles et purs, n'arrivez-vous donc qu'à rendre jaloux le Ciel et la Terre? Hélas! déjà, dans l'eau trouble, j'avais agité l'alun: combien de fois encore remontera la vase impure? O maître de toutes choses, tu t'acharnes sur celles qui portent pantalon rouge (213)! J'ai tourné dans tes mains et voilà qu'il me faut sans rémission tourner encore! Depuis que le malheur a égaré mes pas, mes pas s'en vont à l'aventure, et j'accepte mon sort, ayant bien accepté de quitter le toit paternel. Sur ma tête, si jeune encore, quel est donc le crime qui pèse! Ma vie de fille aux joues roses s'y est sacrifiée à moitié, n'est-ce pas assez? Je sais que mon corps aura beau s'enfuir, il n'échappera pas au Ciel. Devrai-je sacrifier ce visage fardé jusqu'à la fin de ma jeunesse?».

---

(211) Jeu de mots intraduisible. Bạc signifie également infâme.

(212) C'est-à-dire de celles que leur horoscope voue à une vie de débauche.

(213) Voir note 6.

CHAPITRE XXI

KIỀU ET TỪ-HẢI

(Vers 2165 à 2289.)

2165 Et jour après jour, Kiều vit passer brises fraîches ou clairs de lune. Un beau jour, des régions frontières, vint s'amuser un hôte de passage. Moustache de tigre et mâchoire d'hirondelle (214), sourcils pareils au ver-à-soie, épaules larges de cinq pouces, taille haute de dix pieds, il avait l'allure imposante d'un héros. Il était sans rival au bâton, à la boxe, et habile aux arts de la guerre. Il semblait porter le ciel sur sa tête; la terre, ici-bas, tremblait sous ses pas. Il s'appelait Từ-Hải et venait de l'est du Kouang-tong. Par delà rivières et lacs, s'étendait son libre domaine. L'épée ou l'arc à l'épaule, il passait fleuves et montagnes d'un coup d'aviron.

2175 Venu pour son plaisir, il entendit parler de la réputation de Kiều et, à ce cœur de jeune femme, céda son cœur de héros. Il fit envoyer sa carte jusqu'à sa chambre rose. Des deux côtés, il suffit d'un coup d'œil, et deux cœurs aussitôt s'aimèrent.

2179 Từ-Hải lui dit : « Nos cœurs et nos entrailles se cherchaient et se sont trouvés. Vous méritez mieux qu'un amour frivole de vent et de lune. Voilà si longtemps que j'entends

---

(214) "Cette singulière expression chinoise est classique pour dépeindre un guerrier. On l'explique par le liséré blanc qui entoure le bec de l'hirondelle — ce qui n'explique pas grand'chose. Peut-être est-ce une allusion à la barbe en forme de queue d'aronde portée par les guerriers.

parler de votre beauté, de votre teint rose ! Est-il vrai que vos yeux n'aient bleui (215) pour personne? Au cours d'une vie, on rencontre peu de cœurs vraiment nobles. Oiseaux en cage ou poissons d'aquarium (216) sont-ils dignes de vous divertir ? »

2185 Kiều répondit : « Seigneur, vos paroles sont trop flatteuses. Comment oserais-je, malheureuse, trouver qui que ce soit vulgaire? Si mon humble cœur, pour éprouver l'or, prétendait choisir lui-même sa pierre, saurait-il trouver celui qui est digne qu'on se donne à lui, entrailles et foie ? Parmi ceux qui fréquentent ici, entrant et sortant devant ou derrière, quel droit ai-je à choisir à mon gré, l'or ou le cuivre ? »

2191 — « Vos paroles, dit Từ, sont pleines de sens, elles font penser à l'histoire du seigneur de Ping-yuan (217). Venez ici, que je vous regarde de plus près ! Je me demande si je puis mettre quelle confiance en vous ».

2195 — « Que votre grandeur d'âme me soit indulgente, répondit Kiều. Lorsque nous verrons, à Tsinyang, le dragon trouver le nuage (218), soyez généreux pour moi, herbe des champs, humble fleur ! Un jour, lentille d'eau, écume si légère, j'oserai chercher votre appui ».

2199 A ces paroles de soumission, Từ-Hải remua la tête et dit en souriant : « Qu'on trouve peu de gens qui se connaissent bien ! Soyez louée de la clairvoyance de vos yeux, qui ont sagement discerné un grand cœur encore noyé dans la poussière!

---

(215) Allusion à Yuan-Ti, seigneur du temps des Tsin, dont le blanc des yeux bleuissait, quand il recevait un hôte sympathique.

(216) C'est-à-dire ceux qui fréquentent ici, bourgeois vulgaires plus épris de confort que de liberté.

(217) Grand seigneur, fils du roi de Tchao, qui aimait à recevoir des milliers d'invités, et dont un poème des Tang dit : « Je ne sais à qui ouvrir mon cœur. Cela fait penser à l'histoire du seigneur de Ping-yuan ».

(218) C'est-à-dire si jamais vous devenez empereur. Tsin-yang est l'endroit où fut intronisé un empereur de la dynastie Tang.

Un seul mot m'a prouvé que vous m'aviez compris. Un jour, j'aurai dix mille chung (219) et mille chars de guerre, et nous serons unis ».

2205 Ainsi, des deux côtés, volontés et cœurs étaient à l'unisson. Quand on aime, à quoi bon se faire prier? Il n'y a qu'à aimer. On parla à une entremetteuse, semblable au glaçon de Lin (220). Des centaines de taels furent versées, d'après le prix d'achat. Un logement privé fut préparé pour eux, dans un endroit paisible, un lit qu'ornaient sept matières précieuses (221), des rideaux brodés des Huit Immortels (222). Homme au grand cœur, fille gracieuse, qui eût pu rêver phénix mieux unis, dragon emportant bonheur plus parfait (223) ?

2213 La moitié d'une année brûlèrent l'encens et le feu de leur amour ardent, quand soudain, au cœur du guerrier, soufflèrent les quatre vents de l'aventure. Il revoyait les cieux lointains, les océans illimités, son épée, sa selle et ses chevauchées, tout droit sur la route.

2217 Alors Kiều lui dit : « Le lot de la femme est la soumission. Si vous partez, seigneur, votre servante vous demande à partir aussi ».

2219 — « Nos cœurs et nos entrailles, dit Từ, se connaissent, à présent. Ne saurez-vous pas éviter d'aimer de l'amour

---

(219) Chung : mesure de riz. Dix mille chung représentent le revenu du chef d'un grand territoire. La phrase signifie : un jour, je serai riche et puissant.

(220) Voir note 86.

(221) Voir note 190.

(222) Personnages du panthéon chinois, souvent figurés en peinture ou en broderie.

(223) Expression consacrée : phénix mâle et femelle, symbole du mariage. Chevaucher le dragon : grand bonheur conjugal, expression empruntée à une poésie des Han. Les deux gendres de Hoan-Yen étaient des gens habiles, dont le peuple disait : ils chevauchent les dragons.

banal de toutes les femmes ? Quand je reviendrai, à la tête de cent mille guerriers, le sol tremblant au bruit des gongs, l'ombre des étendards obscurcissant les routes, quand rayonnera ma figure, bien haut au-dessus du vulgaire, alors je viendrai vous chercher pour faire de vous mon épouse. A présent, entre les quatre mers, je n'ai pas même une demeure. Si vous me suiviez, quel souci de ne savoir où vous conduire ! Résignez-vous donc, patientez ici quelque temps, attendez qu'une année ait passé, à quoi bon nous hâter ? »

2229 Il dit, et ils se séparèrent comme les deux pans d'une robe, et il partit, comme l'oiseau Bằng (224), quand revient le temps des vents propices aux lointains voyages.

2231 Et Kiều demeura, ombre solitaire derrière les stores peints d'abricotiers, au cœur des longues nuits, à l'abri des verrous bien clos, comme au sein des nuages. Sur la mousse de la cour, plus d'empreintes de chaussures, l'herbe poussait, haute d'un pied. Saule étiolé, la délaissée languissait. Triste, elle songeait au pays natal, aux catalpas, aux ormes de là-bas. Sa nostalgie suivait le vol des nuages du Tsin lointain (225). O douleur, de savoir vieillir le père chargé d'ans, la mère qui console ! Dans leur cœur inquiet de l'absente, l'apaisement était-il descendu ? Bientôt, plus de dix ans auraient passé dans le Ciel. Sans doute portaient-ils déjà peau ridée de tortue, cheveux blancs comme givre. O regrets de son premier amour si bref et si ancien ! Lotus séparé de sa tige, son cœur restait captif des fils du souvenir. « Si ma sœur, songeait-elle, a renoué les fils rouges d'hymen (226), ses bras doivent déjà porter, déjà serrer de doux fardeaux ! »

---

(224) Oiseau fabuleux qui est réputé pouvoir voler pendant 90.000 lis.

(225) Voir note 154.

(226) C'est-à-dire si elle a épousé Kim, ainsi qu'elle me l'avait promis.

2245 Ainsi, son cœur était rempli du pays natal en ces lieux d'exil, ses aventures, ses pensées, s'y mêlaient et s'y confondaient. Parfois, elle songeait au coup d'aile du cygne (227), envolé haut vers l'infini, si loin que l'œil se fût usé, fixant en vain le même coin du ciel, et jours et nuits, sans cesse, la hantait cette pensée intime.

2250 Tout à coup, le feu des combats gronda dans toute la région. Vers le ciel, l'odeur des massacres s'élevait comme un cauchemar. Que de monstres, de crocodiles sur les fleuves ! Que de lourds soldats sur les routes ! Des personnes de connaissance, des gens des alentours exhortaient Kiều à s'enfuir pour un temps et à se mettre en lieu sûr. Mais elle répondait : « Nous nous sommes donné rendez-vous. Quel que soit le péril, oserais-je manquer à nos accords passés ? »

2257 Elle était encore incertaine et abattue, qu'on vit soudain dehors des drapeaux déployés, dans les clameurs des porte-voix, et des soldats bardés de fer en troupe autour de la maison. Plusieurs voix crièrent ensemble : « Où est la noble dame ? » Dix généraux, alignés sur deux rangs, déposant leurs épées, enlevant leurs cuirasses, se prosternèrent dans la cour. Des dames d'honneur, des filles d'atour vinrent après eux, disant : « D'ordre de notre Maître, nous conduirons Votre Majesté à Son Epoux ». Le Char impérial était là tout prêt, orné des phénix femelles rituels. Chapeaux aux panaches mouvants, habits étincelants, couleur d'aurore, étendards flottants et tambours battants, le cortège se mit en route. Devant, les instruments de bambou et de soie, derrière, le palanquin doré. En tête un héraut chevauchait, portant la tablette de feu (228).

---

(227) C'est-à-dire au départ de Tử-Hải vers l'aventure.

(228) Insigne des envoyés chargés d'une mission importante, auxquels on devait céder le chemin et prêter assistance.

2270 Dans la cour de l'Empereur du Sud (229), résonnaient les gongs du Grand Quartier. On hissait les drapeaux aux murailles, on tirait les canons des remparts. Le seigneur Từ vint lui-même à cheval accueillir Kiều à la porte extérieure, portant avec aisance le bonnet et la ceinture de cérémonie, tel qu'autrefois, mâchoire d'hirondelle, sourcils pareils au ver-à-soie. Il dit en souriant : « Tels le poisson et l'eau, nos destins sont faits pour s'unir. Vous souvient-il des mots prononcés autrefois ? Une grande âme, vient de retrouver une grande âme. Voyons, maintenant, votre cœur est-il satisfait ? »

2279 Et Kiều répondit : « Je suis comme une enfant, jeune et déraisonnable, et j'ai le bonheur, humble liane, de m'abriter sous un arbre puissant. J'ai attendu jusqu'à ce jour pour voir ce que je vois ici, mais mon cœur est resté confiant, depuis nos premiers jours d'union ».

2283 Ils se regardaient et riaient sans fin. Se prenant la main, ils allèrent sous la tente fleurie, laissant parler leurs cœurs. Un festin fut servi en récompense aux chefs, en réjouissance aux troupes, au bruit sourd des tambours de guerre, au rythme des musiques militaires. Ah ! tous ces honneurs rachetaient les jours de vent et de poussière (230).

2288 Et chaque nouveau jour d'amour fut pour eux comme un jour de plus au printemps.

---

(229) Từ-Hải s'était proclamé empereur du Sud, en rébellion contre Pékin. L'histoire chinoise abonde en aventures de ce genre.

(230) Les jours de malheur et d'humilité.

CHAPITRE XXII

LA JUSTICE DE KIỀU

(Vers 2289 à 2439.)

2289 Au cours de cette vie des camps, pendant ces heures de plaisirs, Kiều, peu à peu, raconta sa vie : les jours de glace de la médiocrité, tantôt à Wusih, tantôt à Lintche (231), comment elle fut trompée, comment, ailleurs, on la prit en pitié. « Maintenant, dit-elle, que ma pauvre âme connaît l'apaisement, il reste à parcourir jusqu'au bout ces deux routes, la gratitude et la vengeance. »

2295 Quand le seigneur Từ eut tout entendu d'un bout à l'autre, sa colère éclata soudain, đùng, đùng! comme gronde la foudre. Il fit ranger ses troupes et désigner des chefs prêts à partir, sous les étendards, au commandement, rapides comme météores. Les trois armées suivirent le vol des drapeaux rouges. Un groupe partit vers Wusih, un groupe entra dans Lintche, avec ordre que ceux qui jadis avaient agi traîtreusement, fussent identifiés, poursuivis, appréhendés pour interrogatoire. Puis il dépêcha un héraut portant l'oriflamme à flèche (232), pour porter l'ordre qu'on gardât à vue toute la famille Thúc, en la laissant en paix. A la bonne vieille gouvernante, à la religieuse Giác-Duyên, on dépêcha d'autres

---

(231) Voir note 162. C'est à Wusih qu'habitait la famille Thúc.

(232) Insigne analogue à la tablette de feu (voir note 228). Oriflamme portant le caractère lệnh (ordre) et surmonté d'une flèche, symbolisant la rapidité d'exécution.

porteurs d'oriflammes à flèche pour les convoquer. Une proclamation à l'armée exposa toute l'affaire. Tous les cœurs bouillaient de colère, tous les soldats brûlaient de voir châtier.

2309 « La loi du Ciel, dans ses vengeances est vraiment redoutable! Ce fut merveille de voir râfler d'un coup et rassembler au camp tous les coupables. Toutes les troupes étaient en armes, larges épées et longues lances, la garde au centre, au garde à vous, les milices sur les deux ailes. Tout était prêt, impeccable, imposant, canons de bronze couvrant le sol, fanions et drapeaux ombrageant la cour. La Tente du Tigre (233) s'ouvrait au milieu du quartier général. Le seigneur Tử et son épouse étaient assis côte à côte.

2317 Les tambours, ouvrant le ban, n'ont pas encore fini de battre, qu'on fait l'appel nominal et qu'on mène les détenus à la porte du camp. Alors Tử déclara: « Gratitude ou vengeance, pour tous les deux, je vous laisse le soin, Madame, de payer selon l'équité ». Kiều répondit: « En m'appuyant sur votre haute autorité, je demande d'abord à payer les bienfaits de retour. Après les récompenses, viendront les châtiments ». — « Pour cela, dit Tử, je vous laisse libre, Madame. »

2327 Alors, un garde porteur d'épée fit approcher le jeune Thúc. La face blême comme indigo, il tremblait comme une bécassine. Kiều lui dit: « Ces sentiments, plus lourds que mille montagnes, envers votre ancienne amie de Lintche, seigneur, vous en souvenez-vous encore? Etoile du matin et étoile du soir, notre union n'a pu s'accomplir. Qui en blâmer? Comment méconnaître le cœur d'un ami d'autrefois? Prenez ces cent rouleaux de soie brodée et ces mille livres d'argent en remerciements: il convient toujours de rendre un bienfait, si peu que ce soit. Mais, seigneur, quant à votre

---

(233) Tente du chef. En souvenir d'un empereur des Liang, dont la tente était fermée par une peau de tigre suspendue.

épouse qui se montra maligne et diabolique, cette fois-ci, elle va voir la vieille qui retrouve son voleur (234)! Une fourmi, sur le bord d'une tasse, ne peut pas courir bien longtemps. Sa perfidie insigne aura un châtiment insigne, et ce sera justice ».

2337 Il eût fallu voir la figure du jeune Thúc, à ce moment! La sueur le faisait paraître comme inondé de pluie. Il avait peine à contenir en son cœur sa joie et sa crainte, une crainte affreuse, mais aussi une joie secrète, en pensant à Kiều.

2341 La vieille gouvernante et la religieuse vinrent ensuite. Aussitôt introduites, Kiều les invita à s'asseoir aux places d'honneur, elle leur prit les mains, leur montrant son visage, pour qu'elles puissent bien la voir : « Fleur-Esclave, dit-elle, et Source-Purifiée, c'était moi, toutes les deux. Je me souviens du temps où j'étais égarée et tombée si bas. Des montagnes d'or ne sauraient payer la pitié que vous m'avez témoignée. Voici mille onces d'or, c'est un présent bien mince. Combien faudrait-il d'or, pour faire contrepoids au cœur de la vieille lavandière (235) ? »

2349 Les deux femmes la regardaient stupéfaites, moitié effrayées et moitié heureuses. Et Kiều leur dit : « Je vous en prie, restez assises encore un peu. Regardez bien, vous allez voir comment je me venge ».

2353 Aussitôt, elle ordonna aux chefs d'amener les prisonniers. On exposa le cas des accusés, on les interrogea. Sous les drapeaux, les sabres sortirent des fourreaux. On appela

---

(234) Hoạn-Thư est comparée à un malfaiteur qui, ayant volé une vieille femme, se trouverait tomber sous sa main, bon pour les représailles.

(235) Sous la dynastie des Han, Han-Sin étant encore pauvre, avait trouvé asile chez une vieille lavandière. Devenu premier ministre, il l'en récompensa plus tard par mille taels d'or.

le nom de la principale accusée : Hoạn-Thư. Dès qu'elle l'aperçut, Kiều la salua sommairement : « Madame, lui dit-elle, vous aussi vous voilà maintenant ici. Combien vit-on jamais de femmes aux mains cruelles, comme vous ? Jadis, combien vit-on de faces, et maintenant combien de cœurs aussi féroces? Et pourtant, la douceur est le propre des femmes aux joues roses. Plus on se montre perverse, plus on alourdit sa dette ».

2363 Hoạn-Thư sentait son âme défaillir, ses esprits s'égarer. Elle se prosterna au bas de la tente, cherchant des mots pour implorer: « Mon sein, dit-elle, est celui d'une femme, et la jalousie est le lot de tout le monde. Souvenez-vous, lorsque dans la pagode, vous copiez les livres sacrés, et lorsque vous avez fui, si j'ai résolu qu'on ne vous poursuive point, c'est qu'en moi-même je sentais quelque respect, quelque estime pour vous. Mais, deux femmes pour un mari, qui voudrait le céder à l'autre? Oui, mon cœur vous a suscité des obstacles pareils à une haie d'épine, mais votre âme est grande comme la mer, et je compte y trouver quelque pitié ».

2373 Kiều approuva : « Vraiment, vous méritez qu'on dise : son esprit est délié, son langage est plein de raison. Si je vous pardonne ce sera bien du bonheur dans votre vie, mais si je vous châtie, j'aurai l'air d'un petit esprit. Puisqu'en votre cœur, vous reconnaissez vos torts, n'en parlons plus ! » Alors elle ordonna aux gardes de service de la relâcher sur-le-champ, et Hoạn-Thư, en reconnaissance, se prosterna devant l'imposante assemblée.

2380 Par la porte du camp, on fit entrer encore une autre file de captifs. « O splendeur des cieux élevés ! s'écria la jeune femme. Ceux qui ont fait souffrir souffriront à leur tour, que pourrais-je y changer ? » Il y avait là d'abord Bạc-Hạnh et Bạc-Bà. D'un côté étaient Faucon et Dogue, de l'autre côté Sở-Khanh et Tú-Bà avec Mã-giám-Sinh. Tous ces criminels méritant leur sort, inutile d'en dire plus long. Les ordres sont

donnés aux bourreaux attitrés, puis vient une proclamation selon laquelle on applique les peines. Le sang coule, les chairs sont broyées en pièces.

2390 Tous les spectateurs sentent la terreur dans leurs âmes, le trouble dans leurs esprits. Ils comprennent que toutes choses sont décidées par le Ciel, que ceux qui trahissent ont beau oublier, un moment vient où ils seront trahis : hommes ingrats et pervers, autant ils en ont fait, autant ils pâtiront, qui s'apitoierait à leurs plaintes ? Trois armées étaient là pour les voir, se pressant autour du champ du supplice. Sous le ciel bleu, les blancs rayons du soleil les montraient à tous les regards.

2397 Kiều avait à peine achevé de donner à chacun son dû, que Giác-Duyên se hâta de lui adresser ses adieux. Et Kiều lui dit : « Ce n'est qu'une fois en mille ans que de vieilles amies retrouvent toutes deux quelques instants de bonheur commun. Lentilles d'eau un moment réunies, il faut nous disperser comme nuages. Mais où va la grue dans la plaine? Où courent les nuages du ravin ? »

2403 La religieuse répondit : « Nous n'attendrons pas trop longtemps : dans cinq ans, de nouveau, nous nous retrouverons malgré tout. Je me souviens qu'un jour où je marchais à travers des pays lointains, j'ai rencontré la bonzesse Tam-Hợp, qui a le don de prophétie. Elle m'a prédit le temps où nous serions réunies : cette année, pour commencer, puis dans cinq ans encore. Je sais maintenant que sa prédiction n'était pas trompeuse. Digne de foi pour le passé, elle a dû dire juste pour l'avenir. Il y aura encore bien de l'affection entre nous. Les voies du Destin sont-elles fermées? Pourquoi nous hâter de le croire ? »

2413 — « Elle a bien prédit, elle a prévu juste, dit Kiều. Les mots que vous a dits cette bonzesse, à coup sûr n'étaient pas mensonges. Peut-être quelque jour la rencontrerez-vous :

veuillez alors lui demander pour moi quelques mots sur le reste de ma vie. »

2417 Giác-Duyên acquiesça à cette requête pressante ; elle fit ses adieux, puis porta aussitôt ses pas vers d'autres lieux.

2419 Depuis que Kiều avait si justement distribué gratitude et vengeance, il lui semblait qu'un océan d'injustice était tari dans son cœur. Reconnaissante, elle se prosterna devant le seigneur Tử, disant : « Fragile comme jonc et saule, aurais-je jamais pu rêver un jour pareil, sans l'appui secret que les foudres de votre puissance ont prêté à mon bras ? Il me semble être comme un porteur qui vient de rejeter un lourd fardeau. Gravés dans mes os, inscrits dans mon sein, innombrables sont vos bienfaits. Comment, de mon cœur et de mon cerveau, payer votre bonté plus haute que ciel et nuages ? »

2427 — « Jamais, dit Tử, les grands hommes de tous les temps n'ont trouvé en un jour âme qui les comprit. Le nom de héros, peut-on le donner à celui qui, trouvant le mal sur son chemin, le laisse subsister ? Et combien plus lorsque l'affaire est une affaire de famille ! Pourquoi tant me remercier quand je n'ai fait que vous marquer ma gratitude ? Je souffre plutôt, Madame, à songer que vous avez encore vos parents depuis si longtemps éloignés de vous, comme gens de Yueh et de Tsin (236), et que je ne puis, par delà ces dix mille lieues, réunir votre famille. Puissiez-vous vous revoir, ce n'est qu'alors que mon cœur sera satisfait. »

2437 Puis aussitôt, il fit préparer un banquet dans le camp aux dix mille soldats, aux mille chefs qui ensemble avaient lavé l'injustice.

---

(236) Deux pays de la Chine, aujourd'hui provinces de Kwangtung et Shensi.

CHAPITRE XXIII

LA MORT DE TỪ-HẢI

(Vers 2439 à 2565.)

2439 Dès lors, vinrent à Từ-Hải les succès, comme bambous fendus, comme tuiles brisées (237). De ce jour, les foudres de sa puissance grondèrent au dedans comme au dehors. Il établit sa cour indépendante, en ce coin sous le ciel, groupant pouvoirs civil et militaire, se taillant sa part des monts et des fleuves (238). Que de fois, pareil au vent balayant la pluie qui tombe, il renversa, comme du pied, préfectures et remparts des cinq districts du sud ! Dans le monde de vent et de poussière que dominait seul son glaive aiguisé, quel cas faire de ses rivaux, pauvres mannequins, sacs gonflés de riz ? Orgueilleux, dans sa région frontière, en quoi lui manquait le pouvoir d'un roi, en quoi celui d'un prince ? Devant ses étendards, qui eût osé contester sa puissance ? Ainsi, le seigneur Từ occupa cinq ans les provinces maritimes.

2451 Il vint alors un gouverneur de province, grand dignitaire impérial, nommé Hồ-tôn-Hiến, ayant tous les talents d'un homme d'état, envoyé en mission extraordinaire, avec

---

(237) Lorsqu'on fend un bambou, dès le premier nœud fendu, les autres se fendent d'eux-mêmes. Quand on enlève la rangée inférieure de tuiles d'une toiture, les autres tuiles s'effondrent et se brisent. L'expression employée signifie : les succès appelèrent les succès.

(238) Se constituant un territoire indépendant de l'empereur de Pékin.

poussée impériale au char (239), pour agir à son gré contre Tử et commander en chef les forces en campagne. Il savait que Tử était un vaillant. Il savait aussi que Kiều avait voix aux délibérations militaires.

2457 Il fit camper ses troupes et fit semblant de chercher à traiter la paix. Un envoyé, porteur de jade, or et soieries, engagea Tử à se soumettre. Un présent spécial était joint pour Kiều : deux filles d'atour, mille livres d'or et de jade.

2461 Le message fut envoyé au quartier général. Le seigneur Tử, en lui-même, se sentait encore plein de méfiance : « C'est moi, songeait-il, de ma main, qui ai créé ce patrimoine. Longtemps, j'ai régné, en long comme en large, sur les mers de Tsou, sur les fleuves de Ou (240). Et j'irais me livrer à la Cour impériale ! Rebelle soumis et dépaysé, quel serait mon sort ? Là-bas, ils sont tous ficelés ensemble, dans leurs robes et dans leurs jupes ! Entrer en rampant, sortir tête basse, à quoi leur sert d'être ducs ou marquis ? Ah ! cela ne vaut pas ma région frontière ! Contre mes forces, que pourraient-ils faire, tous ensemble ? Ici, je peux percer le ciel, ou troubler les eaux à mon gré. Je suis libre, dans tous les sens. Qui est au-dessus de ma tête ? »

2473 Mais Kiều, loyale dans son cœur, faisait toujours confiance aux gens. Riches cadeaux et beau langage, elle écoutait et se laissait persuader. « Je ne suis, songeait-elle, qu'une lentille d'eau flottant sur l'onde. Nombreuses ont été mes aventures, plus nombreuses encore mes souffrances. Recevoir aujourd'hui le titre de vassal, ne serait-ce pas être

---

(239) Cérémonie dans laquelle l'empereur donnait une poussée symbolique au char d'un envoyé, pour marquer sa hâte de le voir partir et l'importance attachée à sa mission.

(240) Pays de Chine. Tsou, actuellement province du Hupeh. Ou, région à l'ouest du Kiangsu.

libre, par les grands chemins, sous le ciel bleu, sans contrainte ? Ce serait l'intérêt public et le nôtre, tous les deux à la fois. Peu à peu, viendrait le temps de songer à rentrer au pays natal, avec le rang et les honneurs d'épouse de grand dignitaire, sourcils et visage éclairés du bonheur d'illustrer mes parents. Ainsi, nous travaillerions d'abord pour l'État et ensuite pour les miens. Et ce serait piété filiale, et ce serait fidélité au prince (241). Nous ne sommes rien de plus qu'une jonque de cyprès, au milieu d'un fleuve. Craignons pour nous l'assaut des vents, et redoutons le choc des vagues ! »

2487 Profitant des discussions sur le présent et l'avenir, Kiều saisissait l'occasion de faire entendre ses avis, disant : « Les bienfaits d'un sage empereur se répandent comme la pluie, ils arrosent tout son empire, ils pénètrent au cœur du sol. S'il fait régner la paix, par de longues années de vertus exemplaires, alors chacun doit supporter que son autorité s'étende sur sa tête. Songez un peu : depuis que sont déchaînés les soldats et les épées, des ossements anonymes s'entassent déjà, aussi haut que nos têtes. Pourquoi laisser aux siècles à venir, une telle réputation ? Qui a jamais depuis mille ans, fait l'éloge de Hoang-Tchao (242) ? Rien ne vaut un traitement, avec d'importantes fonctions. Et le prestige ? Qui voudrait s'écarter du seul chemin qui y conduise ? »

2499 En entendant les paroles persuasives de son épouse, Từ changea ses sentiments belliqueux en sentiments de soumission, et fit préparer sur-le-champ l'accueil officiel du délégué impérial. On prit date pour lier les cuirasses (243) et régler le licenciement des troupes.

---

(241) Les deux grandes obligations de la morale confucéenne.

(242) Bandit légendaire de l'époque des Tang.

(243) Cérémonie symbolique du désarmement.

2503 Confiants dans les serments de paix échangés au pied des remparts, les gardes des drapeaux étaient distraits. On se relâchait, aux tambours de veille, la discipline fléchissait, on ne surveillait plus rien. Les espions de l'Armée Impériale la tenaient au courant de tout. Le seigneur Hồ résolut de ruser, pour profiter des circonstances. Derrière les présents, des soldats embusqués devaient attaquer sur signal. Le drapeau de parlementaire se déployait à l'avant-garde. Les présents rituels s'étalaient devant, les armes étaient cachées derrière.

2511 Le seigneur Từ, insouciant, ne se doutait de rien. En grand bonnet et costume d'apparat, il sortit du camp pour se soumettre.

2513 Alors, le seigneur Hồ donna le signal secret pour l'attaque. De trois directions, le canon tonna, des quatre côtés, flottèrent les drapeaux. Quand il est pris au dépourvu, sans se douter de rien, le tigre puissant, tombé dans un piège, est aussi désarmé qu'un autre. Pour la mort ou la vie, le seigneur Từ luttait sur le champ de bataille, le masque durci, le foie audacieux, montrant ce que c'est qu'un guerrier. Son souffle divin était déjà retourné chez les Immortels, qu'on le voyait rester debout, les pieds plantés en terre, au milieu de sa garde, impassible comme la pierre, et ferme comme le bronze. On le secouait sans qu'il bougeât, on le poussait sans l'ébranler.

2523 Officiers et soldats, dans l'ardeur du massacre, couraient droit devant eux. Au vacarme, aux vapeurs du massacre montant jusqu'au ciel, qui n'eût pas frémi ? Dans les fossés, hors des remparts, c'était la déroute.

2526 Des soldats débandés prirent Kiều par la main et la menèrent jusque-là, à travers un nuage serré de flèches et de pierres. Elle trouva Từ-Hải toujours debout, se détachant sur le ciel, impavide. Elle fondit en pleurs, disant :

« Sagesse et bravoure, il n'en avait que trop. Pour avoir écouté l'avis de sa servante, il en est venu là ! De quel front oserais-je encore le regarder ? Mieux vaut donner ma vie, en ce jour, et mourir avec lui ».

2533 Comme un ruisseau d'automne, s'épanche sa douleur. Elle cesse ses plaintes et tombe auprès de Tử, la tête la première. O prodige ! le souffle de l'injustice ne pouvait les désunir : à peine est-elle tombée, que Tử, à son tour, s'écroule.

2537 Des officiers, des soldats impériaux qui allaient et venaient, eurent pitié d'elle, et l'entraînèrent doucement, l'éloignant peu à peu. Ils la portèrent jusqu'au quartier général.

2540 Le seigneur Hồ, en la voyant, s'informa d'elle avec sollicitude, disant : « Pauvre et faible femme aux joues roses, tombée en pleins troubles guerriers, vos grands malheurs méritent la pitié ! J'ai pu exécuter tous les plans de la Cour, mais, si j'en ai eu le mérite, c'est grâce à vos avis que j'ai pu réussir. Maintenant que l'affaire est menée à bonne fin, décidez vous-même, selon votre cœur, du sort que vous désirerez ».

2547 De nouveau, les larmes de jade de Kiều coulèrent en pluie abondante, et, hésitante, elle exposa les pensées de son cœur : « Tử était de la race des héros, dit-elle. Sous le vaste ciel, son libre domaine était comme une mer sans limites. Il eut confiance en moi, jusqu'à trop m'écouter. Vainqueur en cent combats, il voulut devenir vassal de l'empereur, croyant ainsi trouver la noblesse pour lui et les honneurs pour son épouse. Qui eût pensé qu'en un instant, seraient mis en pièces et sa chair et ses os ? Cinq ans, sous les cieux, par les mers, il a agi en maître, allant risquer sa vie à tout propos sur les champs de bataille. Ah ! vous pouvez me consoler, parler des services rendus ! Plus vous les vanterez, plus souffrira mon cœur, car je m'interroge et me vois légère

de mérite et bien lourde de fautes. A quoi bon vivre encore ? Ne vaut-il pas mieux sacrifier ma vie ? Accordez-moi quelque humble tombe, un simple tertre, pour couvrir, si peu que ce soit, celui que j'ai aimé, dans la mort et la vie ».

2563 Le seigneur Hồ, à ces mots, se sentit pris de pitié. Il fit enterrer provisoirement les restes de Từ-Hải aux bords du fleuve.

CHAPITRE XXIV

LE SUICIDE DE KIỀU

(Vers 2565 à 2649.)

2565 Cependant, dans le camp, commencèrent des fêtes pour la victoire. Au bruit des instruments de soie et de bambou, s'assemblèrent les officiers. On amena Kiều assister au festin dans la tente du seigneur Hồ. L'ivresse commençait, on l'obligea à jouer de la guitare pour son hôte.

2569 Elle mit dans son air et les sanglots du vent et le deuil de la pluie. On eût dit que sur les quatre cordes, le sang coulait de ses cinq doigts pour un chant plus poignant que le cri des cigales ou la plainte des gibbons.

2572 Entendant ces accents, le seigneur Hồ fronça les sourcils et versa des pleurs. Il demanda : « Quel est donc ce morceau, qui verse à flots, quand on l'écoute, dix mille douleurs et mille tristesses ? » Et Kiều répondit : « Ce morceau, c'est : le Sort Cruel. C'était un des chants favoris de ma guitare, aux jours de ma jeunesse, un air de luth que j'avais arrangé, en ces jours d'autrefois. Mais un exemple de sort cruel, en voici un maintenant devant vous ».

2579 Il écoutait, de plus en plus troublé, il se troublait, de plus en plus grisé, et ce visage de fer, ô surprise ! semblait égaré par l'amour. Il lui déclara : « Vous m'étiez prédestinée depuis trois existences. Que la colle du phénix ressoude pour moi les cordes de votre guitare (244) ! »

---

(244) Voir note 104.

2583 Alors Kiều répondit : « Pauvre créature déclassée, je songe qu'un homme a déjà péri, à cause de moi, d'une mort injuste. Que suis-je donc d'autre qu'un pétale de fleur flétrie ? Les fils de soie de mon cœur sont brisés, comme à la guitare de Siao-Lien (245). Ah ! que votre grand cœur épargne une faible femme au pantalon rouge (246) ! Qu'à son dernier soupir, heureuse, elle revoie les ormes du pays natal ! »

2589 Les coupes bues à la victoire avaient un peu tourné les têtes, mais lorsque le jour parut, le seigneur Hồ se souvint de ce qu'il avait dit. Il réfléchit : « Je suis un grand personnage dans l'Etat. En haut, les autorités m'observent, au dehors, le public me regarde. Vais-je leur donner un spectacle de vent et de lune (247) ? Comment s'y prendre maintenant pour régler cette histoire ? »

2595 Justement, commençait l'audience du point du jour (248). Hồ se décida et prit aussitôt ses dispositions. Ordre d'un mandarin, qui oserait protester ? Sans égards pour ses sentiments, il donna Kiều à un mandarin thổ (249). Dieu des fils de soie (250), que tes voies sont pleines de mystère ! Tu

---

(245) Veuve remariée, qui exprima le regret de son ancien mari, en deux vers où elle comparait son cœur brisé à une guitare aux cordes rompues.

(246) Voir note 6.

(247) C'est-à-dire de libertinage. (Voir note 89).

(248) Dans la Chine impériale, l'empereur et les hauts fonctionnaires tenaient audience à l'aube, pour régler les affaires de la journée commençante.

(249) S'agit-il de la même peuplade thổ qui habite maintenant le Haut-Tonkin ? Il n'y a plus, depuis longtemps, d'autochtones non chinois dans la région de la Chine où se déroule l'action du Kim Vân Kiều. Même sous les Ming, elle était purement chinoise. L'expression peut désigner simplement un chef chinois du pays, ou un mandarin barbare de l'armée.

(250) Voir note 46.

tords tes fils de soie à tort et à travers ! Un palanquin fleuri conduisit Kiều tout droit à une jonque, aux stores bien baissés, aux lampes à mèches hautes (251).

2603 Et Kiều se sentait triste, ainsi que le saule pensif ou la rose expirante. Vivrait-elle donc cent fois sans jamais connaître une fois une heure de bonheur, pauvre corps résigné que le sable recouvre, que le flot engloutit ? Frustrant ses parents de leurs peines, elle allait mourir aux joies de l'esprit, et dériver d'un horizon à l'autre, sur le vaste océan de la vie, sans savoir même en quel tombeau reposeraient un jour ses humbles os ! Mariages passés, qui donc avait brisé vos fils de soie roses ? Dette inattendue du malheur, qui venait à nouveau en charger ses mains ? Quel destin qu'un destin qui la conduisait là ! Vivre un jour de plus, ah ! oui, maintenant, c'était bien vivre un jour de trop, puisqu'elle ne saurait plus jamais ce que sont les joies de la vie. Pourquoi pleurer à la pensée de sacrifier son triste corps ? Toute seule au monde, abreuvée de cent amertumes, ah ! il était temps de détruire ce corps de jade et d'or, oui, il était temps ! Déjà, un fragment de la lune s'appuyait aux montagnes de l'ouest. Toute seule, elle ne cessait de s'agiter, debout, assise, irrésolue.

2619 Soudain s'éleva la voix profonde du flot montant. Kiều s'informa, on lui dit que c'était le fleuve Tsien-tang (252), et elle se souvint des paroles formelles de ce rêve venu d'En-haut. Voilà donc où devait finir sa vie de fille aux entrailles déchirées ! « Demoiselle Đạm-Tiên, s'écria-t-elle, vous m'entendez, n'est-ce pas ? Vous m'aviez donné rendez-vous, attendez-moi au fond des eaux pour me recevoir ! »

---

(251) Préparatifs d'une nuit nuptiale.

(252) Voir note 138. L'embouchure du fleuve Tsien-tang est connue pour un phénomène de mascaret, qui, encore de nos jours, attire les touristes, aux époques de grandes marées.

2625 A la lueur de la lampe, elle prépara une feuille de papier fleuri. Elle écrivit ses derniers vers, afin qu'il restât quelque chose d'elle, puis elle écarta le rideau de perles qui fermait l'entrée du rouf. Le ciel profond, le vaste fleuve l'entourèrent, confondus dans la nuit. Elle songea encore : « Le seigneur Tử, que sa bonté pour moi fut grande ! Par pitié des malheurs de l'Etat, voilà que mon cœur l'a trahi ! J'ai tué mon mari, et voilà que j'ai pris un autre mari ! Et voilà que j'ai le front d'être encore parmi les vivants ! Il est temps de mourir, pour que tout soit fini. O pauvre cœur, je te confie au plus haut des cieux, au plus profond des eaux ! » Elle regarda vers le large, où montait le flot illimité, puis elle se jeta, droit au milieu du large fleuve.

2637 Le mandarin thổ accourut pour la secourir, mais déjà le corps aux blancheurs de jade, au parfum d'encens avait disparu.

2639 O lamentable destinée humaine ! O pitié de n'avoir eu beauté et talent, que pour connaître la souffrance injuste et les douleurs de l'exil ! Que Kiều accomplisse son destin ! Que lui réserve encore le sort ? En quinze années, combien de fois aura-t-elle été un miroir vivant, pour celles qui portent pantalon rouge (253) ? Dans une vie humaine, tomber si bas, quel destin plus cruel ? Mais qui peut connaître la loi qui, à l'excès du mal, fait succéder le bien ? Toujours, à ceux qui pratiquèrent piété filiale et devoir, le Ciel, après de longues épreuves, accorda enfin sa pitié.

---

(253) Voir note 6.

CHAPITRE XXV

KIỀU SAUVÉE DES EAUX

(Vers 2649 à 2739.)

2649 Après que Giác-Duyên eût pris congé de Kiều, portant gourde et paniers, elle alla, par les longs chemins, comme un nuage errant. Un jour qu'elle avait rencontré Mme la religieuse Tam-Hợp, elle l'interrogea bien à loisir et en détail au sujet de Kiều, demandant : « Pourquoi donc, modèle de piété filiale et de devoir, pourquoi n'a-t-elle ainsi connu que douleur de fille aux entrailles déchirées ? »

2655 La religieuse lui dit : « Heur ou malheur sont dans les voies du Ciel, mais leur racine, leur source est aussi dans le cœur de l'homme. Le Ciel est là, sans doute, mais les causes sont aussi en nous-mêmes. Le renoncement est à la base du bonheur, les passions mènent à la souffrance. Thúy-Kiều est habile et sage, mais son malheur lui fixa le destin d'une fille aux joues roses. Et de plus, elle porte en elle la passion. Sans rémission, elle reste liée par les penchants qui sont en elle. C'est pourquoi, quand elle a trouvé quelque asile de paix, elle n'a pu rester en repos, y demeurer longtemps : toujours, diable ou démon l'entraîna sur sa route, vers quelque enfer de filles aux entrailles déchirées. Pour un malheur qui finissait, un autre malheur survenait : deux fois, ce fut la maison bleue, deux fois l'habit bleu des servantes (254). Au milieu des hommes aux lances

---

(254) Le même mot « xanh » se traduit indifféremment bleu ou vert, en annamite.

dressées et aux épées nues, elle va se frotter aux tigres et aux loups, se cacher parmi les domestiques (255). En plein courant, dans l'eau rapide, parmi les vagues jaillissantes, aux mâchoires des dragons et des poissons, elle va s'offrir, proie silencieuse (256). Malheur immérité, mais toujours dû aux passions. Seule, elle peut savoir, seule, elle peut connaître si sa vie ne sera qu'un martyre et sa mort qu'un exil, si son destin de fille aux entrailles déchirées est accompli pour cette vie ».

2677 Giác-Duyên écoutait, tremblante : « Pour cette vie ? dit-elle. Hélas ! est-ce donc fini ? »

2679 — « Tout cela, dit la religieuse, est pourtant sans importance. Péchés et mérites sont souvent pesés et repesés plusieurs fois. Considérez le compte des péchés de Thúy-Kiều : elle a été prise aux pièges de l'amour, mais elle a évité la luxure. Elle a sacrifié un sentiment profond, pour remplir un devoir sacré. Lorsqu'elle s'est vendue, sa piété filiale a ému jusqu'au Ciel. Tantôt châtiant l'un, tantôt secourant l'autre, elle a su juger le futile et l'essentiel, su peser le juste et l'injuste. Et ce mérite-là, qui pourrait le contrebalancer ? Ses fautes passées en sont déjà blanchies. Le Ciel, quand il le faut, est indulgent aux hommes. A qui solde les dettes d'autrefois, il sait donner un avenir d'amour.

2691 » Giác-Duyên, si vous vous souvenez de votre amitié pour Kiều, allez sur le fleuve Tsien-tang, lancer un radeau de roseaux au devant d'elle, afin qu'à tous égards s'accomplisse ma parole. N'est-il pas, dans tous les destins, une part de bonheur accordée par le Ciel ? »

---

(255) Tam-Hợp prédit là le sort de Kiều, parmi les soldats et les captifs, au festin de Hồ-tôn-Hiến.

(256) Tam-Hợp prédit là le suicide de Kiều dans le Tsien-tang.

2695 Giác-Duyên, entendant ces mots, se réjouit en son cœur. Elle s'en alla chercher asile aux bords du fleuve Tsien-tang. Elle fit couper de l'herbe pour couvrir un modeste oratoire au toit de chaume, simple cabane à mi-chemin des eaux bleues et des nuages d'or. Elle engagea pour un an, deux pêcheurs, qui, leur jonque amarrée, surveillaient de la berge leurs filets tendus dans le fleuve. Elle y mettait tout son cœur, sans épargner ses peines. Quel miracle, si leur rencontre était vraiment dans les desseins du Ciel !

⁂

2703 Après que Kiều se fût jetée dans les flots argentés, le courant l'emporta, la faisant dériver peu à peu jusqu'au but. Le patron pêcheur releva ses filets et la repêcha. Ainsi, Tam-Hợp, en ses prédictions, n'avait pas menti ! Sur l'avant de la jonque, on étendit Kiều, ruisselante en sa robe de soie. Malgré l'eau qui la souillait, le miroir de sa beauté gardait son éclat, et Giác-Duyên reconnaissait bien son visage.

2710 Mais Kiều restait évanouie, le songe du millet (257) ne se dissipait pas. Son âme respirait en rêve l'odeur des canneliers et des abricotiers. Soudain, lui apparut Đạm-Tiên, telle qu'elle était d'autrefois. Elle lui dit : « J'ai voulu vous attendre et j'ai perdu plus de dix ans à rester en ces lieux. Ma sœur aînée, pourquoi votre destin fut-il si bas, pour des vertus si hautes? Quelle qu'ait été votre vie passée, où trouver un cœur comme le vôtre? Le parfum de votre ferveur est monté jusqu'au Ciel. Vous vendant, par piété filiale, sauvant autrui par charité, vous n'aviez que le seul dessein de servir l'Etat et le peuple. Vos mérites secrets, aux balances du sort,

---

(257) Voir note 188.

l'emportent d'un dixième d'once. De la liste des Filles aux entrailles déchirées, votre nom et rayé. Nos poèmes de Filles aux entrailles déchirées, nous allons nous les rendre (258). Lourd est encore le compte de vos joies à venir, car de grands mérites passés garantissent un abondant bonheur futur ».

2725 La jeune femme, encore étourdie, ne savait que penser, quand elle entendit une voix à son oreille qui disait : « Source-Purifiée ! », et sursautant, elle se réveilla de son sommeil d'abricotier (259). L'esprit encore engourdi, comment eût-elle su ce qu'elle voyait ? Dans cette jonque, comment avait-elle pu voir Đạm-Tiên ? A ses côtés, elle aperçut seulement Giác-Duyên assise. Elles se dirent cent fois leur joie de se revoir, puis, quittant la jonque, la religieuse conduisit Kiều à la chaumière.

2733 Elles vécurent sous le même toit, des mêmes repas, de même existence ; vents frais au clair de lune, et légumes salés qui rendent le cœur pur. Des quatre côtés, à perte de vue, le regard s'étendait tout au loin, sur la mer, que le flux gonflait matin et soir, vers les nuées fermant l'horizon.

2737 O malheurs d'autrefois, vous n'étiez plus qu'une coupe à jamais vidée ! O amours d'autrefois, comment votre écho fût-il parvenu en ces lieux ?

---

(258) Les poèmes donnés à composer par Đạm-Tiên, dans le songe du chapitre IV.

(259) Voir note 189.

CHAPITRE XXVI

LE RETOUR DE KIM

(Vers 2739 à 2967.)

2739 Le sort de Kiều avait atteint la limite de l'infortune, mais le sort du jeune Kim-Trọng, depuis combien de temps méritait-il pitié?

2741 Après son départ à dix mille lis, pour prendre part aux funérailles, il était resté six mois au pays de Liaoyang, puis, revenu chez lui. Vite il se rendit à l'ancien jardin de Lãm-Thúy (260), pour voir ses voisins.

2744 Il regarda ces lieux bien changés maintenant. Dans tout le jardin, l'herbe avait poussé, parsemée de roseaux. Nul ne rêvait plus au balcon, au clair de lune. Les murs s'effrittaient à la pluie. Devant, derrière, pas âme qui vive. Seuls les rameaux du pêcher d'autrefois (261) souriaient encore au vent d'est. Des hirondelles, l'aile basse, voletaient dans les pièces désertes. L'herbe couvrait le sol, les traces de chaussures s'effaçaient sous la mousse, et la ronce épineuse envahissait le mur, le mur qu'il franchissait, les chemins jadis suivis par elle. Tout, alentour, était glacial comme papier nu. Dans l'angoisse de son cœur, qui interroger maintenant?

---

(260) Voir note 39.

(261) Le pêcher sur lequel il avait trouvé l'épingle d'or de Kiều. Voir chapitre V.

2755 Survint un voisin qui flânait par là. Discrètement, Kim lui posa quelques questions. Sur M. Vương: M. Vương avait eu des ennuis dans un procès. Sur Mademoiselle : Mademoiselle s'était vendue pour racheter son père. Sur la famille : la famille était partie ailleurs. Sur le jeune Vương, sur Mme Vương et Thúy-Vân : tous étaient tombés dans la gêne, vivant au jour le jour d'ouvrages de couture ou de travaux de copie.

2763 Nouvelle inattendue, comme un coup de tonnerre au beau milieu du ciel! Dès qu'il eut entendu tout cela, Kim fut pris soudain de crainte inexprimable. Vite, s'étant enquis du lieu où ils avaient déménagé, le jeune homme prit le chemin qui menait jusqu'à ce lieu: il trouva une chaumière délabrée, aux murs de terre, avec de mauvais stores de roseaux et des cloisons de bambou mal jointes. La terre de la cour était couverte d'herbe encore trempée de pluie. Plus il voyait ces choses désolantes, plus il se sentait atterré.

2771 Enfin, il se risqua à élever la voix pour appeler dans la maison. Le jeune Vương-Quan, en entendant sa voix, accourut aussitôt. Vite, il lui prit la main et le fit entrer. De la pièce du fond, sortirent alors le vieux fonctionnaire et sa femme. Avec des pleurs, avec des plaintes, ils lui dirent tous leurs malheurs :

2776 « O jeune homme, répétaient-ils, savez-vous bien où nous en sommes ? Notre petite Kiều eut un destin fragile, comme une feuille de papier. Elle a dû rompre sa promesse pour les fils de soie du mariage avec vous. Devant le terrible malheur qui a fondu sur la famille, elle s'est vendue : elle a pu trouver ainsi le moyen de sauver son père. Combien elle hésitait, en faisant les premiers pas du départ! Parmi ses cent mille douleurs, elle insista bien trois ou quatre fois sur ses graves engagements avec vous, ô seigneur au grand cœur! Elle chargea sa jeune sœur Thúy-Vân de tenir parole à sa place, pour pouvoir, si peu que ce soit, remplir ses devoirs envers

vous. O douleur sans fin ! Dix mille existences n'en effaceront pas le souvenir ! Elle disait qu'en cette vie, son amour avait trahi votre amour. Pourrait-elle, au delà du Palais de la Nuit, s'acquitter dans une vie future ? Telles furent ses paroles que nous notâmes avec soin, les gravant en nos cœurs, les gardant en nous-mêmes, alors qu'elle partait. Pourquoi le destin est-il si cruel à notre petite Kiều ? Voilà M. Kim de retour ; et toi, pauvre enfant, où es-tu ? »

2793 Ainsi parlaient, ainsi souffraient les deux vieillards. Plus Kim les écoutait, plus se fanaient ses traits, comme feuille verte en saumure. Il tomba sur le sol, battant l'air de ses bras, sanglotant comme averse, inondé de larmes de jade, et le deuil en son âme de fleur d'abricotier (262), avec des accès de douleur, avec des crises de faiblesse, revenant à lui pour pleurer, ne cessant de pleurer que pour s'évanouir.

2799 En voyant cette douleur d'un amour brisé, le vieillard, avec précaution, lui parla doucement pour le consoler : « Maintenant, lui dit-il, la planche a servi à construire une autre barque. Celle qui subit ce destin cruel ne pourra plus couronner votre amour. C'est trop de larmes pour ce pauvre attachement qu'elle eut pour vous. Cœur mille fois plus pur que l'or, voulez-vous donc vous sacrifier ainsi ? »

2805 Il l'exhorta et le consola encore de cent façons, mais plus on étouffait le feu de sa tristesse, plus sa tristesse renaissait. Gages des serments d'autrefois, on lui fit voir les bracelets d'or. Souvenirs d'autrefois, on lui fit voir aussi la guitare, les restes d'encens, et le jeune homme, à cette vue, s'émut encore davantage. L'amertume remplit son foie, la douleur tordit ses entrailles. « Ah ! dit-il, je n'aurais jamais dû partir, l'exposer à ce triste sort, fleur à la dérive, lentille

---

(262) Ame délicate comme cette fleur, qualificatif qui, ici, fait un peu cheville.

d'eau flottante ! Pourtant, que de serments nous avions échangés ! Paroles gravées sur l'or et la pierre, n'êtes-vous que vaines paroles ? Nous n'avons pas partagé couverture et oreiller, mais nous sommes époux. Quel cœur serait assez cruel, pour vouloir séparer nos cœurs ? Fût-ce au prix d'une fortune ou de longs jours de voyages, tant que je vivrai, je n'aurai de repos que je ne l'aie revue. »

2819 Il répétait sans fin ce que lui dictait sa douleur. Enfin, il prit congé et s'éloigna en sanglotant encore.

2821 Vite, il rentra chez lui pour faire disposer un pavillon dans son jardin, puis il invita le vieux fonctionnaire et sa femme à venir y loger. Matin et soir, assidument, il leur rendait les devoirs filiaux rituels (263), les traitant comme ses parents, pour remplacer les soins d'autrefois de leur fille. Avec constance, d'une encre délayée de larmes, il écrivait des lettres. Il envoyait des gens chercher partout, il expédiait des feuilles d'avis. Que de peines, que d'argent ne dépensa-t-il pas à louer les services de tous ? Que de voyages à Lintsinhien (264), que de lieues au loin, en allées et venues ! Mais, quand elle était dans un lieu, on la recherchait dans un autre. En ce vaste pays, sous le ciel, sur les mers, comment la retrouver ? Chaque jour augmentait sa douleur impatiente, son foie était comme un fer rouge, son cœur comme raboté à vif. Tel un ver vidé de sa soie, il sentait tous les jours s'étioler ses entrailles. Neiges et gelées du malheur, tous les jours usaient son corps, maigre comme cigale. Triste et pensif, mi-éveillé mi-rêvassant, il versait des larmes de sang, et son âme semblait isolée dans un songe.

---

(263) Voir note 128.

(264) On se souvient (voir notes 88 et 129) que c'est à Lintsinhien que Mã-giám-Sinh avait déclaré emmener Kiều. La famille Vương ignore toujours que Kiều a été, en réalité, conduite à Lintche.

2837 Pour le vieillard, pour sa femme, quelle inquiétude inexprimable ! L'excès du chagrin pouvait amener un malheur imprévisible. Vite, on prépara tout, et l'on fixa le jour pour son prochain mariage avec Thúy-Vân ; on tordit leurs fils de soie d'hymen : fille pure et vertueuse (265) avec époux lettré, homme de talent et fille gracieuse, dans l'éclat de leur printemps.

2843 Quoique Kim fût plein de la joie des nouveaux mariés, comment cette joie aurait-elle pu dissiper la douleur d'autrefois ? Dans tous ses actes, dans tous ses gestes, plus intime était l'union nouvelle, plus on sentait déborder l'ancien amour. On lui avait cité les paroles de Kiều : « Plus tard, s'il vous arrive... (266) » et il avait pleuré, en perles abondantes, les entrailles cent fois tordues. Parfois, dans la solitude de la chambre aux livres, il brûlait de l'encens, tendant les cordes de la guitare, aux touches d'autrefois, écoutant sans fin la voix chevrotante de la soie. Le parfum volait en fumée légère, la brise agitait les rideaux. Il semblait que là-bas, vers le toit, vers la véranda, la voix de Kiều chantât pour lui, que l'ombre de sa robe apparût comme en rêve. Parce que son cœur demeurait fidèle aux serments gravés sur la pierre et l'or, en pensant à elle, il pouvait la voir revenir encore en ces lieux. Ses jours et ses nuits n'étaient que tristesse. Combien de fois se succédèrent les automnes et les printemps !

⁂

2859 Vint une session spéciale de concours littéraire à la capitale. Vương-Quan et Kim tous deux, le même jour furent

---

(265) Epithètes que le Livre des Vers donne à l'épouse qui convient au sage.

(266) Ce sont les termes employés par Kiều dans sa prière à Vân (Vers 741. Chapitre VII). La suite indique bien qu'il s'agit de ce souvenir, quoique le sens littéral du texte soit un peu différent.

au « tableau du printemps » (267). C'était la porte du Ciel grande ouverte, la voie de la gloire, jusqu'aux nuages. Fêtés au Jardin d'Amandiers, leur renommée vola jusqu'aux ormes de chez eux (268).

2863 Vương-Quan n'oublia ni le passé ni le présent. Il alla voir le vieux Monsieur Chung, le remercier de les avoir tous sauvés. Se souvenant de sa bonté passée, il lui rendit les bienfaits d'autrefois. Il resserra leurs liens en épousant sa fille, union digne de Châu et de Trần (269).

2867 Depuis que Kim connaissait l'allégresse des nuages bleus du succès (270), songeant au sort de Kiều, si différent du sien, il souffrait pour elle encore plus. « Oui, c'est bien à vous, songeait-il, qu'allaient l'or des serments, le jade des promesses! Porte du Cheval d'Or, Temple de Jade (271) honneurs d'aujourd'hui, pour qui serez-vous? Lentille d'eau au creux des vagues, malheureuse égarée, je songe aux honneurs qui m'entourent, et j'ai pitié de vous savoir errante! »

⁂

2873 Un jour, il fut désigné pour un poste éloigné, à Lintche (272). Pendant mille lis, par cols et montagnes, il voyagea

---

(267) Expression consacrée pour désigner la liste des candidats reçus aux grands concours littéraires de Pékin.

(268) Sous la dynastie des Tang, les lauréats du grand concours littéraire étaient admis à l'honneur de l'audience impériale, dans le Jardin des Amandiers. Les ormes symbolisent le pays natal, en poésie.

(269) Voir note 170.

(270) Expression consacrée pour désigner une haute destinée haute comme les nuages.

(271) Porte du Cheval d'Or : Voir note 55. Temple de Jade : pavillon situe dans les jardins de la célèbre académie de Halin (académie des lettrés), sous les Song. Ces deux expressions désignent l'état de lettré.

(272) Hasard providentiel qui va permettre de retrouver trace de Kiều. On se souvient que Lintche est la ville où se trouvait la Maison Verte de Tú-Bà.

avec toute la famille (273). Dans sa Maison du Luth (274), jours et mois coulèrent paisibles, du matin au soir, au cri de la grue, au son de la guitare de Tchao (275).

2877 Dans sa chambre de printemps, sous les rideaux abaissés, couleur de fleur de pêcher, Vân était étendue. Soudain, elle rêva qu'elle revoyait Kiều. Elle se réveilla et en parla tout bas à l'oreille de son mari. En l'écoutant parler, Kim s'arrêtait perplexe, au carrefour de la foi et du doute. « Voyons, se disait-il, il y a Lintsin et Lintche différant d'un seul caractère. S'il y avait eu confusion? Il y a là comme deux cœurs qui se cherchent, unis par les sons et par l'âme. Peut-être cela annonce-t-il une bonne nouvelle ? »

2885 En prenant son service, il interrogea le personnel. Un vieux secrétaire nommé Đô lui répondit avec déférence: « Cette affaire-là, oui, il y a plus de dix ans... Je les connaissais de vue, je connaissais bien leurs noms, à cette Tú-Bà et ce Mã-giám-Sinh. Ils étaient allés à Pékin (276) acheter et

---

(273) Le texte dit: « Avec femme et enfants ». La suite montre que la famille Vương l'accompagnait au complet.

(274) Désigne la maison d'un mandarin. Allusion à Pi tse Pien, qui gouvernait son district de Chanfou en jouant du luth.

(275) Le préfet Tchao-Tiên, sous la dynastie des Song, n'emmenait avec lui comme bagages qu'une grue apprivoisée et une guitare, prouvant par là sa pauvreté et son intégrité.

(276) Seule indication précise de tout le poème, sur le domicile de la famille Vương au début du récit. Elle doit être exacte, bien que Tú-Bà, par prudence, ait pu mentir sur le lieu d'origine de Kiều, comme Mã-giám-Sinh sur sa destination (Lintsinhien au lieu de Lintche).

En effet, d'une part, Kiều avait dû en parler aux divers clients de la maison verte. En outre, de cette ville à Lintche, il y a un mois de voyage en char (vers 920), distance égale à celle de Lintche à Wusih (vers 1613). Si la ville était au Sud de Lintche, elle eût été dans le domaine de Từ-Hải, maître de Wusih et de Lintche (vers 2300) et Từ-Hai n'aurait pas déploré de ne pouvoir communiquer avec la famille Vương (vers 2435). Si elle était à l'Ouest de Lintche, le voyage dans ces régions montagneuses n'aurait pu avoir lieu tout entier en char (vers 908 et 921). Elle est donc au Nord, et, d'après la distance, non loin de Pékin. D'ailleurs Kieu ne s'est-elle pas présentée à Giác-Duyên comme originaire de Pékin (vers 2043), ce qui l'eût exposée à des questions embarrassantes si elle ne connaissait rien de Pékin? Le roman chinois donne d'ailleurs Pékin comme domicile de la famille Vương.

ramener une fille nommée Thúy-Kiều, d'une beauté et d'un talent incomparables, habile à la guitare, plus habile encore à la poésie. Pour rester vertueuse, elle sut déployer un courage bien rare. Mais, ayant risqué là sa vie, elle fut trompée de nouveau, et dut subir toutes les hontes de ce monde de vent et de poussière. Puis, par les liens du mariage, elle s'unit à un jeune M. Thúc. Mais la main de la femme première lui fut vraiment cruelle ; elle fit capturer, puis conduire à Wusih et briser cette fleur fragile. Désespérée, la jeune femme, alors, s'enfuit de la maison. La malheureuse ! elle tomba sur une espèce de famille Bạc : aussitôt arrivée, aussitôt vendue. Nuage dérivant, lentille d'eau flottante, où n'aura-t-elle pas été ? Mais un jour, de nouveau elle rencontra par hasard un homme dépassant tous les hommes en sagesse et bravoure, puissant à ébranler le Ciel, ayant dans sa main dix mille fois dix mille guerriers qui vinrent en bon ordre occuper la citadelle de Lintche. Par le menu, comme cheveu ou fil de soie, il connut toute son histoire. Elle put, grâce à lui, payer la haine en haine, payer les bienfaits en bienfaits, et, par là, acquérir la réputation d'être juste et d'être bonne. Egale à elle-même et ferme en ses desseins, partout on publiait sa louange. Mais j'ignore toujours le nom et le prénom de ce guerrier. Si vous interrogiez le jeune Monsieur Thúc, vous seriez renseigné ».

2913 Ayant entendu le récit si clair du secrétaire Đô, Kim fit porter sa carte sur-le-champ à Monsieur Thúc (277), le priant de venir, puis il l'interrogea pour se faire éclairer sur tout ce qui concernait Kiều : Quel était son mari ? Quel nom, quel prénom portait-il ? Thúc répondit : « J'ai pu, alors

---

(277) Le texte, qui ne s'embarrasse guère de détails, ne nous dit pas comment Thúc, que nous avons laissé à Wusih, se trouve à Lintche — car il est à supposer que si Thúc était à Wusih, à un mois de voyage, Kim l'aurait convoqué moins sommairement que par l'envoi de sa carte. Sans doute Thúc est-il revenu gérer la maison paternelle (vers 1278).

que les populations fuyaient, m'informer auprès des soldats, bien en détail, comme cheveu ou fil de soie. Ce seigneur, qui devait devenir empereur, s'appelait Tử-Hải. Il avait livré cent combats, sa force dépassait celle de dix mille hommes. Il avait rencontré cette jeune femme à Taitchéou. Beauté royale, génie digne du Ciel, quoi d'étonnant à les voir se marier ? Pendant combien d'années fut-il libre et puissant, faisant trembler la terre, épouvantant le Ciel du bruit de ses exploits ? Puis, son grand quartier général s'installa dans les régions de l'est, et depuis, je n'ai jamais eu de nouvelles de ce qu'il faisait » ?

2927 Ayant bien écouté ces renseignements, du sommet jusqu'aux branches, Kim ne sentit plus, au fond de son cœur, qu'accablement et que mélancolie. « Ah ! pitié, songeait-il, pour cette feuille errante ! Quand secouera-t-elle à jamais la poussière de cette vie ? Fleur qui dérive au fil de l'eau, triste corps qui flotte ou surnage, pauvre cœur en exil loin de nos brefs amours ! O serments d'autrefois, dix mille fois violés ! Restes d'encens toujours intacts, touches de guitare toujours prêtes ! Quelle douleur muette a fait taire les cordes de la guitare d'autrefois ? Qui sait si l'encens brûlera encore, ou s'il est éteint, pour toute ma vie ? Lentille d'eau, herbe flottante, la voilà si faible et si loin encore ! Comment pourrais-je vivre heureux, dans le luxe des encensoirs et des clochettes (278) ? »

2939 Il envisageait de rendre ses sceaux, de se démettre de sa charge, prêt à traverser tous les fleuves, à franchir toutes les montagnes, à se plonger dans le fracas des lances et des boucliers, à risquer sa vie, à braver la mort pour qu'ils aient une chance de se revoir. Puis, il songeait que

(278) Objets superflus, considérés comme attributs d'une vie facile et élégante.

dans la profondeur du ciel, dans les abîmes insondables, on chercherait en vain la tache d'un oiseau, la trace d'un poisson. Alors, il ne faisait que traîner en longueur, qu'espérer toujours des nouvelles, pendant que soleils et pluies se succédaient, innombrables.

⁂

2947 Soudain, sur papier du Palais aux cinq nuages (279), vint un édit du Fils du Ciel. Envoyé par le Trône, un décret impérial apporta des désignations : Kim était transféré à Nanping (280),Vương-Quan aussi était transféré à Fouyang (281). Vite, ils firent préparer chevaux et voitures. Avec leurs deux familles, ils prirent la même route pour rejoindre leurs postes.

2953 Ils apprirent alors que des troubles dus à des rebelles venaient de cesser : la tempête était calmée au Fukien, l'incendie était éteint au Chekiang. A cette nouvelle, Kim proposa à Vương-Quan, chemin faisant, de s'enquérir ensemble de Kiều et de ses aventures.

2957 C'est en arrivant à Hangtcheou (282) qu'ils purent demander des nouvelles exactes, en détail, menu comme fils de soie. On leur dit : « Ces jours-ci, nous avons eu combats : vaincu par ruse, le seigneur Từ a rendu l'âme en

---

(279) Les édits impériaux étaient écrits sur un papier orné de nuages de cinq couleurs.

(280) Ville du Fukien Nord.

(281) Les divers textes en caractères du poème donnent pour cette ville des noms différents : Huiyang, Weiyang, Kiayang dont aucun ne correspond à une ville de Chine. Kim et Vương-Quan ayant fait route ensemble de Lintche à Hangtcheou, Fouyang, à 30 km. de Hangtcheou, est la plus probable, mais cela pourrait être aussi Songyang ou Pingyang (Chekiang), ou Kienyang Fukien Nord). Le roman chinois donne Yangtcheou, mais cette ville (dont le caractère Yang diffère d'ailleurs de celui que donne le roman) est au Nord du fleuve Bleu, ce qui ne cadre pas avec ce qui précède.

(282) Capitale de la province de Chekiang.

plein champ de bataille. Alors, la dame Kiều a été mal payée de ses services méritoires. Par ordre du chef des armées, on l'a mariée de force à un chef thổ et elle s'est jetée à l'eau,. noyant son beau corps de jade et de perle. Le fleuve Tsien-tang que voici est le tombeau de cette beauté aux joues roses ».

2965 Hélas ! ils ne seraient donc jamais réunis, mais séparés pour toujours ! Toute la famille était dans les honneurs, l'injustice atteignait Kiều toute seule !

CHAPITRE XXVII

L'UNION DE KIM ET DE KIỀU
(Vers 2967 à 3221.)

2967 Pour invoquer son âme, on exposa la tablette, selon les rites. Pour la délivrer du mal, on éleva un autel en plein air près du fleuve. La marée de flot chassait d'innombrables vagues aux crêtes argentées (283), et l'on eût dit, au loin l'aile blanche de cygnes plongeant... comme elle avait plongé.

2971 Force étrange des liens profonds, dans l'océan de la douleur ! Ame changée en oiseau Tinh-Vệ (284), où donc étais-tu partie ? Soudain, par on ne sait quel coup étrange du destin, soudain, par on ne sait quel hasard, Giác-Duyên survint, cherchant à s'approcher. Elle leva les yeux sur l'inscription de la tablette et demanda, alarmée : « Mais qui êtes-vous donc, vous autres ? Etes-vous pour elle des parents proches ou éloignés ? Elle est toujours en vie ! Pourquoi célébrez-vous ses obsèques, avec des larmes ? »

2979 A cette nouvelle, étonnés, tremblants d'émotion, tous entourèrent Giác-Duyên, expliquant leur parenté, posant cent questions : « Voici son mari, voici sa mère, voici son père, et voici son frère cadet, et voici sa belle-sœur. Depuis le temps

---

(283) Voir note 252.

(284) Oiseau Pur-Esprit. La fille de l'empereur Yen-ti s'étant noyée dans un bras de mer, son âme se changea en un oiseau de ce nom, qui combla le bras de mer, en y apportant, avec son bec, des pierres pour le combler.

que nous croyions vraie la nouvelle de sa mort ! Ma Révérende Mère, quelle chose inouïe vous nous apprenez là ? »

2985 La religieuse leur dit : « Elle et moi, nous fûmes liées comme fruit et amande, d'abord à Lintche (285), puis sur le Tsien-tang. Quand elle jeta dans le fleuve son corps de jade et de perle, j'étais là, l'attendant, et je l'ai retrouvée et conduite chez moi. Toutes deux, nous vivons à l'ombre du Bouddha, dans un temple couvert de chaume, près d'ici, pas bien loin. Aux pieds du Bouddha, nous coulons des jours clairs comme l'argent. Mais, sans cesse, quand même, elle pense à sa famille, et ne peut oublier ».

2993 A cette nouvelle, la joie dilata leurs visages et ouvrit leurs sourcils. Quel bonheur aurait jamais pu dépasser ce bonheur-là ? Depuis que cette pauvre feuille était partie de la forêt, sans cesse on l'avait recherchée, jusque dans les eaux, iusque dans les nuées. On croyait tellement la fleur tombée à terre, le parfum envolé ! Dans une vie future, on pensait la revoir : dans cette vie-ci, plus jamais. Ténèbres pour elle et clartés pour eux, leurs deux routes étaient tracées. Ah ! retrouver, parmi la poussière du monde celle qu'ils croyaient aux Neuf Sources (286) !

3001 Tous ensemble, ils se prosternèrent aux pieds de Giác-Duyên, pour la remercier, puis, marchant en un même groupe, ils la suivirent au même instant, abattant les roseaux, écartant les hautes herbes pour se frayer un passage, et doutant encore à moitié, au plus profond de leurs cœurs. Ils allaient, le long de la berge sinueuse du fleuve, quand, débouchant des touffes de roseaux, ils se trouvèrent dans la cour du temple.

---

(285) Le texte porte bien Lintche. C'est cependant près de Wusih, au Temple de l'Appel à la Retraite que Giác-Duyên et Kiều se sont rencontrées pour la première fois. Voir chapitre XIX.

(286) Le séjour des morts dans l'au-delà. Voir note 15.

3007 Giác-Duyên éleva la voix pour appeler la jeune femme, qui, sortant de la pièce, en hâte, s'avança sur ses pieds de lotus d'or. D'un coup d'œil, elle aperçut toute sa famille : son vieux père encore robuste, sa vieille mère encore alerte, son frère et sa sœur, pareillement grandis, et jusqu'au seigneur Kim, comme aux jours d'autrefois ! Elle se demandait en quel temps situer ce temps-là. Elle avait beau garder les yeux ouverts, elle croyait pourtant rêver, mais ses larmes, comme des perles, tombaient goutte à goutte et mouillaient sa robe. Toutes les joies, toutes les hontes, qui dira ce qu'elle éprouvait ?

3017 Aux genoux de sa vieille mère, de celle qui calme les peines, elle se jeta, pleurant et soupirant, racontant ses malheurs, du début à la fin : « Depuis que votre enfant s'en est allée, errante en pays étranger, lentille d'eau à la dérive, battue des flots pendant quinze ans, elle se croyait à jamais perdue, au sein des eaux, dans les sables impurs. En cette vie, qui pouvait espérer que nous nous reverrions encore ? »

3023 Le vieillard et sa femme regardaient son visage et lui tenaient les mains. Ses traits n'avaient pas changé depuis le jour de son départ. Après tant d'outrages subis dans sa vie de fleurs et de lune, à peine avait-elle perdu trois ou quatre dixièmes de son éclat. A quelle balance eût-on pu peser leur bonheur ? Doux propos du retour, récit de leurs aventures, que ne se dirent-ils pas ? Son jeune frère et sa sœur assaillaient Kiều de questions. Kim les contemplait, immobile, passant de la douleur à l'allégresse.

3031 Tous se réunirent pour se prosterner devant l'autel du Bouddha, le remerciant d'avoir, en sa miséricorde, comme ressuscité l'absente. Puis, on fit venir une chaise fleurie et hâter le départ. M. Vương commença par dire qu'ils allaient rentrer tous ensemble. Mais Kiều répondit : « Je ne suis plus rien qu'une fleur tombée. La moitié de ma vie s'est passée à goûter toutes les amertumes. Je ne pensais plus jamais voir que

la face des eaux et les lointains nuages. En quel coin de mon cœur, pouvais-je encore croire à la rencontre d'aujourd'hui ? Voilà qu'aujourd'hui, nous nous retrouvons, comme pour une vie nouvelle, que s'étanche la soif si longue de mon cœur ! Mais je me suis déjà retirée en ce temple, calme comme au sein des nuages ; l'âge est venu pour moi de la retraite parmi les plantes et les arbres. Déjà, je suis accoutumée aux légumes salés des ascètes, déjà j'aime, comme les ascètes, à me vêtir du sombre củ-nâu (287). Pour les biens d'ici-bas, toute flamme s'est éteinte en mon cœur. Pourquoi me replonger encore dans la poussière rose du siècle ? A quoi bon revenir dans ce monde incertain ? Religieuse je suis, religieuse je reste... le temps a fui... il n'est plus temps. Celle qui m'a sauvé la vie, ses bienfaits sont plus grands que le Ciel et la mer. Quel cœur cruel voudrait briser son cœur, en s'en allant loin d'elle ? »

3051 Le vieillard répondit : « Passé et présent, deux temps, deux devoirs. La règle religieuse, parfois, doit se plier aux circonstances. S'il faut désormais te borner à prier le Bouddha, prier les Immortels, qui donc paiera pour toi ta dette à l'amour d'autrefois, à la piété filiale ? Si tu veux faire ton salut, à l'ombre de Celui qui est haut et puissant, nous construirons un temple, et la Révérende Mère y viendra vivre avec toi ».

3057 A ces mots, Kiều sentit qu'il lui fallait céder. Tous dirent adieu à la religieuse, adieu au temple, et partirent ensemble.

⁂

3059 Le groupe se rendit au yamen (288). Vite, au milieu des fleurs d'un joyeux banquet, on fêta cette réunion. Les

---

(287) Teinture brune très commune au Tonkin.

(288) Le texte, qui n'est guère soucieux de précisions, dit seulement « au yamen ». Il est peu vraisemblable que les cérémonies racontées ci-après, banquet de famille, mariage, aient lieu au yamen de Hang-tcheou, où Kim et Vương-Quan sont des étrangers. Il est probable que tout cela se passe à Nanping, après un assez long voyage, ou, à la rigueur, chez Vương-Quan, à Fouyang.

coupes de vin de chrysanthème versaient déjà leur légère ivresse, quand Vân, se levant, prononça ces quelques mots : « Dans cette union que le Ciel avait faite, ils étaient deux à s'être rencontrés, mais un seul mot les avait réunis. Le malheur a fondu sur eux, comme un flot imprévu couvre la terre ferme... Et c'est ainsi qu'à l'hymen de l'aînée, fut contrainte la sœur cadette. Il fallait bien qu'à l'ambre allât le sénevé, que le fer s'unît à l'aimant : oui, le seul amour fraternel a fait bondir mon sang et mollir mes entrailles (289). Je n'ai fait depuis qu'espérer, chaque jour pour le lendemain. Pendant ces quinze années, que de fois ma pensée a été vers l'absente ! Voilà réparé le miroir jadis brisé (290). Le Ciel qui décide de tout avait prédestiné ces lieux. Le lien d'amour n'est pas brisé. O bonheur ! Kiều est toujours là, et là est la lune au disque d'argent, témoin des vieux serments inoubliés. Des sept abricots du printemps, trois sont encore là, prêts à être cueillis (291). Fleur tendre du pêcher, vite tordons pour toi les fils de soie d'hymen (292) ! »

3077 Elle se tut, et Kiều aussitôt protesta : « C'est le passé... qui semble vieux de dix mille ans... Pourquoi l'évoquer à présent ? C'est vrai, il y a eu nos serments d'autrefois, mais me voici, battue par tous les vents, souillée par les orages de la vie. Comment en reparler sans en rougir cent fois ? Laissons donc le reflux du temps emporter tous ces souvenirs ! »

---

(289) Voir note 109. Vân veut dire : je n'ai été conduite que par des sentiments naturels, inspirée que par mon affection pour ma sœur.

(290) Allusion à Su-teh-yen qui, en se séparant de Lotchang qu'il aimait, brisa en deux un miroir et en remit la moitié à celle-ci, gardant l'autre avec lui. Ils rassemblèrent les deux morceaux en se retrouvant plus tard.

(291) Allusion à un passage du Livre des Vers. Le sens est : Hâtez-vous de vous marier avant que votre jeunesse ne soit passée, comme les fruits du printemps quand vient l'automne.

(292) Voir note 46.

3083 Alors Kim s'écria : « Quel étrange langage ! Vous avez beau penser ainsi, que faites-vous de nos serments ? Un seul serment nous a scellés si profondément l'un à l'autre, juré par le sol épais sous nos pieds, juré par le ciel profond sur nos têtes ! Qu'importent les vicissitudes des choses ou des astres ? Pour la mort et la vie, respectons le serment juré pour la mort et la vie ! Envers quel amour, notre hymen serait-il une trahison ? Pourquoi voulez-vous partager en deux, le fardeau d'amour qui pèse sur nous ? »

3091 Et Kiều répondit : « O ménages, o mariages heureux ! Vos doux sentiments de tendre affection sont sentiments connus de tous ! Il faut, ce me semble, que celle qui va s'unir à un époux, soit comme une fleur au pollen intact, comme le miroir parfait de la lune. Sa pureté a plus de prix que mille onces d'or. Je ne veux pas rougir près des torches nuptiales, ô mon bien-aimé d'autrefois ! Depuis le jour où le malheur a fondu sur votre servante, abeilles et papillons séducteurs l'ont flétrie de trop de souillures. Depuis si longtemps l'ont fouettée les vents, l'ont battue les pluies ! La lune a-t-elle pu garder son disque intact ? La fleur n'est-elle pas fanée ? Que reste-t-il encore de ma beauté de fille au visage rose ? J'ai terminé ma vie, quels projets faire encore ? Quand je songe à moi-même, comment ne pas rougir ? Quoi, salie de poussière, j'oserais prendre part au grand deuil de chanvre et d'épine (293) ? Je sais, seigneur, que votre cœur fut lourd d'amour pour moi. Mais j'aurais trop de honte à regarder la flamme des lampes nuptiales, et désormais, je veux que soit close la porte, à la chambre de mon automne. Je ne suis pas religieuse, mais je veux vivre en religieuse. Seigneur, si vous pensez encore à notre amour lointain, oublions guitare et luth conjugaux, pour le jeu d'échec des amitiés calmes ! A quoi

---

(293) Voir note 69

bon parler de nouer mes cheveux, de tordre les fils du mariage (294), pour briser de douleur mes entrailles, pour gâcher sottement votre vie ? »

3113 Alors Kim répondit : « Que vous savez donc bien plaider ! Mais, dans un tel débat, il y a les gens en général et il y a nous. Toujours, dans les devoirs d'une femme, la pureté dont vous parliez fut comprise de bien des façons, parfois inattendues et parfois ordinaires. Parfois, il faut savoir s'écarter de la voie tracée par les règles classiques comme vous l'avez fait, quand votre pureté céda à la piété filiale. Peut-on dire que ce corps pur en fût souillé de la moindre poussière ? Le Ciel a permis que vienne ce jour : brumes envolées au bout des allées, nuages ouvrant leur voile en plein ciel. Que la fleur prétendue fanée a de fraîcheur nouvelle ! Le croissant lunaire est dix fois plus beau que la pleine lune passée (295). Quel doute vous obsède encore ? Me laisserez-vous dans l'oubli, passant indifférent, comme le seigneur Sou (296) ? »

3127 Ayant entendu Kim parler et sortir tous ses arguments, les parents décidèrent tous deux de se ranger à son avis. Après tant de paroles, où trouver des raisons pour des paroles de refus ? Kiều baissa la tête et se contenta de soupirer longuement.

3131 A peine eut-on fini, dans la maison, le banquet fêtant cette union parfaite, que s'alluma la flamme en fleur des torches, teintant de rose les rideaux de soie. Kim et Kiều, tous deux échangèrent les saluts rituels devant toute la famille, rites parfaits entre tous les rites, couple parfait entre tous les

---

(294) Voir note 46.

(295) Réponse à ce que Kiều vient de dire (vers 3100) : la lune a-t-elle pu garder son disque intact, la fleur n'est-elle pas fanée ?

(296) Lou-tcheou, femme de Sou-Lang, ayant été enlevée par Ko-tse-yi, méprisa désormais son mari, le considérant, dit une poésie « comme un simple passant ».

couples. Dans la chambre nuptiale, ils burent ensemble aux coupes en écaille de tortue.

***

3136 O triste douceur du présent, saveur inoubliée de l'amour d'autrefois ! O jours de la jeunesse... lotus à peine éclos... rose et tendre pêcher ! Quinze ans sont passés et voilà que les temps sont venus. D'abord leur destin d'amour et d'hymen, puis leur union et leurs adieux, peines et joies... Que de récits, tard dans la nuit haut éclairée de lune !

3141 Les veilles nocturnes s'écoulent ; les rideaux de brocart laissent pendre leurs franges. Sous la lampe, que le profil des joues roses a donc de charme printanier ! L'amant a retrouvé l'amante : fleur de jadis, abeille d'autrefois, leur amour fidèle va-t-il renaître ?

3144 Mais Kiều dit : « Le sort de votre servante est déjà fixé. Que pourriez-vous donc faire encore de ce corps déjà sacrifié ? Je sais, seigneur, que votre amour passé est gravé dans vos souvenirs. Je vous ai obéi, voulant, par la soumission, me montrer un peu votre épouse. Mais, dans mon cœur, j'ai déjà trop de honte : face durcie d'opprobre et sourcils effrontés, comment supporter les regards ? Vous aurez, il est vrai, pour moi, tous les dehors de l'affection ; mais moi, comment oser me montrer près de vous sans impudeur ? Irez-vous imiter ces gens qui ramassent l'encens tombé à terre et cueillent les fleurs en fin de saison ? Quelle horreur d'exposer sa honte et de la donner en spectacle ! Serait-ce vous donner une marque d'amour, ou me conduire en ennemie ? Celui qui m'aimerait, j'en rougirais pour lui. Nous aimer encore, mais ce serait pire que de nous trahir dix fois ! Si vous songez à l'avenir de votre foyer, ma jeune sœur est là, pourquoi vous adresser à l'aînée ? S'il reste encore en moi des traces de ma pureté d'autrefois, ce serait la fouler au pied que de me laisser ébranler par vos prières. Vous trouverez ailleurs tant d'autres amours ! A quoi bon, par jeu, froisser davantage la robe d'une fleur fanée ?

3165 —Un seul serment, dit Kim, nous avait scellés l'un à l'autre. Soudain, nous fûmes séparés, tel le poisson des eaux et l'oiseau dans le ciel. Quelle douleur que votre long exil ! Je songe à nos graves serments : que vous deviez souffrir, en les brisant ! Nous pensions nous aimer pour la vie et la mort, nous l'avions décidé : et nous nous retrouvons ! Que manque-t-il à notre affection ? Le tendre saule est toujours vert, comme au printemps de nos jeunesses : non, nous ne sommes pas encore affranchis des liens de l'amour. Miroir limpide que ne souille pas le moindre grain de poussière, je jure que j'aurai pour vous dix mille fois plus de respect encore. Depuis si longtemps, qu'au hasard, je vous cherche, comme une aiguille au fond des mers, notre amour, gravé dans la pierre et l'or, n'a cure de fleurs et de lunes (297). Qui eût pensé que nous serions, un jour, réunis sous le même toit ? Guitare et luth, notre affection d'époux ne veut ni oreiller ni couvertures (298) ! »

3179 A ces mots, Kiều rajusta sa robe et épingla sa chevelure. Elle se prosterna, remerciant le Très-Haut, l'Inaccessible. « Dans ma vie impure, dit-elle, la boue s'est séparée de l'eau limpide : c'est grâce à un Sage, dont l'âme diffère de toutes les autres. Vos paroles, seigneur, venaient de votre cœur, de votre sein, de vos entrailles. Se comprendre à ce point, c'est vraiment se comprendre ! O mon protecteur, mon asile, que puis-je désirer encore ? Ma vie a retrouvé l'honneur et la vertu, au cours de cette nuit. »

3187 Ils se turent, leurs mains s'unirent de nouveau. Plus ils s'aimaient pour leur sagesse, plus les enivrait cet amour. Allumant un autre flambeau, emplissant d'encens les brûle-parfums, tous deux burent à leur bonheur des coupes de vin au goût d'ambroisie.

---

(297) Amours frivoles. Voir note 89.

(298) Guitare et luth symbolisent l'entente des époux, l'amitié platonique. Ce vers signifie : nous vivrons en époux unis, mais sans avoir de rapports charnels.

3191 Leur amour d'autrefois s'épanchait sans contrainte. Et Kim, très doucement, pria Kiều de jouer de sa guitare d'autrefois. Elle répondit : « Ce sont ces accords des cordes de soie, qui ont tant fait souffrir jusqu'à ce jour (299). Tout cela est fini... il n'y a plus que des regrets et du passé... Mais, pour vous obéir, ami des jours anciens, je veux jouer une fois encore ».

3197 Sur les touches de la guitare, frémirent ses doigts d'Immortelle. A travers les vapeurs éparses de l'encens, les cordes chantaient tour à tour. Que jouait-elle donc de si tiède, comme le soleil du matin? Peut-être l'air de Tchouang-sin changé en papillon (300)... Que jouait-elle donc de si doux, semblable à l'amour au printemps? On eût dit l'âme de l'empereur de Chou transformé en coucou (301). Quelle pureté de perles tombant dans une flaque d'eau baignée de lune ! Quelle tiédeur de vapeur de jade, se condensant aux flancs du mont Lan-tien (302) ! Et Kim écoutait, l'oreille attentive au jeu des cinq notes, et de tous les accords, il n'était pas un seul qui n'émût et troublât son âme.

3207 Il dit enfin : « Ces mêmes airs, sous votre main, pourquoi étaient-ils tristes autrefois et pourquoi sont-ils joyeux aujourd'hui? Tristesse ou gaîté venaient-elles de votre cœur? Ou serait-ce que quand l'amertume est passée vient la douceur des jours heureux ? »

---

(299) On a pu en effet noter, tout au long du poème une sorte d'influence indéfinissable de la musique sur le destin de Kiều. La romance « Sort Cruel », en particulier, revient en diverses circonstances de sa vie.

(300) Un poème de l'époque Tang parle de ce Tchouang-sin (ou Tchouang-tcheou) qui rêva qu'il était changé en papillon, et, à son réveil, se demandait s'il était homme ou papillon.

(301) Cet empereur mourut de chagrin d'avoir perdu ses Etats. Son âme se réincarna dans un coucou aux cris mélancoliques.

(302) Montagne du Shensi qui produisait du jade. Un poème de l'époque Tang compare les brouillards qui l'entourent, au soleil du matin, à des vapeurs de jade.

3211 Et Kiều répondit : « C'est la faute de mon pauvre talent, si ces airs de Fille aux entrailles déchirées, si longtemps ont fait tant de mal. Maintenant que nos âmes se sont comprises, je veux rouler les cordes et n'y plus toucher désormais ».

3215 Leurs propos, subtils comme fils de soie, n'étaient pas encore épuisés, que chanta le coq matinal, vers le ciel où naissait l'aurore.

3217 De leurs pensées de cette nuit d'intimité, Kim fit un récit bien sincère. Toute la famille admira leur conduite et couvrit d'éloges tant de merveilleuse vertu, chez une femme au cœur si noble. Prunes du matin ou pêches du soir (303), son âme était close à ces jeux vulgaires.

---

(303) Expression consacrée pour désigner l'inconstance, les puérilités, les menus présents et... d'un amour moins grave que celui de Kim et de Kiều. Voir vers 1289 au chapitre XI.

EPILOGUE

(Vers 3221 à 3254.)

3221 Deux sentiments parfaits, l'amour et l'amitié, réunirent ces deux époux, qui n'avaient en commun ni couvertures ni oreiller, mais rien que leur luth et leurs poèmes. Parfois ils vidaient des coupes de vin, parfois ils jouaient aux échecs. Ils regardaient les fleurs s'épanouir, ou s'attardaient à voir monter la lune. Ils satisfaisaient aux dix vœux rituels faits au cours de trois existences (304). Leur union d'époux était en même temps une union d'amis.

3227 Selon leur promesse, ils bâtirent un temple retiré comme au sein des nuages, envoyant un messager sûr chercher la Révérende Mère Giác-Duyên. Mais arrivé là-bas, celui-ci trouva porte close et verrous tirés. La mousse poussait aux fentes des murs et l'herbe montait jusqu'au toit. La religieuse était partie cueillir les simples aux pays lointains (305). Et qui peut retrouver le nuage qui vole ou la grue vagabonde ? Kiều fut désespérée de voir ainsi finir leur longue amitié. Dans le temple, matin et soir, elle prit soin de l'encens et de l'huile.

---

(304) Trois existences : voir note 40. Les dix vœux rituels bouddhiques sont dix promesses à faire au Bouddha : honorer les bouddhas — réciter les prières à la louange du Bouddha — pratiquer le culte et les offrandes aux bonzeries — réparer ses fautes — se réjouir du bonheur d'autrui — prier pour le salut du monde — prier pour la venue du Bouddha — suivre la Voie – aimer son prochain — propager la doctrine.

(305) Réminiscence d'un poème de l'époque des Tang, pour dire que la religieuse était partie au loin sans retour. Il ne semble pas qu'il faille comprendre ici que Giác-Duyên était morte, ou qu'elle fut une Immortelle déguisée, ce que le reste du poème ne montre aucunement.

3235 Depuis lors, richesse et bonheur, ces deux biens réunis, comblèrent la famille. Pendant d'innombrables années, les grades officiels vinrent l'un après l'autre. Vân se consacra toute entière aux soins de la maison. Leur fille, leurs fils (306) furent tels qu'arbre penché (307) que canneliers et sophoras (308). Nul ne les égala pour la distinction, pour l'opulence et les honneurs. Parfum de printemps, que leur souvenir demeure gravé pendant dix mille âges !

***

3241 Méditons bien, nous comprendrons que toute chose vient du Ciel, du Ciel qui nous condamne à vivre et fixe à chacun son destin. Condamnés à un sort de vent et de poussière, nous subirons vent et poussière. S'il nous est donné d'être purs et nobles, notre vie sera pure et noble. Pourquoi favoriserait-il qui que ce soit? Talent, destin, s'il nous donnait tous les deux à la fois, il nous donnerait trop! S'il nous a donné des talents, ne faisons pas trop fond sur ces talents, car le mot Tài (309), qui veut dire talent, rime avec Tai qui signifie malheur. Puisqu'il a donné son fardeau à porter à chacun de nous, ne récriminons pas en vain : le Ciel est trop près, le Ciel est trop loin! Le principe du Bien se trouve

---

(306) Il s'agit, naturellement, des enfants de Kim et Vân.

(307) Le Livre des Vers compare la princesse Tai-se, des Tcheou, pour sa bonté à l'égard de ses inférieures, à un arbre penché tendant ses branches aux plantes grimpantes. L'expression est restée classique, pour désigner une femme bonne et vertueuse.

(308) Sous les Han, Yeou-yu-kiun, de Yenchan, eut cinq fils qui brillèrent aux examens. On les appelait les cinq canneliers de Yenchan. Sous les Song, Ouang-yeou (voir note 157), ayant trois fils, planta trois sophoras dans sa cour, et prédit que ses fils auraient des destinées aussi hautes que ces arbres. Tous trois devinrent ministres. On les appelait les trois sophoras de la famille Ouang.

(309) Le caractère Tài (才) signifie talent, vertus, aptitudes innées.

dans nos âmes, la bonté du cœur vaut mieux que tous les talents.

⁂

3253 J'ai aligné, tant bien que mal, ces mots en langage vulgaire (310). Puisse-t-on trouver plaisir à les lire, le temps de battre une ou deux veilles (311)!

---

(310) Littéralement : lời quê, mots de paysans. L'auteur, grand lettré, juge avoir un peu dérogé, en n'employant pas les caractères chinois, mais la langue annamite qu'il désigne ainsi, comme pour s'en excuser. Le culte des Annamites, pour leur langue nationale a heureusement fait des progrès depuis. La France peut s'honorer d'y avoir contribué.

(311) On partage, en Chine, les nuits en cinq veilles de deux heures. Au début de chaque veille, les veilleurs frappent sur un gong ou un tambour.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 DÉCEMBRE 1944 SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE TAUPIN ET Cie,
A HANOI